This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉLANGES
PHILOSOPHIQUES,

PAR

Mr. FORMEY.

TOME SECOND.

À LEIDE,
De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils.
MDCCLIV.

265. k. 6.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

TABLE

des Ecrits contenus dans le Tome second.

I. *Exposition abrégée du Plan du* ROI *pour la réformation de la Justice.* Pag. 1

II. *Système du vrai Bonheur.* 49

III. *Essai sur la Perfection.* 90

IV. *De la Conscience.* 139

V. *De l'obligation de se procurer toutes les commodités de la vie, considérée comme un devoir de la Morale.* 179

VI. *La Logique des Vraisemblances.* 199

VII. *Deux Lettres sur l'éternité des Peines.* 215

VIII. *Essai sur la nécessité de la Révélation.* 267

IX. *Lettre ſur la néceſſité de la Révélation, pour ſervir d'Apologie à l'Eſſai ſur la même matière.* 287

X. *Eſſai ſur l'Aménité dans les Ecrits.* 307

XI. *Eſſais de Phyſique appliqués à la Morale.* 333

E X-

EXPOSITION
ABRÉGÉE
DU
PLAN DU ROI,
POUR
LA RÉFORMATION
DE LA JUSTICE.

. . . . *His dantem jura Catonem.*
VIRG. Æneïd. VIII.

AVANT-PROPOS.

IL n'y a point d'objets plus dignes d'attention que ceux qui intéressent le Bonheur de la Société. Le dégré d'estime que l'on doit aux Sciences elles-mêmes, ne peut être mesuré que sur le rapport plus ou moins prochain qu'elles ont à l'avancement de ce Bonheur.

JE ne crois pas qu'on ait jamais formé d'entreprise plus avantageuse à la Société, que celle de tarir cette source odieuse de chicanes & de misères, qui se rencontrent presque par-tout dans l'administration de la Justice. L'Amour des Peuples & la Sagesse en ont conçu le plan; & l'exécution en a été confiée à des personnes qui réunissent toutes les qualités de l'esprit & du cœur propres à cet important travail.

vages, & qui les met pour le moins autant au deſſus d'eux, que ceux-ci ſont au deſſus des brutes.

III.

Trois ſortes de troubles dans la Société.

NÉANMOINS les Sociétés où l'ordre paroit le mieux établi, ſont encore expoſées à divers troubles. On en compte trois cauſes principales, les Procès, les Crimes & les Guerres. Les Guerres ont leurs Loix dans le Droit des Gens; les Crimes & les Procès ſervent de matière aux Loix Civiles; mais notre ſujet ne nous appelle qu'à la conſidération des Procès.

IV.

Trois manières de terminer les Procès.

TOUTES ſortes de Procès, entre toutes ſortes de perſonnes, ſans en excepter les Communautés, peuvent être terminés par trois voies principales; l'accommodement volontaire entre les intéreſſés, l'arbitrage & la procedure judiciaire, ſoit qu'une Partie ſoit attirée devant le Juge, ou qu'elle veuille y attirer l'autre.

V.

Ordre judiciaire & ſon but.

LES deux prémières voies étant rarement ſuffiſantes, & les Procès étant plutôt aſſoupis pour quelque tems que décidés par leur moyen, il faut qu'il y ait dans tout E-

tat

tat bien réglé des Tribunaux & un Ordre judiciaire. Mais comme cet ordre ne peut être destiné qu'à faire connoitre la vérité, en donnant lieu aux Parties de la montrer, & d'établir leurs Droits, la manière simple & naturelle de l'exercer, se borneroit à faire venir les Parties devant le Juge, pour expliquer le fait de leurs différens, afin que les aïant entenduës, il leur rendît sur le champ la Justice qu'elles méritent.

VI.

PERSONNE n'ignore cependant, combien il s'en faut que la Justice ne s'administre d'une manière aussi abrégée. La chose est même impratiquable dans les Etats policés à l'égard d'une infinité de différens, comme nous le verrons dans la suite *. Mais le mal consiste en ce qu'au-lieu de s'en tenir à ce qu'il y a d'essentiel dans l'Ordre judiciaire, on y a mêlé beaucoup de choses vicieuses & superfluës, qui laissent le champ libre à la malignité, au mensonge, à toutes les espèces d'injustice, qu'on voit se multiplier dans les Procès. Les choses en sont venuës au point que les gens sensés ont eu les Procès en horreur, & ont souvent mieux aimé faire des pertes considérables, que de s'engager dans un Labyrinthe sans issuë. Mais avec tout cela, comme il n'y a, & ne

Abus qui s'y sont introduits.

* Voyez §. XX.

ne peut y avoir que les Souverains, qui jouïssent du droit de se rendre justice à eux-mêmes, il reste une infinité de cas, où la voie de recours au Juge est d'une nécessité indispensable.

VII.

Inconvéniens des procès.

CETTE voie est donc devenuë odieuse, comme nous venons de l'insinuër, & cela principalement à cause de l'extrême longueur des Procès. Il en resulte une foule d'inconvéniens également dommageables, & aux Citoyens que les Procès regardent immediatement, & à tout l'Etat. Telles sont les inquiétudes & les agitations, qui bouleversent l'Ame des Plaideurs; l'animosité qui nait, se fomente, & se perpetuë entre les Parties; les fraix ruïneux, qui absorbent le plus clair des biens litigieux; les établissemens manqués, par quantité de personnes, qui auroient pu se pousser, dans toutes sortes d'états & de professions, si leurs fortunes n'avoient pas dépendu de la décision de leurs Procès; enfin l'extrême peine que les Etrangers ont à venir s'établir dans des contrées, où les Procès sont fréquens, & trainent en longueur.

VIII.

Remèdes.

TANT de maux réunis, & procedant d'une même source, méritoient assurément

qu'on cherchât à y apporter des remèdes. Il est même surprenant, que dans les Etats les mieux policés de l'Europe, on n'ait trouvé jusqu'à présent aucun moyen efficace à cet égard. Ce n'est pas dans l'abolition entière des Procès qu'il faut le chercher; la chose, avons-nous dit, est impossible; mais c'est dans l'accourcissement des procedures. Il s'agit uniquement de prescrire une forme convenable, qui laisse d'un côté à la Vérité tous les secours nécessaires pour se faire connoitre, & pour établir ses Droits; mais qui détourne de l'autre l'effet de tant de ruses & d'artifices, que les hommes ennemis de la Justice & de l'Ordre ont inventés, pour obscurcir les affaires, en les embarrassant de longueurs, & pour éluder des jugemens qu'ils craignent de subir. Ce sont ces difficultés, & ces échapatoires, dont l'immense assemblage a formé le Monstre de la Chicane.

IX.

Ce qu'a fait Louis XIV, à cet égard.

UN Roi, auquel personne ne conteste la gloire d'avoir accrû à plusieurs égards la splendeur de son Royaume, LOUIS XIV, connut ces maux, & en chercha les remèdes. C'est dans ce but qu'il fit publier l'Ordonnance de 1667, qui fait partie du Code Louïs. Elle contient l'établissement d'une procedure uniforme & abrégée dans toutes les Cours & Jurisdictions du Royaume de

France : & elle a toujours été regardée com- [illegible] des plus grands avantages que ce Prince [illegible] procurés à ses sujets.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

XII.

L'EXE'CUTION aïant parfaitement répondu aux espérances, le Roi ordonna à son Grand-Chancelier de dresser un ample Projet d'Ordonnance, & de le faire pratiquer provisionnellement dans tous ses Etats, par tous les Tribunaux & Cours de Justice, en leur enjoignant de faire ensuite leurs Observations & leurs Remontrances sur les difficultés qui pourroient se rencontrer dans l'exécution de ce Plan, afin qu'il y fût pourvu, avant que de mettre la dernière main à cette Ordonnance. *Suites de cet essai.*

XIII.

EN la parcourant, on remarque bientôt qu'elle embrasse tout ce qui est essentiel à l'instruction des affaires civiles, de quelque naturelle qu'elles soient. Elle diffère non seulement dans le fonds & dans la forme de celle de Louïs XIV, mais elle est aussi beaucoup plus étenduë & plus complette, desorte qu'elle n'aura pas besoin d'être étenduë & interprêtée par le secours du Droit Romain & du Droit Canon. *Etenduë de la nouvelle Ordonnance.*

XIV.

Je vais donc passer au principal but de cet Ecrit, & donner à présent une idée rai- *Bornes dans lesquelles*

l'Auteur se renferme. sonnée du Plan de S. M. Mais mon dessein n'est point d'entrer dans un détail qui me meneroit trop loin, & qui ne regarde proprement que les Gens de Loi; je me borne à un exposé général, qui puisse faire sentir aux personnes mêmes, qui n'ont aucune teinture de Jurisprudence, la beauté & la justesse de ce Plan.

XV.

Nécessité de conserver certaines procedures. COMME l'Ordre judiciaire (§. v.) n'est destiné qu'à mettre les contestations des Parties dans tout leur jour, & à donner aux Juges une connoissance suffisante des questions & de leurs circonstances, il semble d'abord qu'on pourroit retrancher toutes les procedures, ou du moins les réduire à la seule comparition des Parties devant le Juge, pour expliquer leur différens, & recevoir d'abord leur sentence. Mais nous avons promis de montrer, que la chose n'est pas praticable. En effet, quand elle le seroit dans quelques affaires très-legères, & dont l'exposition peut aisément être faite par les Parties elles-mêmes, il reste toujours une infinité de cas épineux & embarrassés, qui intéressent l'honneur & la fortune des Citoyens, & dans lesquels les Juges & les Avocats les plus habiles, & les plus intègres ont besoin de toute leur sagacité pour démêler le vrai du faux, le juste de l'injuste. Cela ne paroitra point surprenant, pour peu qu'on

qu'on ait fait réflexion ſur la variété infinie qui ſe manifeſte à chaque inſtant dans les actions des hommes, d'où naiſſent les Procès. En effet combien le jeu des paſſions n'eſt-il pas diverſifié? Leurs Loix & leurs effets ne préſentent-ils pas une Théorie plus compliquée que celle de la Mécanique? Ne ſont-ce pas elles, qui inſpirent aux hommes toutes ces voies obliques qui ſe multiplient en tant de manières? & ſi l'injuſtice a un art d'embrouiller les affaires, ne faut-il pas que la Juſtice ait un Art de les débrouiller?

XVI.

Uſages & abus de la fonction des Avocats.

Il falloit donc, (& l'on s'en eſt apperçu dans tous les Etats policés) il falloit établir des Avocats, qui par leurs études & par leur expérience, euſſent acquis les lumières & l'habileté, qui ſont néceſſaires pour diſcuter les affaires les plus compliquées, qui fuſſent en état de donner conſeil ſur les cas qu'on leur propoſe, & de plaider ou d'écrire au nom des Parties qui les chargent de leur Cauſe. Les perſonnes ſenſées, amies de l'Ordre & de la Juſtice, ont reconnu de tout tems la néceſſité de cet établiſſement. L'abolir entièrement, ce ſeroit tomber véritablement dans la barbarie & dans la tyrannie, qui ſautent aux yeux dans la manière dont on adminiſtre la Juſtice en Turquie. Mais toutes choſes ont deux faces;

& voici le revers de la Médaille. Les Avocats, au-lieu de servir à représenter leurs Parties dégagées de passions, au-lieu de soutenir uniquement les intérêts de la Justice & de la Vérité, ont été les prémiers à user de suppositions dans les faits, de mauvaise foi & de surprise dans les raisonnemens; ils ont employé le mensonge, l'artifice, & toutes sortes d'iniquités, pour allonger les Procès, & pour défendre les mauvaises Causes. C'est à réprimer ces abus que se rapportent principalement les moyens efficaces, contenus dans le Plan que nous dévelopons.

XVII.

Avocats indignes cassés.

Le prémier de ces moyens consiste donc dans le retranchement & la cassation de tous ceux qui s'étant ingérés dans le mêtier d'Avocat, sans y avoir aucune vocation, sans talens, sans probité, n'ont été jusqu'à présent que des sangsuës publiques, & des boutefeux dans la Société. Il en est de même de ceux qui, après avoir commencé la fonction d'Avocat, sans aucune irrégularité, ont ensuite dégénéré, & se sont rendus coupables d'iniquités avérées. Le prémier acte de la Justice Royale dans la Réformation de la Jurisprudence, va donc à interdire pour toujours les Avocats qui se trouvent dans le cas qu'on vient d'indiquer. Pour s'assurer véritablement de leur tort,

tort, le Roi a enjoint à la Commiſſion établie pour réformer la Juſtice, d'examiner ſoigneuſement tous les Procès qui n'étoient pas terminés, & de démêler les cauſes de retardement qui venoient de l'incapacité ou de la malice des Avocats. Quelques fâcheuſes que ſoient les ſuites de cette juſte ſévérité, à l'égard de leur fortune particulière, ils n'ont pourtant ni ſujet de ſe plaindre, ni droit de prétendre à la compaſſion, puiſqu'il n'y a aucune comparaiſon à faire entre les maux qu'ils ſe ſont attirés, & ceux qu'ils cauſoient dans la Société.

XVIII.

Preuves exigées à l'avenir des Avocats.

En ſecond lieu, pour prévenir le retour des mêmes inconvéniens, il eſt eſſentiel d'empêcher pour l'avenir l'exiſtence de cette multitude énorme d'Avocats, qui faute d'occupation étoient toujours prêts à entreprendre les plus mauvaiſes Cauſes, & cherchoient à exciter & à fomenter des diviſions dont ils puſſent tirer parti. Pour cet effet donc, le nombre des Avocats à chaque Cour de Juſtice eſt fixé; & il eſt ſtatué en vertu du nouveau Règlement, que les Candidats ſeront à l'avenir examinés à fonds ſur le Droit & ſur les Ordonnances, & qu'ils ſe légitimeront pour leur emploi, tant par cet Examen, que par diverſes autres preuves de leur capacité.

XIX.

Travail des Avocats taxé, & le paiement renvoyé à la fin du Procès.

En troisième lieu, comme ci-devant le salaire des Avocats n'étoit point déterminé, ni pour la somme, ni pour le tems du paiement, & que plus une affaire tiroit en longueur, plus ils faisoient financer continuellement les Parties, le nouveau Plan prévient tous ces abus, en déterminant par sentence dans chaque instance la rétribution des Avocats, modérée selon leur travail, & à proportion de la qualité des affaires, de leur objet, & des facultés des Parties. Il est aussi défendu aux Avocats de prendre un sou, avant que le Procès soit terminé; & par-là ils ont le même intérêt que les Parties à en voir la fin.

XX.

Avocats supprimés dans les petits lieux.

Tout ce que nous avons dit (§. XV. XVI.) pour prouver qu'il faut des Avocats, ne regarde cependant que les grandes Villes, & les Tribunaux considérables. Bien loin qu'on puisse appliquer ces Réflexions aux petites Villes, Bourgs, ou Villages, c'est un très-grand mal au contraire qu'il y ait des Avocats dans ces endroits-là, & qu'ils y trouvent de la pratique. Il est rare qu'il y naisse des Procès de quelque importance. Les Parties sont sur les lieux, le Juge est fort peu occupé, & chaque affaire peut être terminée en bref. Rien n'est même plus es-

sen-

ſentiel au bonheur des habitans de ſemblables lieux, que ce que les Procès y prennent promtement fin. Leurs facultés pour l'ordinaire ne ſuffiroient pas aux fraix d'une longue pourſuite, mais ſur-tout leur repos en eſt beaucoup plus altéré, que dans les grandes Villes, parce que les objets de leurs querelles ſont continuellement devant leurs yeux, & que renfermés avec eux dans les bornes étroites de leur ſéjour, ils ont à tout moment des occaſions de s'aigrir & d'envénimer leur haine. Un Juge ſuffit donc dans ces petits lieux; mais il eſt eſſentiel qu'il ait un dégré de capacité convenable à la nature de ces affaires, & qu'il y joigne une parfaite intégrité.

XXI.

Réforme commencée par les Tribunaux.

Avant que de paſſer à ces arrangemens de détail, le Roi a commencé la Réforme par les Juſtices ſupérieures, ou Tribunaux. Il n'eſt pas difficile d'en découvrir les raiſons. L'importance des affaires qui ſe traitent devant ces Tribunaux, demandoit qu'ils fuſſent le prémier objet de l'attention. D'ailleurs comme les Juſtices inférieures dépendent des ſupérieures, qui ont inſpection ſur elles, remédier aux défauts de celles-ci, c'eſt déjà une grande avance par rapport aux autres.

XXII.

Nécessité des Corps supérieurs.

Ce n'est pas faire une digression hors d'œuvre, que de réfléchir un moment sur la nécessité des Corps de Justice, ou Tribunaux supérieurs. Ceux qui ne connoissent pas bien les hommes, pourroient aisément s'imaginer que la décision du Juge inférieur suffit, & qu'il n'y a point de meilleur moyen pour abréger les Procès, que de s'y borner. Mais quand on pense, combien il est rare qu'un tel Juge ait une capacité assez étenduë, pour juger sainement de tous les cas variés à l'infini qui peuvent se présenter, & que d'ailleurs toute la prudence & toute l'intégrité d'un homme, par les mains duquel passe une suite continuelle d'affaires, ne sauroient l'empêcher de tomber quelquefois dans l'erreur ; quand on fait, dis-je, ces réflexions, on s'apperçoit aisément, qu'il doit être permis d'évoquer certaines Causes, & d'obtenir révision de la prémière sentence. Et comme après tout les Juges iniques ne sont que trop communs, il est essentiel de les contenir dans leur devoir par la crainte de recevoir des mortifications, au cas que leur Arrêt soit cassé, & d'en être même responsables dans certains cas. Sans cela la plupart des Juges inférieurs deviendroient dans peu de petits Tyrans.

XXIII.

Ce que c'eſt que l'Appel.

L'Appel eſt donc un remède que les Loix donnent aux Parties, pour faire changer ou redreſſer par les Juges ſupérieurs une ſentence que l'on croit injuſte. Mais ce remède deviendroit pire que le mal, s'il ne ſervoit qu'à différer ſans fin la déciſion des Procès, & à tenir la Partie qui a le droit de ſon côté, dans une incertitude perpétuelle ſur la jouïſſance de ce droit. C'eſt pourquoi il faut limiter la voie d'appel dans certaines bornes, & lui preſcrire ce qu'on nomme *Fatale*, un dernier terme péremtoire. Et comme les Parties habituées dans les petites Villes, ou Villages, ſont fort ignorantes en fait de procedure, & qu'il leur ſeroit très-dommageable de laiſſer écouler le terme preſcrit pour l'appel, le Juge inférieur doit le leur expliquer d'une manière claire & poſitive; & pour leur ôter tout ſujet de doute à cet égard, le leur indiquer au bas de ſa ſentence de la manière qui eſt preſcrite, recevoir enſuite la déclaration d'appel, & la faire ſignifier à la Partie adverſe, afin qu'elle ne requière point l'exécution de la ſentence, dont l'effet eſt ſuspendu par l'appel.

XXIV.

Cas dans lesquels l'Appel

Il y a pourtant bien des cas, où la nature des affaires ne laiſſe aucun lieu à l'Ap-

pel,

ne sauroit avoir lieu, ou du moins n'arrête pas l'exécution de la sentence. pel, ou demande du moins l'exécution provisionelle de la Sentence. Le bon sens indique ces cas. Tels sont ceux où il y auroit quelque danger dans le retardement; où il s'agit d'ouïr des témoins, sauf à la Partie adverse à fournir ses exceptions contre eux, où il faut païer des fraix de procedure déterminés par les taxes, & en général dans toutes les bagatelles. L'exécution ne sauroit être différée non plus dans toutes les affaires qui regardent le Droit de Change, sans la rigueur duquel le Négoce ne pourroit se soutenir. Notre dessein ne nous permet pas d'entrer là-dessus dans de plus grands détails, sur lesquels on peut consulter l'Ordonnance.

XXV.

Suites de l'Appel. L'APPEL étant porté devant le Juge supérieur, l'Appellant doit avoir un tems déterminé pour profiter de cette voie, & déduire son Droit de la manière qu'il juge lui être la plus avantageuse. C'est pour cet effet qu'on lui accorde un terme de quatre semaines. Il paroitroit peut-être court, si l'Appellant étoit obligé de rassembler lui-même les Pièces, qui servent à l'instruction de son affaire, ou s'il falloit qu'il se mît en fraix, en recourant à un Avocat, qui fît des Copies de toutes ces écritures. On previent tout cela, en enjoignant au Juge inférieur d'envoyer immédiatement après l'Ap-

l'Appel, & sans autre ordre spécial, tous les Actes au Tribunal supérieur; de sorte qu'avec ce secours, les quatre semaines susdites sont très-suffisantes pour revoir l'affaire, & rendre une nouvelle sentence. Les mêmes Actes mettent souvent en évidence que les Griefs déduits & présentés par l'Appellant à la Justice supérieure, sont dénués de tout fondement. Dans ce cas, comme il seroit inutile de perdre le tems, & de faire de nouveaux fraix, l'Appellant doit aussitôt être débouté par un Arrêt bien motivé, contenant les principales raisons, qui réfutent directement les Griefs proposés. Ainsi les Juges d'Appel confirment la prémière sentence qu'ils trouvent juste, sans entendre celle des Parties qui y a acquiescé, & qui en plaidant n'auroit pu faire autre chose que soutenir le bien jugé de cette sentence. Au-contraire, suivant la procedure usitée en Allemagne & en France, les Juges supérieurs n'osent confirmer la sentence dont est appel, avant que l'autre Partie ait été duëment assignée, ou intimée pour être entenduë. Mais dès que les Griefs de l'Appellant ont le moindre fondement, & qu'il reste lieu à quelque doute, ou bien, si l'Appellant éclaircit des faits qui n'avoient pas été suffisamment discutés, & s'il offre de faire de nouvelles preuves, dans ce cas il est enjoint aux Juges d'Appel d'entendre les Parties.

XXVI.

XXVI.

Délais portés par l'Ordonnance. POUR établir leurs Droits, elles fournissent dans les délais portés par l'Ordonnance leurs Pièces d'Ecriture, qu'on nomme *Déduction*, *Exception*, *Réplique* & *Duplique*. Cette divisïon est fondée en raison. Il peut aisément se trouver dans la prémière Réponse, ou Exception, des contestations sur lesquelles le Juge n'est pas en état de prononcer, avant que d'avoir ouï la Réplique du Demandeur; & celui-ci acquérant par ce moyen le droit de proceder deux fois à l'établissement de sa demande, l'égalité naturelle veut que le Défendeur ait aussi le Privilége d'une double Défense, ou Duplique. Mais l'on sent aisément qu'il faut limiter ces dits & contredits, & que tout ce qui va au delà des délais susdits, ne sert qu'à allonger, & pour l'ordinaire qu'à embrouiller la procedure.

XXVII.

Instances. IL n'a pas été moins nécessaire de fixer, comme le Roi l'a fait, les Instances, ou différentes voies de procedure. Trois Instances suffisent pour discuter solidement les affaires litigieuses, de quelque nature qu'elles soient. Pour prévenir les incidens & les difficultés, qui arrêtent la décision, il est sévèrement enjoint aux Avocats de ne se charger d'aucune Cause, ni d'entamer aucun

Pro-

Procès, avant que d'avoir pris de leurs Parties toutes les informations nécessaires, pour mettre la vérité dans son jour, & les Juges en état de décider ce que de raison. Si malgré ces précautions, les Juges de la première instance, devant lesquels le Procès a commencé, & les Juges même d'Appel n'ont pas rendu la Justice à qui elle appartient, alors la Partie qui se croit lésée, a encore la voie de révision, c'est-à-dire, le bénéfice de la troisième instance, pour exposer ses Griefs, en suivant la procedure prescrite pour l'instance d'Appel. L'une & l'autre de ces deux dernières instances peuvent être terminées dans l'espace de six mois, & souvent beaucoup plutôt par un Arrêt rendu avec entière connoissance de cause, qui confirme le précedent, ou bien le change & le réforme, par les raisons tirées du fait & du droit, insérées dans l'Arrêt, ou qu'on y joint, lorsqu'elles demandent une ample discussion *. Si l'on objecte que, mal-

* Joignons ici une Remarque, qui achève de montrer jusqu'où l'exactitude a été poussée. Il arrive quelquefois qu'une partie a obtenu gain de cause dans les deux prémières instances, de sorte qu'elle a par devers soi deux sentences, ou arrêts conformes, c'est-à-dire, que l'arrêt prononcé en seconde instance, confirme à pur & à plein le jugement rendu en prémière instance. Dans ce cas-là, la présomption est du côté de la partie, qui a eu deux

naux supérieurs. mée (§. XXVI. XXVII.) continuons à développer la constitution de ces Tribunaux. C'est un sujet de la dernière importance. Ils sont ordinairement composés d'un Chef, ou Président, & d'un certain nombre de Conseillers, ou Assesseurs. Il y a outre cela la Chancellerie, dont ce n'est pas ici le lieu de parler. Le Président a l'inspection sur tous les autres Membres du Tribunal, & c'est de concert avec eux qu'il règle tout ce qui ressort de ce Tribunal. Les Conseillers sont dans l'obligation de se charger du travail que le Président leur impose. Leur but commun, c'est que la Justice soit renduë sans aucune acception de personnes, & sans perte de tems, d'une manière exactement conforme aux Loix & aux Ordonnances.

XXIX.

Qualités supérieures des Magistrats qui les composent. ON comprend aisément, que la supériorité de ces Tribunaux exige une supériorité de talens dans ceux qui les composent. Ils doivent joindre à une connoissance exacte des Loix Naturelles & Civiles, & à l'habileté requise pour en faire l'application dans les cas qui se présentent, des vuës pures, des intentions constantes de rendre à chacun la justice, des soins & des attentions infatigables. On peut même prétendre d'eux de l'ordre, & une conduite réglée dans leurs affaires domestiques; car celui qui ne sait pas

pas gouverner sa Maison, ne s'entendra pas mieux à gouverner les Citoyens; & sur-tout le desordre de ses affaires le rendra plus accessible aux tentations, plus facile à corrompre. C'est cette considération qui a engagé Sa Majesté à rendre une Ordonnance digne de sa sagesse; c'est que tout Conseiller dont les biens en viendroient à un concours, seroit cassé *eo ipso*.

XXX.

On ne sauroit donner une idée trop relevée de l'importance des fonctions de ceux qui siégent dans les Tribunaux pour juger. C'est le bonheur de chaque personne qui fait celui de toute une Famille, le bonheur de chaque Famille qui fait celui d'une Société, d'une Ville; le bonheur de chaque Ville qui fait celui des Provinces, de tout l'Etat. Or ce bonheur consiste principalement dans la jouïssance paisible des avantages que vous avez acquis par des voies légitimes. Mais c'est le bon ordre de la Justice, l'habileté, l'intégrité, la vigilance des Magistrats, qui sont la base de ce bonheur. Il en résulte une égalité entre les sujets, qui empêche le plus foible d'être la victime du plus fort, en les mettant dans une dépendance commune des Loix.

Importance de leurs fonctions.

XXXI.

D'où s'ensuit que le Prince doit les soutenir de toute son autorité.

IL résulte de là une conséquence bien naturelle, c'est que des emplois de cette importance doivent être munis de tous les secours extérieurs, qui peuvent les rendre respectables, & sur-tout que le Souverain, au nom duquel la Justice s'administre, doit la soutenir de toute son autorité. La Charge elle-même doit être non seulement mise sur un pié honorable & distingué ; mais ceux qui l'exercent ont besoin d'être salariés, d'une manière qui leur attire de la considération. Les choses les plus excellentes peuvent tomber dans l'avilissement, faute de ce relief extérieur.

XXXII.

Cassation des Juges indignes.

L'ESSENTIEL néanmoins, il faut en convenir, c'est de purger d'abord les Chambres de Justice de tous les sujets qui les deshonorent, & qui péchent, soit par une ignorance grossière, soit par malice. Assurément c'est prodiguer sa pitié que de l'accorder à ceux qui sont destitués pour de pareilles causes; ou plutôt, c'est une pitié cruelle que celle qu'on a de leur sort, puisqu'il s'agit visiblement d'opter entre l'intérêt personel d'un petit nombre d'hommes fort méprisables, & le bonheur de toute la Société. Ce n'est qu'après la destitution des mauvais Juges, qu'on peut établir cet or-

ordre de procedures, & mettre en vigueur ce beau Plan, qui fait la matière de notre examen.

XXXIII.

QU'IL n'y ait donc, s'il est possible, que des gens d'élite dans les Tribunaux, & voyons comment les choses s'y passeront alors; c'est-à-dire, continuons à déveloper la nouvelle Ordonnance. D'abord le Président, qui doit avoir une supériorité de mérite aussi bien que de rang sur ses Assesseurs, doit d'un côté veiller exactement à ce qu'ils remplissent leurs devoirs, & de l'autre être fort attentif aux siens propres. Il faut, avant que de distribuër les Actes, qu'il acquière lui-même une idée nette de la nature de chaque Procès. Il faut qu'il ne perde, pour ainsi dire, pas de vuë la Chancellerie & les Avocats, & qu'il repasse tous les mois les Actes, afin de voir si les affaires se poussent comme elles le doivent, & pour ramener à leur devoir ceux qui les négligent, en se servant des censures, ou même des punitions. Il faut qu'il reçoive sans distinction toutes les représentations, qui lui sont addressées, que les Conseillers de tout le Collége fassent le rapport de ces représentations, à l'ouverture de la Séance, & que les résolutions qui les concernent, soient pareillement prises par tout le Collége. Le Président en un mot

Devoirs du Président.

est comme l'Ame du Corps; c'est lui qui doit, en dirigeant tout conformément aux Loix, donner le branle à tout le Corps, & en régler l'action.

XXXIV.

Devoirs des Conseillers.

LES Conseillers sont obligés à le seconder, & pour cet effet leur assiduité est spécialement requise. Personne ne doit s'absenter par des raisons légères & arbitraires. Comme le Conseiller qui a le rapport d'une affaire, en doit desormais répondre, il est aisé de comprendre que ce motif l'engage suffisamment à y donner tous ses soins. Les autres parties du devoir des Conseillers sont suffisamment connuës; & comme ils exercent la fonction de Juge conjointement avec le Président, cela revient aux idées que nous avons déja développées.

XXXV.

Détails de procedure fort abrégés.

NOUS réunissons dans un seul Article diverses choses réglées par la nouvelle Ordonnance, qui servent infiniment à abréger le détail des procedures. Une des principales consiste dans la manière préscrite, pour faire de bouche toutes les Remontrances & Actes requis pour l'instruction du Procès. Les Avocats, en se chargeant des Causes, doivent être munis de procurations de leurs Parties. Eux seuls sont tenus d'instrui-

ſtruire la Cauſe, & de comparoître aux Jours d'Audience de la Cour de Juſtice, où ils ſont établis. Avant la plaidoirie, eux, ou ceux qu'ils ont ſubſtitué à leur place, lorsqu'ils ne peuvent pas être préſens eux-mêmes, préſentent leurs pièces d'Ecriture, dont l'original eſt joint aux Actes judiciaires, & la Copie ſur le champ remiſe à l'Avocat de la Partie adverſe. Ils demandent les délais, ſuivant l'exigence de cas, & font tel autre requiſitoire qu'il convient pour inſtruire le Procès, au-lieu des Requêtes, Sommations, Interpellations & autres Actes par écrit, qui ſe faiſoient ci-devant, dans le cours du Procès. Surquoi, & après avoir brièvement ouï l'Avocat de l'autre Partie, la Juſtice, ſur le Protocolle tenu à ce ſujet, donne un Décret qui eſt publié à l'Audience ſuivante. S'il arrive quelque incident, qui ne puiſſe pas être décidé d'abord, on renvoie les Avocats dans l'autre Chambre, pour plaider & conteſter plus amplement. On délivre en conſéquence les Expéditions au Greffe, ou à la Chancellerie ;& cela épargne tout le tems & les frais qu'il en coûte aux Parties pour dreſſer les Requêtes, & pour faire ſignifier les Décrets, Sommations & autres Actes. Une précaution importante encore, c'eſt qu'aucune repréſentation ne ſoit reçuë à moins qu'elle ne ſoit ſignée d'un Avocat. Car c'eſt à l'Avocat à n'en ſigner aucune qui ſoit irrégulière, & à dreſſer lui-même le

Mémoire, ſuivant la teneur de l'Ordonnance, faute dequoi il eſt d'abord mis à l'amende. Si quelque Partie opiniâtre veut paſſer outre, & négliger ces formalités, il faut l'abandonner à ſon ſort; ou, ſi l'Avocat l'aſſiſte, il doit ſe faire donner une déclaration qui exprime, comment il a voulu la détourner de pouſſer l'affaire dont il s'agit, & lui en a repréſenté les ſuites, qui retombent alors uniquement ſur ladite Partie. Et afin qu'il paroiſſe qu'aucun plaignant n'eſt abandonné & dénué de ſecours, l'Avocat doit expliquer aux perſonnes qui forment de ſemblables plaintes, les raiſons qui engagent la Juſtice à ne faire aucune attention à leurs Griefs. Outre cela on établit un Avocat à part pour les pauvres. Pourroit-on méconnoître, combien tous ces arrangemens ſont ſalutaires, & à quel point ils ſervent, tant à abréger les Procès, qu'à les débarraſſer des maux qu'ils traînoient à leur ſuite?

XXXVI.

Abrogation des Procureurs.

C'ETOIENT ci-devant les Procureurs, qui faiſoient le Recueil des informations, & qui étoient chargés de preſque toute la conduite du Procès. La nouvelle Ordonnance veut, que les Avocats vaquent ſeuls à ces fonctions; & en déchargeant par là les Parties d'une très-grande quantité de fraix, abroge ſans retour l'office des Procureurs, & débarraſſe par ce moyen la Société d'u-

d'une vermine très-nuisible. C'est donc désormais aux Avocats à se mettre soigneusement au fait de toutes les circonstances, avant que d'entamer le Procès. Ils doivent être exactement instruits des preuves, avant que de proposer la plainte, rassembler les Documens, & pourvoir en général à tout ce qui peut instruire solidement, & terminer promtement les affaires. Il est facile de se faire après cela une idée, comment il est possible de poursuivre les Procès sans aucune interruption, & les conduire tout de suite à leur fin. Car, dès que les Avocats ont par devers eux toutes les informations, en entreprenant l'affaire, ils peuvent passer aussitôt à la preuve. Il y a certains tems déterminés pour cela, sous peine de la perte du Procès; & les raisons en sont les mêmes que nous avons dévelopées, en parlant des termes de l'Appel.

XXXVII.

On objectera sans doute que cette promtitude sera très préjudiciable aux absens, & à toute personne arrêtée par des obstacles légitimes, puisqu'elle leur ôtera le tems & les moyens de déduire leur Droit. Mais cette difficulté tombe déjà à l'égard du Demandeur, puisqu'il est requis, comme on vient de le voir, que l'affaire soit pleinement instruite, avant que d'être portée en Justice, qu'il dépend de lui de prendre tout le tems dont il a besoin pour l'instruire, & que l'A- *Si les Parties absentes peuvent souffrir de ces arrangemens.*

vocat même ne doit pas l'entreprendre, qu'il ne la voie en état d'être poussée & vuidée dans l'enceinte des termes prescrits ; & pour ce qui regarde le Défendeur, il est extrêmement rare qu'il puisse souffrir des arrangemens susdits. Supposons, par exemple, qu'on attaque un Officier absent, ou toute autre personne empêchée duëment ; il est réglé que le Défendeur peut exposer d'abord ses empêchemens, & demander un délai pour avoir le tems de rassembler ses moyens de défense ; lequel lui sera accordé, tel qu'on le jugera convenable aux circonstances où il se trouve, & que la procedure ne sera entamée qu'après l'expiration de ce délai. On ne sauroit humainement mieux pourvoir à tout.

XXXVIII.

Tems déterminé pour les Rapports.

Un des plus grands abus des Tribunaux, c'étoit la lenteur avec laquelle les Conseillers faisoient leurs rapports, qui traînoient souvent chez eux pendant plusieurs mois. On y a remédié. Il n'y a point de rapport qui ne doive être expédié en huit, ou du moins, en quinze jours, suivant qu'il renferme plus ou moins d'ouvrage ; & s'il étoit dans certains cas absolument nécessaire de passer ce terme, ce ne seroit qu'après avoir produit les preuves de cette nécessité au Président. Ceux qui disent que l'exécution de ce Règlement est impossible, & qu'il faut

que

que les Procès acquièrent une certaine maturité, s'expriment avec bien peu de justesse. Car qu'est-ce que la maturité d'un Procès, sinon sa pleine & solide instruction; & l'Expérience ne vient-elle pas de donner des exemples par milliers, que cette instruction peut aisément se parfaire pendant l'espace de tems qui lui est assigné?

XXXIX.

Il régnoit dans les Procès une coutume bien singulière, qui ne manquoit guères néanmoins d'avoir lieu dans toutes les affaires d'une certaine importance; c'étoit d'envoyer aux Universités les Actes d'un Procès instruit pour être décidé. Les Parties pauvres s'en trouvoient ordinairement fort mal. D'ailleurs, un Professeur, qui n'avoit aucun usage de la pratique, qui n'avoit jamais siégé dans aucun Tribunal, & qui n'étoit pas même au fait des coutumes du Païs, recevoit les affaires les plus compliquées à débrouiller & à décider. Tout au plus étoit-il en état de donner les solutions des Questions de Droit, & l'explication des Loix. Mais il faut bien d'autres choses pour rendre une sentence, & les circonstances variant les cas à l'infini, c'est le dévelopement de ces circonstances qui demande une attention & une patience, que ces Professeurs n'étoient pas en état d'y apporter. Aussi l'expérience prouvoit-elle continuelle-

Envoi des Actes aux Universités abrogé.

 ment

ment que ces décisions d'Universités n'aboutissoient qu'à des longueurs excessives, sans aucun fruit. Les Actes restoient quelquefois absens des mois, ou même des années; & quand c'étoit une Université étrangère, on n'avoit aucun moyen de la contraindre à terminer, & à renvoyer les Actes. Aussi le Roi parfaitement instruit de ces abus, avoit-il déjà aboli, depuis deux ans, une coutume aussi dommageable. L'écueil qu'on se propose d'éviter, en portant les affaires de Tribunal en Tribunal, savoir de tomber deux fois entre les mains du même Juge, est suffisamment évité par les voies d'appel ci-dessus mentionnées. Je ne crois pas qu'on prétende qu'il y ait quelque oppression à craindre de la part des Grands, parce que le Tribunal supérieur rend son Jugement dans le même district, où l'affaire a été traitée en prémier ressort. Ce n'est pas sous la domination d'un Monarque juste & puissant, aux yeux duquel tous ses sujets sont égaux, qu'on doit craindre de voir donner de semblables entorses à la Justice. Et si le Monarque étoit dans d'autres idées, où trouveroit-on les moyens de prévenir les injustices?

XL.

Ordres fixes des Appels & des

RIEN donc assurément de mieux réglé, que les Appels & les Instances. On appelle d'abord de la Justice inférieure à la Justi-

ce

e supérieure, qui vous expédie quelquefois dans l'espace de quatre semaines. Voilà deux Instances. La troisième a lieu par l'appel u Tribunal; & pour empêcher que les Procès n'y traînent, on a pris la sage précaution d'ordonner que le Procès pendant à cette dernière Instance, seroit préalablement instruit, & qu'après que les Parties auroient établi leurs faits, les Actes seroient envoyés à l'Examen du Tribunal qui juge en dernier ressort *Instances.*

XLI.

Je crois pouvoir m'arrêter ici. Quoique tout l'exposé que je viens de faire, ne concerne que les Procès, & ne rende raison que des mesures prises dans le nouveau Plan, pour en bannir desormais tous les abus, il est aisé par cette partie importante de l'Administration de la Justice, de juger de toutes les autres, & de se convaincre qu'en suivant les mêmes principes, on peut porter la lumière dans les recoins les plus ténébreux de l'Empire de la Chicane. Aussi le dessein de Sa Maj. est-il de faire composer un Corps complet de Loix Civiles (*), conçuës d'une manière claire & intelligible, rangées dans leur ordre naturel, & propres à décider toutes *Conclusion.*

(*) La chose a été exécutée depuis la composition de cet Ouvrage; & *le Corps de Droit-Fréderic* a même déjà été traduit.

tes les Queſtions de Droit, ſur lesquelles les Juriſconſultes ſont partagés. Mais pour donner une idée exacte de ce Plan, dont l'exécution demande beaucoup de peine & de tems, je ferois obligé d'aller fort au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites. Si l'on joint préſentement la preuve de fait à celle de raiſonnement; ſi l'on en appelle à la réuſſite merveilleuſe de cette opération partout où elle a été employée juſqu'à préſent, on ne doutera plus qu'elle n'aſſure pour toujours une des principales branches du bonheur de la Société, & qu'elle ne faſſe une des Epoques les plus glorieuſes de l'Hiſtoire de notre Patrie. Il ne ſera pas moins grand, (quoiqu'au fonds la choſe ſoit beaucoup plus aiſée) d'avoir dans l'Etat un nombre ſuffiſant de perſonnes propres à maintenir au dedans l'Ordre & la Juſtice, que d'entretenir une Armée, dont la valeur & la diſcipline mettent à l'abri de toutes les inſultes du dehors.

SYSTEME
DU
VRAI
BONHEUR.

Neve putes alium sapiente
bonoque beatum.
HORAT.

AVERTISSEMENT.

Le petit Ouvrage, que je donne au Public, ou plutôt que j'offre à tout le genre humain, est une Traduction libre de l'Allemand. L'Original parut en 1748. sous le titre de *Considérations sur la destination de l'Homme*. Il partoit d'une main habile, & fut extrêmement goûté des Juges compétens, à la connoissance desquels il parvint. J'en avois souvent ouï parler avec de grands éloges, sans avoir eu l'occasion, ou plutôt, sans avoir trouvé le moment de le lire. Ce moment est venu, & j'ai regretté tout le tems que j'avois passé, sans connoitre cet excellent morceau. C'est pour m'en faire une espèce de réparation à moi-même, que j'ai con-

sa-

ſacré délicieuſement quelques heures à m'en imprimer, à m'en approprier en quelque ſorte les idées. J'ai cru y voir avec évidence le SYSTEME DU VRAI BONHEUR, & je n'ai pas balancé à lui donner ce Titre, dont il ne tiendra qu'à chacun de mes Lecteurs de juſtifier la réalité. Je me flatte que le petit nombre d'idées que j'ai aſſociées à celles de mon Auteur, seront aſſez aſſortiſſantes aux ſiennes, pour autoriſer la liberté que j'ai priſe.

LA Méditation en forme de Prière, que j'ai miſe à la fin, n'eſt autre choſe que la Paraphraſe du Pſeaume premier, par le célèbre MASSILLON. Elle m'a paru quadrer parfaitement aux diſpoſitions qui venoient d'être décrites; & je me ſuis fait d'ailleurs un plaiſir de donner cet échantillon des admirables beautés, dont ce digne Prélat a rempli ſes Ouvrages, que je regarde comme les modèles les plus accomplis de cette Eloquence qui va droit au cœur.

LET-

LETTRE
À M. LE PRÉSIDENT
DE JARIGES.

MONSIEUR,

VOUS ne trouverez rien dans ce petit Ouvrage, dont vous n'ayez fait une heureuse expérience. Vous avez senti de bonne heure qu'on ne pouvoit être heureux qu'en remplissant ses devoirs, & que tous les autres genres de félicité n'étoient que de vaines illusions, capables à la vérité de procurer quelques momens passagers de plaisir, mais dont l'issuë est toujours accablante.

IL n'y a qu'un rôle qu'on puisse soutenir avec un succès infaillible dans le Monde, c'est celui de la Vertu; parce que, suivant la doctrine du Systême que je vous offre, c'est la vraie & unique destination de

dif! Plus malheureux encore ceux dont l'aliénation est invincible! Mais s'il y en a de tels, leur état ne prouve pas plus contre les Vérités qu'ils nient, que les égaremens d'une Folie incurable contre les notions du sens commun.

VOUS avez, Monsieur, dans les fonctions de votre Emploi, une occasion fréquente de considérer les hommes sous une face qui ne leur est pas avantageuse. Dans ces divisions d'intérêt & d'un faux point d'honneur, qui sont la source intarissable des procès, il n'y a sorte d'artifices odieux, & même honteux, que les passions ne mettent en œuvre, pour altérer la Vérité, pervertir le Droit, & mettre en défaut cette Justice attentive à rendre à chacun ce qui lui appartient. Emblême fidèle de la conduite des Ennemis de Dieu & de la Religion!

ON peut dire qu'il y a un grand procès qui dure perpétuellement, entre Dieu & le Monde. Les hommes s'y montrent ce qu'ils sont presque par-tout ailleurs; ingrats, injustes, faux, & desespérément malins. Dieu y paroît tel qu'il est de toute éternité. Il plaide sa cause, par toutes ces marques éclatantes de ses perfections qui brillent de quelque côté qu'on tourne les yeux, par

par tous ces témoignages de ſupport & de bonté, qui devroient fléchir les cœurs les plus durs. L'effet naturel de la longue attente de Dieu, ſeroit la converſion des pécheurs; & par le plus grand de tous les malheurs, ils y puiſent de nouveaux motifs d'endurciſſement. Mais la déciſion ſolemnelle de ce procès s'approche tous les jours; tous les ſubterfuges que Dieu tolère à préſent par des raiſons dignes de ſa ſageſſe, ſeront alors confondus: un arrêt infaillible ſera ſuivi d'une exécution inévitable.

CES réflexions, Monſieur, ſont les mêmes qui nous occupent le plus ſouvent dans ces entretiens délicieux, où en goûtant les douceurs de notre Amitié, je profite de la ſolidité & de l'étenduë de vos lumières. J'ai cru qu'elles trouveroient une place aſſez naturelle à la tête de cet Ouvrage; & je me ſuis fait en même tems un ſenſible plaiſir de vous donner un témoignage de mes ſentimens pour vous. Mais ne craignez pas que j'en prenne occaſion de dire bien des choſes, qui, quelques vraies & ſincères qu'elles fuſſent, ſeroient plus propres à vous faire douter de mon attachement, qu'à vous le perſuader. D'ailleurs, ce que je penſe & ce que je pourrois exprimer

mer ici, est dans la bouche de tous ceux qui vous connoissent; ils vous ont vu parvenir par la route invariable de la droiture & de l'assiduïté à vos devoirs, au poste éminent que vous occupez; ils ont unanimement applaudi au choix qui vous y a placé; ils ne souhaitent rien tant que de vous en voir jouïr longtems, pour le bien de la Société, & pour le succès de cette nouvelle Législation, dont, *comme l'a dit un grand homme*, on pourroit connoitre l'importance par le choix seul des Magistrats auxquels le Roi la confie *.

J'ai l'honneur d'être avec un dévouëment inviolable,

MONSIEUR,

BERLIN,
Le 15. *Avril*,
1750.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

FORMEY.

SYS-

* Discours sur le jour de Naissance du Roi, par M. *de Maupertuis*.

SYSTEME DU VRAI BONHEUR.

J'ai à fournir dans ce Monde visible une Carrière, qu'on appelle la Vie. Sa durée est renfermée dans des limites fort étroites. Cependant je puis la fournir de bien des manières différentes. J'apperçois plusieurs plans de conduite possibles; dont chacun a ses règles particulières, & mène à des Conséquences qui lui sont propres. Tous ces plans ne sauroient être également bons; & leur prix dépend de leur véritable utilité.

Il est incontestable que j'ai la faculté de faire un choix, & après avoir comparé entre eux les objets proposés à ce choix, de donner la préférence à l'un d'entre eux. Mais il n'est pas moins incontestable que je ne dois pas faire ce choix, les yeux fermés, sans réflexions, & sans examen. Tout

au contraire il me convient d'employer toutes les forces de mon esprit à découvrir quelle est la route la plus sure, la plus honnête, & la plus avantageuse.

J'AI déjà eu occasion de me convaincre par plusieurs expériences, qui concernoient des choses moins importantes, qu'il ne dépend pas de moi de me délivrer du sentiment incommode du répentir, après avoir commis certaines actions. A plus forte raison serois-je en proie à ce sentiment, & aurois-je des reproches éternels à me faire, si je n'apportois l'attention la plus sérieuse à ce qui doit régler toute la conduite de ma Vie, à ce qui constituë proprement & essentiellement ma perfection. Il est bien tems que je m'instruise une fois, pourquoi j'existe, & quel est l'usage le plus raisonnable que je puisse faire de mon existence. Jamais objet ne fut plus digne de mes recherches.

L'IMITATION des hommes qui m'environnent, & avec lesquels je suis appellé à vivre, ne sauroit être un principe suffisant pour régler ma conduite. Mais quand même je voudrois prendre ces hommes pour guides, ils me jetteroient dans un étrange embarras. Je les vois qui se séparent en une infinité de routes différentes; cette vuë m'étonne, me confond, redouble mes incertitudes. J'aurai plutôt fait de démêler moi-même la meilleure voie, que de m'en fier à des gens si peu d'accord entre eux, & souvent

vent si peu d'accord avec eux-mêmes. J'entreprens un examen qui puisse me conduire à la certitude; c'est le but auquel je tens, & j'espère d'y arriver.

Ce que je comprens d'abord, & sans la moindre peine, c'est que les Richesses & les Honneurs, malgré l'ardeur avec laquelle les hommes les désirent, & les efforts qu'ils font pour y arriver, ne sauroient absolument être les véritables fins de nos actions, & qu'on ne doit les regarder que comme de simples moyens d'arriver à des fins plus nobles, & d'obtenir des Biens plus excellens. Rien de plus vuide, de plus faux, de plus imaginaire, que la Félicité dont nous jouïssons dans leur possession: arrivés à cette possession, au comble de nos vœux à cet égard, nous pouvons encore être malheureux en mille manières, & nous le sommes infailliblement bientôt, dès que nous n'avons pas porté nos vuës au delà. Si je n'étois susceptible d'autres sensations que de celles du Plaisir & de la Douleur, qui naissent des objets sensibles, si avec cela j'étois le maître de me procurer les prémières, & d'écarter les autres, si j'avois en un mot un empire sur mes Sens & mon Imagination, qui me mît en état de satisfaire continuellement mes désirs, ne fut-ce qu'en les nourrissant de chimères, & d'idées fantastiques; peut-être me résoudrois-je à me contenter de ce Bonheur illusoire. Il n'y auroit point de différence entre une illusion qui ne se dé-

pas encore tranquille, il lui faut de plus fortes assurances, elle demande des fondemens plus solides pour y bâtir l'édifice de son bonheur, & pour le mettre en état de n'en point craindre la chûte.

La prémière cause de ma défiance vient de la contemplation même de cette Félicité, à laquelle on me propose de participer. Je vois ces hommes qui prétendent en jouïr, je les vois, & je les suis de l'œil dans cette succession ravissante de plaisirs qu'ils m'ont tant vantée: j'ai vu naître un désir en eux; je l'ai vu suivi d'un promt accomplissement; je les vois passer comme l'éclair à un autre désir, & déjà ils sont au comble de la jouïssance. Tout séduisant qu'est le coup d'œil de cet état, il y a pourtant bien des choses qui m'y déplaisent souverainement. Je hais cette ardeur inquiette, qui ne permet pas à l'Ame de se fixer un instant à quoi que ce soit, & qui lui enlève son prétendu Bonheur au moment qu'elle le saisit. Je hais cette dépendance continuelle, qui rend la partie supérieure & intelligente de l'Ame assujettie à la partie inférieure & animale. Je hais. . . . Mais que parlè-je de Plaisir & de Bonheur? Où sont-ils? Je n'en vois pas même la trace. Cet Ocean de voluptés est tari jusqu'à la dernière goute. Ces brillantes décorations de Théatre ont disparu comme un Enchantement. O que la Scène a changé de face! Celui-ci soupire dans l'indigence: la prodigalité, les excès l'y ont jetté,

jetté, & parce qu'il a malheureusement épuisé ses sens, & ruiné son goût dans la jouïssance de plaisirs rafinés & artificiels, il est privé de la consolante ressource de pouvoir au moins jouïr des plaisirs simples & naturels. Cet autre est aux prises avec les maladies & les douleurs, qui opposent une barrière invincible à toutes les sensations agréables. C'est donc là le fruit du zèle impétueux, avec lequel ils avoient réduit en pratique cette Règle fondamentale de leur conduite; QU'ON NE DOIT RIEN SE REFUSER. Il s'en faut infiniment aujourd'hui, que le souvenir de leurs plaisirs passés, & de tout ce qu'ils ont fait pour en jouïr, puisse assurer leur repos. Ces idées sont plutôt autant d'épines qui les piquent perpetuellement: ne craignons point d'en trop dire; ce sont autant de Furies, qui les déchirent impitoyablement.

A cette vuë je me sens rempli d'effroi. Voudrois-je donc être à leur place? Voudrois-je seulement m'exposer au risque apparent d'y être un jour? Ne suis-je au Monde que pour m'occuper de ce qui flatte mes sensations? C'est une chose bien fâcheuse, que les objets les plus désirables ici bas, dans le même tems qu'ils nous comblent de contentement, soient propres à nous inonder bientôt après de la plus vive amertume. Je dois donc apporter les limitations les plus exactes à l'observation de la Règle, qui me prescrit de chercher mon bonheur dans la

 jouïs-

jouïssance des choses sensibles. Je dois me modérer tellement dans cette jouïssance, que je demeure à l'abri de tous les sinistres effets, qui peuvent en resulter. C'est là le grand point, le principal sécret d'une Science, à laquelle les Génies les plus subtils ont donné depuis longtems toute leur application: c'est en cela que consiste proprement & uniquement L'ART DE VIVRE.

C'EST sans contredit un Art précieux que celui qui m'apprend à séparer, à extraire, pour ainsi dire, toutes les douceurs de la Volupté, & à laisser au fonds du Calice ce sédiment grossier & amer, qui est l'infaillible partage de ceux qui s'abandonnent aux excès. Quand même il m'en coûteroit quelque chose de garder la modération, & les précautions qu'impose cet Art, j'en suis bien recompensé par deux avantages inestimables, l'exemtion du dégoût, & celle des douleurs qui viennent à la suite de l'abus du Plaisir. La dose de Volupté est peut-être un peu moins forte, mais elle est plus délicate, & plus durable. Jamais les soucis rongeans ne se glissent dans mon cœur, uniquement accessible à la joie. La suite des états agréables par lesquels je passe, laisse à la vérité des intervalles libres à la réflexion & à la prévoyance, mais il ne s'y en trouve point qui puissent être occupés par les angoisses, les allarmes, les terreurs imaginaires. Je n'opprime point ma Raison; je l'emploie d'une manière convenable à son vrai

but, c'est-à-dire, qu'aïant été formé pour sentir, je m'en sers pour exciter & pour entretenir des sensations agréables. De cette manière ma Vie coule, comme un Ruisseau tranquille à travers une prairie émaillée de fleurs.

La conclusion de tout cet arrangement si spécieux, c'est que la Nature, en faisant l'Homme, s'est proposé d'en faire un Voluptueux délicat. Mon nouveau Systême se réduit à goûter pendant un certain tems les douceurs de cette Vie, avec la circonspection la plus attentive. Mais j'ai beau faire: il y a certains momens, où je trouve qu'il me manque quelque chose. Tous mes efforts ne sauroient écarter l'ennui & le chagrin, je commence à être inquiet, & cet état fait de tels progrès, qu'insensiblement tout me devient à charge, & que je le suis à moi-même. Je me répands, je recherche à me distraire; mais si je réussis, ce n'est que pour un moment, & je retombe aussitôt dans ma mélancolie. J'ai recours à mes anciens plaisirs, à mes plaisirs d'habitude, même les plus innocens; mais dans ces heures d'obscurité il ne me reste plus de goût pour rien: je ne reconnois plus ces situations, qui avoient tant de charmes pour moi; mon Ame repousse en quelque sorte tout ce qui s'approche pour la soulager, elle se dérobe à des fantômes importuns de satisfaction, pour se livrer tout entière à l'agitation & à l'embarras de ses idées. Je

trouve au dedans de moi un fonds d'accablement, qui amortit toutes mes facultés, un vuide sécret qui m'étonne & m'attriste; Hélas! que mon sort est à plaindre! Que veux-je! Et où chercher du secours!

Au moins suis-je convaincu présentement que les mouvemens agréables dont les organes de mes sens sont susceptibles, ne sauroient remplir la capacité de mon Ame; il y reste encore des Abîmes profonds, qui ne sauroient être comblés que par des joies d'une toute autre nature. Où trouverai-je ce rassasiement inconnu, après lequel mon Esprit affamé & altéré soupire avec tant de véhémence & de perplexité?

Quand j'écarte les nuages de toutes les choses sensibles, pour rentrer en moi-même, je m'apperçois que je peux recevoir des améliorations réelles, m'élever à des perfections considérables, jouïr d'avantages importans; je sens même que je suis poussé par la Nature à tendre vers ce but, & que la seule idée de pouvoir y arriver, produit déjà en moi un genre de contentement, auquel mon Ame acquiesce plus volontiers, qu'elle ne faisoit à l'illusion des plaisirs sensibles. La santé, la vigueur & l'agilité de mon Corps, exigent déjà par elles-mêmes que je m'applique à les conserver; même sans aucune vuë immédiatement rélative aux plaisirs, dont mes sens peuvent être rendus participans par leurs secours. Mais les prérogatives de mon esprit sont encore bien

bien plus satisfaisantes pour moi, quand je viens à les appercevoir, quand je découvre les forces de cet esprit, & que j'en observe l'accroissement. Je vois qu'en suivant la route qui s'ouvre ici à mes yeux, je deviens un tout autre Être, un Etre beaucoup meilleur, un Etre d'une Classe d'autant supérieure, que les diverses Facultés qui se dévelopent en moi, acquièrent de nouveaux dégrés. Je vais donc m'occuper à creuser sans relâche cette Mine féconde de plaisirs. Je vais fixer toute mon activité, réunir tous mes efforts, pour augmenter la perfection de mon esprit. J'enrichirai ma mémoire, je rendrai mes idées plus claires, j'en acquerrai de distinctes, autant qu'il me sera possible, je cultiverai mon Entendement, j'étendrai ses vuës, j'affermirai la liaison de ses principes, je le conduirai par les routes infaillibles de la démonstration, à travers les écueils de l'ignorance, & de l'erreur. Je ne me lasserai jamais d'élever toutes ces Facultés de dégré en dégré, bien assuré qu'à chacun de ces dégrés je verrai le Thrésor de mes vraies richesses s'accroître, la Source de mon bonheur réel grossir, & couler avec plus d'abondance. C'est pour moi-même que je vais travailler, & n'aïant point à craindre les traverses qui troublent & font échouër toutes les autres entreprises humaines, je puis me réjouïr d'avance du fruit de mes travaux.

Il n'y a rien dans toutes les résolutions

que je viens de prendre, qui ne s'accorde avec ma nature. Mais ce n'est pas encore assez. Je vois une multitude immense d'Etres autour de moi, & je me fais à moi-même cette Question. Tous ces Etres existent-ils pour l'amour de moi? Mon bien, mes avantages, sont-ils leur unique destination? N'y a-t-il d'autre rélation entre eux & moi, sinon que je suis un Centre, auquel ils doivent tous aboutir? Me dois-je tellement tout à moi-même, que je ne sois redevable de rien aux autres? La Nature ne m'a-t-elle proposé d'autre but, ne m'a-t-elle inspiré d'autre désir, que celui de mon avantage personnel?

Pour me décider à cet égard, je reviens avec une nouvelle attention à l'examen de moi-même, je me rappelle tous les mouvemens, tous les sentimens, qui se sont excités en moi, dans les situations variées par lesquelles j'ai passé, & je découvre d'une manière incontestable, qu'il y a encore d'autres objets vers lesquels mon Ame se porte, d'autres plaisirs qui lui conviennent. Il m'est souvent arrivé, à mon grand étonnement, d'éprouver des penchans & des impressions, qui ne se rapportoient, ni à l'amour des plaisirs sensibles, ni même à mon propre intérêt. D'où naissent en moi cette approbation, cet acquiescement, que je donne aux actions qui me paroissent honnêtes, ce déplaisir, cette espèce de revolte, que m'inspirent les actions que j'estime deshon-

honnêtes? Qu'eſt-ce qui m'empêche de garder le ſilence ſur ce dépôt qui m'a été confié, dont perſonne n'a aucune connoiſſance, & qu'il ne tient qu'à moi de m'approprier au préjudice d'un héritier légitime? Quel étoit le principe de cette vive joie, que j'ai reſſentie, en délivrant un innocent, étranger d'ailleurs auquel je ne prens aucun intérêt, du péril dans lequel de fauſſes accuſations l'avoient jetté? Que ces ſentimens tirent leur origine d'où l'on voudra, il eſt du moins viſible que ce n'eſt, ni du goût des plaiſirs ſenſibles, ni du déſir d'améliorer mon propre état. Il faut donc qu'il y ait en moi une ſource de penchans tout différens de ceux-là. Tout cela mérite mes plus ſérieuſes réflexions, duſſent-elles me coûter tous les agrémens, & toutes les commodités de ma Philoſophie précedente, c'eſt une ſacrifice que je ne puis me diſpenſer de faire.

Oui, rien n'eſt plus vrai, je voudrois en vain le nier, je trouve en moi des ſentimens, dans leſquels je m'oublie entièrement moi-même, & je goûte une véritable douceur, ſans avoir la moindre vuë qui ſe rapporte à mon avantage direct. De tout autres objets m'occupent, ce ſont les idées du Bien & de l'Ordre en général, leur prix, leur excellence, que le caprice de ma volonté n'a point produits, & que ce même caprice ne ſauroit non plus détruire. Il y a dans mon Ame un penchant inné, & in-

vincible, vers tout ce qui est convenable, honnête, juste, généreux & magnanime, un goût essentiel pour la Beauté, l'Harmonie, la Perfection, considérées en général, mais sur-tout manifestées dans les opérations des Etres intelligens & libres. Comment expliquerai-je la Honte, cette affection si incommode, & qui diffère néanmoins essentiellement de la Crainte? Que penser de ce répentir, qui n'est point causé par l'inquiétude d'être exposé aux suites fâcheuses d'une mauvaise action? Pourquoi mettons-nous une si grande différence entre l'affront, ou le tort, que nous avons reçu, lorsqu'il part d'un enfant, ou d'un insensé, & lorsque c'est l'effet du propos délibéré, de la malice d'un homme, qui jouït du libre exercice de sa Raison? Toutes ces idées & ces dispositions se trouveroient-elles en moi, s'il n'y avoit dans mon Ame une impression naturelle de l'Honnête & du Deshonnête, du Beau & du Laid, du Juste & de l'Injuste?

Peut-etre que cette Voix de la Nature a été d'abord en quelque sorte étouffée par le bruyant tumulte des objets sensibles, qui dès mon entrée dans le Monde m'ont environné & pressé de toutes parts; mais l'attention & la réflexion m'apprennent aujourd'hui, que la privation de ce sentiment moral, quelle qu'ait été la cause qui m'en a privé, étoit un véritable défaut, une imperfection réelle dans ma nature. Ou bien, si

si c'est moi-même qui ai combattu ces impressions naturelles, qui les ai empêchées d'agir sur mon Ame, & qui les ai obligées à céder à la puissance tyrannique des Passions & de l'Amour propre, je dois savoir ce qu'il m'en a couté, avant que de les réduire sous le joug. Il n'a pas fallu moins de travail assurément que pour plier les branches d'un Arbre, & leur faire prendre une figure conforme aux desseins du Jardinier. Tant que je n'en suis pas venu jusques-là, je remarque clairement cette différence entre mes désirs; c'est que les uns se rapportent directement à moi, tandis que les autres ont pour objet le Bien commun, ou en général, le Bon, & le Beau. Les uns & les autres se réunissent dans le caractère de leurs effets; mon Ame trouve également une source de satisfaction dans leur accomplissement.

Ainsi tombe entièrement la supposition qu'on voudroit faire, que le penchant qui nous porte vers le Juste & le Bon, est un simple préjugé, une suite de l'Education. Si cela étoit possible, je ne sai pourquoi les désirs qui ont pour objet la jouïssance des choses sensibles, & qui se rapportent à ma propre utilité, ne seroient pas également un préjugé, une suite de l'Education. Il est certain que je profite avec plaisir d'une sensation agréable, ou de tout autre avantage, dont je puis être rendu participant; mais il n'est pas moins certain que j'aime mieux

jouïr

jouïr de ces biens, ſans qu'il en reſulte aucun dommage pour autrui, qu'en cauſant du dommage, ſur-tout à une perſonne qui ne l'a point mérité.

C'est donc ici proprement que je découvre l'origine de ce qu'on nomme Beau, Grand, Noble, dans les actions. C'eſt ici que je ſaiſis la vraie & extrême différence qu'il y a entre l'Honnête & l'Utile. Une action peut être avantageuſe pour moi; elle peut avoir des caractères de prudence & d'habileté: mais il eſt impoſſible qu'il s'y trouve de la Nobleſſe, de la Beauté, ſi elle n'a pas proprement pour but le Bien d'autrui, ou le Bien univerſel. Tout le monde penſe de la ſorte, & l'on porte des jugemens fondés ſur ce principe dans les cas les plus ordinaires de la vie humaine.

Il eſt donc certain qu'il exiſte en moi une ſorte de penchans, qui forme une ſource d'actions, eſſentiellement différentes de celles qui découlent de l'Amour propre, & néanmoins également eſſentielles à ma nature. Ce Principe a même une telle force, qu'il s'empare quelquefois entièrement de mon Ame, qu'il abſorbe toutes les autres ſenſations, & qu'il me comble de plaiſir ou de douleur. Quand j'obſerve, ne fût-ce que d'un coup d'œil, ce qui ſe paſſe dans mon intérieur, quand je vois la régularité régner dans mes ſenſations, l'ordre dans mes déſirs, l'harmonie dans mes actions; quand je vois que tout eſt vrai dans mon Ame, que

que tout s'y accorde avec les rapports essentiels des choses, cette contemplation me jette dans un état délicieux, qui triomphe sans peine de tous les déplaisirs des sens. Et réciproquement, ce qu'il y a de plus délicat & de plus vif dans les plaisirs des sens ne sauroit me mettre à l'aise, tant que je suis tourmenté par la vuë d'un desordre intérieur. C'est inutilement que je voudrois échaper à moi-même; le tourbillon impétueux, qui semble m'enlever, les joies les plus bruyantes, par lesquelles je cherche à m'étourdir, ne sauroient me dérober aux poursuites d'un Accusateur, dont la voix, toute sécrette qu'elle est, s'élève au dessus de ces clameurs.

NE pouvant plus méconnoître la constitution originaire de ma nature, j'irois la heurter de front, & me mettre en contradiction avec elle, si je bornois desormais mes vuës à moi-même, à mes plaisirs, à mes avantages.

JE vois présentement où la Nature veut me conduire, cette Nature dans son état d'intégrité, qui n'a pas été défigurée & dépravée par la corruption. Je veux la suivre fidèlement, par tout où elle voudra guider mes pas.

JE ne renoncerai point à la recherche des choses qui me sont agréables, ou utiles; mais cette recherche ne sera jamais la seule dont je m'occuperai, je n'y ferai point consister le but de ma destination, & le principe de ma perfection.

CE

Ce Corps, où mon Ame loge, doit être conservé, & c'est là la fin raisonnable, pour laquelle m'ont été donnés les désirs qui m'attachent aux Plaisirs des sens. Je suis une partie du grand Tout, mais plus liée à moi-même qu'à toutes les autres; il n'y a personne à qui je puisse être utile aussi promtement & aussi aisément qu'à moi; & de là me vient ce désir, qui m'abandonne rarement, de convertir prémièrement à mon usage & à mon profit tout ce qui peut y être appliqué. Je sais aussi que les incommodités & les douleurs qui affectent mes sens, affoiblissent toujours de quelques dégrés le plus riant période de contentement, dont je puisse jouïr. Je veux donc être attentif & soumis aux ordres de la Nature, qui m'impose la loi d'éviter tout ce qui peut faire naître ces divers maux.

Cependant ma principale étude sera constamment de ne rien faire qui aille à opprimer, où détruire, ces penchans plus élevés & plus nobles que j'ai découverts dans mon Ame; ces penchans, desquels je me suis suffisamment assuré, qu'à eux seuls appartient l'empire de mes actions.

Je travaillerai plutôt à fortifier de jour en jour cette pente vers le Bien, qui est naturelle en moi, & à la satisfaire de toutes les manières possibles. La Félicité du genre humain a tant de charmes pour moi, qu'elle sera toujours une partie essentielle de la mienne propre, & qu'elle influëra par conséquent

féquent fur toutes mes démarches. Défendre les innocens, foulager les malheureux, délivrer les opprimés; voilà les plaifirs auxquels je veux m'abandonner fans réferve, je mettrai ma principale gloire dans cette tendreffe d'un bon cœur, que la Nature, notre commune Mère, a voulu nous infpirer à tous. Je ne puis plus penfer à être heureux, en confervant un fonds d'infenfibilité & de dureté pour les infortunes de tant d'autres Etres femblables à moi, qui pouffent les mêmes vœux. Non; il y a un Légiflateur au dedans de moi qui me prefcrit de tout autres difpofitions; je veux l'écouter. „ Sois jufte envers tous les hommes, me „ dit-il, droit dans toute ta conduite, re„ connoiffant envers tes Bienfaiteurs, géné„ reux à l'égard de tes Ennemis; aimes en „ un mot tous ces Etres avec lesquels tu es „ en communauté de nature & d'habitation, „ aimes les dans le fens le plus étendu, & „ fans la moindre reftriction ". Ce font là autant d'Oracles de la Nature, énoncés par la Raifon. Les fuivre, c'eft donner à mon Ame toute la force & toute la perfection, qui peuvent être fon partage; & c'eft en même tems fe livrer à la plus agréable de toutes les occupations. Je ne veux plus chercher de plaifir qu'à découvrir la Beauté, la Bonté, l'Ordre, (je puis bien ajouter le Bonheur, qui en eft inféparable,) par tout où ces chofes fe trouvent.

Je me fuis apperçu de la manière la plus claire

claire qu'il y a une infinité de rélations, qui me lient aux autres Etres, & qui les lient à moi; je n'aurai d'autre soin que de régler mes sentimens, mes penchans, & mes actions, avec tant d'exactitude qu'ils soient toujours dans un parfait accord avec ces rélations. Il n'est pas en mon pouvoir de faire qu'un homme qui a été mon Bienfaiteur, ne soit pas mon Bienfaiteur; qu'un Etre, qui est meilleur & plus excellent que moi, me soit égal, ou inférieur. N'y auroit-il donc pas un travers insensé de ma part, à refuser au prémier ma reconnoissance, & à l'autre mon respect? De quel droit irois-je contredire à l'essence immuable des choses, & me soulever contre la Loi suprême de la Vérité?

Je suis parvenu par cette route à la connoissance des Loix éternelles de la Justice & de l'Ordre. Je me suis convaincu qu'il est également hors de mon pouvoir de changer, & les rélations des choses, d'où découlent ces Règles, & les sentimens qui y répondent en moi. Ainsi, à moins que je ne veuille prononcer ma propre condamnation, je dois demeurer exactement renfermé dans l'enceinte de ces limites sacrées, & ne jamais les franchir.

Ma Perfection, & mon Bonheur, consisteront présentement à suivre dans toutes mes actions les respectables maximes de la Vérité, sans m'en laisser détourner par le tumulte des Passions, ou par les sollicitations

tions de l'Amour propre. Le ſentiment de ce qui eſt droit & convenable, ce ſentiment ſi beau & ſi pur, ſera ma plus grande & ma plus étroite obligation. A chaque inſtant de ma Vie, je ne me propoſerai d'être que ce que ma nature, & la nature univerſelle des choſes, veulent que je ſois.

C'EST ainſi que je verrai s'établir dans mon Ame un équilibre, que j'y ferai régner un calme, une paix, que toutes les attaques du dehors ne pourront jamais troubler. Je ne ſaurois, il eſt vrai, me mettre à l'abri de tant d'accidens fâcheux, auxquels la Vie eſt continuellement expoſée; mais au moins ſerai-je exemt de cette Honte, de ce Répentir, de ces cuiſans Remors, qui aggravent infiniment ces cataſtrophes. Tout le mal, qui peut atteindre jusqu'à moi, n'a de priſe que ſur mon Corps; jamais ſes fureurs, & ſes ravages n'arriveront jusqu'à mon Ame, tant que je pourrai jetter un regard d'approbation ſur ma conduite, tant que j'aurai droit de me dire à moi-même: JE FAIS CE QUE JE DOIS: JE SUIS CE QUE JE DOIS ETRE. Cette ſeule idée fournit la ſource inépuiſable d'une égalité d'Ame, dont la douce tranquillité vaut mille fois mieux que le bruyant fracas des plaiſirs du Siècle. Ce genre exquis de contentement ne fera peut-être d'abord ſur moi, qu'une foible impreſſion, mais néanmoins inaltérable; & plus j'aurai exercé mon goût à ſavourer la Vérité, la Beauté, & l'Ordre, plus ce goût s'é-

s'épurera, se rafinera, & deviendra propre à sentir des plaisirs d'un ordre supérieur. Cette disposition de mon Ame ne m'abandonnera plus dans toutes les circonstances de ma Vie, dans toutes les situations, par lesquelles le sort me fera passer. Quel que je sois dans le Monde, j'y serai heureux, parce que j'y serai droit & vertueux.

Cette Carrière étant une fois ouverte, je n'ai qu'à la suivre pour rencontrer à chaque pas toute la Nature, pour ainsi dire, empressée à combler la mesure de ma Joie. Depuis que j'ai contracté l'habitude de ne laisser échaper aucune trace de Beauté & de Régularité, sans y donner mon attention, je vois ces traces se multiplier à l'infini, de quelque côté que ma vuë se tourne. Tout est Ordre; tout est Proportion; tout est par conséquent propre à faire naître le Plaisir, l'Amour & la Joie. Que je trouve de petitesse & de bassesse dans le faux éclat du Faste, du Luxe, de la Pompe, & des Grandeurs humaines; que tout cela me paroît méprisable, quand je me livre à la contemplation de ce magnifique Univers, brillant de l'éclat le plus vif! Que je trouve peu de solidité dans les émotions tumultueuses que causent les Fêtes & les Spectacles, lorsque je les compare à la situation délicieuse où peuvent me jetter, la vuë d'une prairie émaillée de fleurs, l'ouïe du doux murmure d'un Ruisseau qui y serpente, le silence même d'une belle nuit, & l'aspect de cette voûte

voûte étoilée, où roulent avec tant de majesté ces Globes si brillans, qui ne cessent d'annoncer la gloire de leur Créateur! Les choses même que la Nature a mises le plus à ma portée, & qu'elle a rendu les plus communes, peuvent faire naître en mille manières dans mon Ame des impressions vraiment & purement agréables, pourvu que cette Ame soit disposée à les recevoir, & qu'elle n'y apporte pas des obstacles volontaires par les desordres où elle se plait, par les goûts faux & dépravés qu'elle nourrit. Ouï, mon Ame embrasse toute la Nature avec un dégré de tendresse & d'affection fort supérieur à celui qui naît des Sens: aussi sa satisfaction n'est-elle pas renfermée dans les bornes étroites & incertaines, qui terminent celle des hommes sensuels. Je me pers avec ravissement dans la méditation de cette Beauté universelle, dont je tâche d'être moi-même une Partie, qui ne soit pas discordante au Tout.

En continuant à m'enfoncer dans ces Réflexions, il me vient une idée, qui me jette dans un étonnement beaucoup plus grand encore. Des Etres, qui malgré leurs limitations possèdent déjà tant de Beauté; des Mondes liés, & dans leurs parties, & entre eux, avec tant de régularité: un Tout qui n'est qu'Ordre, depuis le plus petit grain de poussière jusqu'à la masse la plus étenduë, depuis la plus vile portion de matière jusqu'à l'Intelligence la plus sublime: un Tout, qui mal-

malgré le nombre innombrable de ses parties est dans le sens le plus rigoureux UN ; cela me conduit nécessairement à un Etre, qui soit l'Original de toutes ces perfections, la Beauté par excellence, la Source première & universelle de l'Ordre. Ah! quelle pensée! Il y a donc un Principe, duquel dépendent toutes ces merveilles, qui ont fait jusqu'à présent l'objet de mon admiration. Il y a donc un Principe, duquel toutes les parties de la Nature tiennent leurs rapports, & leur harmonie. Ce Principe est donc une Intelligence, qui préside à tout, qui dispose & dirige tous les Evènemens; c'est un Esprit, qui par l'efficace incompréhensible de sa Volonté donne l'existence, la durée, la force, & toutes les perfections aux Etres, dont l'Univers est composé. Ici mon Ame éperduë se trouve sur les bords du rédoutable Abîme de l'Infini. Je vois, je sens, avec une religieuse frayeur, l'existence de L'ETRE DES ETRES. Il vit, il agit en moi. Que serois-je sans lui? Que pourrois-je sans son secours? Moi, qui ne saurois révoquer en doute, que je n'existe pas de tout tems, & que je ne me suis point donné l'existence à moi-même!

QUELS sentimens doivent s'élever dans mon Ame pour un Etre qui épuise les idées que je puis me faire de toutes les perfections possibles? Admiration, Vénération, Adoration la plus profonde, tout cela est encore trop foible de beaucoup, pour ex-

pri-

primer les devoirs que m'imposent mes rélations avec ce souverain Etre. Mais moins je suis en état de lui offrir des hommages dignes de lui, des biens qui parviennent jusqu'à lui, plus je veux le servir avec sincérité & avec ardeur. Je ne prétens pas me rendre coupable d'une perversité aussi odieuse, aussi abominable, que celle d'être indifférent, insensible, ingrat, envers un Etre duquel je tiens mon propre être, & tout ce que j'ai de biens & de perfections.

Ma petitesse me saisit d'épouvante, quand je la compare à l'immensité de la Nature; mais cette épouvante redouble, lorsque je pense à l'infinité de Dieu. Ce Tourbillon solaire est un grain de sable. Cette Terre est un Atome de poussière, un point. Et moi, sur cette Terre, que suis-je? Encore ce qui me relève un peu de cet anéantissement, c'est que je découvre qu'il y a de l'ordre dans l'Univers, que j'entre dans le plan de cet ordre, & que par-là je remonte jusqu'à l'ordre primitif, jusqu'au prémier plan, qui a servi de modèle au Créateur, & auquel j'appartiens. Que dis-je? Cette Considération m'élève autant que la prémière avoit paru m'abaisser. Je suis une pièce nécessaire à l'existence & à la liaison de l'Univers, j'ai même cette grande prérogative sur plusieurs autres parties du même Tout, que je connois le Système, dans lequel je suis placé,

& que je ſuis en état d'affermir & d'étendre de plus en plus cette noble connoiſſance. Je ſuivrai donc une route qui peut me conduire à la plus haute élévation, & je ferai de continuels efforts pour m'approcher du but. Je ne m'arrêterai point que je n'aie puiſé la Beauté juſques dans ſa première ſource. Là ſe trouvera, & peut uniquement ſe trouver, le repos de mon Ame. Là toutes ſes Facultés auront atteint leur dévelopement, tous ſes déſirs auront obtenu leur raſſaſſiement. Inondée de la Lumière divine, abſorbée dans la religieuſe adoration des Perfections ſuprèmes, elle verra s'évanouïr tous les autres objets, elle oubliera ces objets, & s'oubliera elle-même.

Je reconnois ici de manière à n'en pouvoir douter, que cette Intelligence qui gouverne tout, ne ſauroit avoir d'autre deſſein, que de donner à chaque Etre le dégré de bonté, qui convient à ſon eſpèce, & à ſes rélations avec le Tout. C'eſt à ce point qu'aboutiſſent toutes les Loix, que Dieu a établies. C'eſt le centre invariable de tous les mouvemens des Corps, & de tous les déſirs originaires des Eſprits. Ce ſentiment ſi fort du Bien & du Mal, du Juſte & de l'Injuſte, que j'ai découvert en moi, procède de l'Etre, qui déploie ſon influence efficace ſur toutes choſes. C'eſt donc une Voix divine, c'eſt la Voix éternelle de la Vérité, qui parle au dedans de moi.

Pos-

POSSE'DANT un Docteur, un Législateur si respectable dans ma conscience, je suis assurément dans l'obligation la plus étroite de prêter une oreille attentive aux discours qu'il ne cesse de prononcer distinctement au fonds de mon Ame, je dois les regarder, non seulement comme des conseils & des leçons, mais comme des ordres & des loix. La sagesse & la droiture constante, qui y règnent, me démontrent que c'est l'unique route qu'il faille suivre, l'unique moyen de me conformer à l'ordre universel, autant que ma capacité & l'étenduë de mes Facultés le permettent. Rien ne peut me donner un véritable prix, rien ne peut me placer dans une heureuse harmonie avec la constitution primitive de ma Nature, & les vuës du Gouvernement divin, que la RECTITUDE intérieure. C'est à cela seul que Dieu prend plaisir; & ce fondement de son approbation est aussi éternel, aussi immuable, que son essence.

MON ambition pourroit-elle se proposer de plus grand objet, que de plaire à celui duquel découlent tous les biens ? Y auroit-il quelque chose qui pût me flatter davantage, que la pensée d'être vu par cet Etre qui embrasse du même coup d'œil tous les mouvemens de plusieurs milliers de Mondes, tous les sentimens de plusieurs millions d'Intelligences, d'être vu, dis-je, & démêlé par cet Etre, au milieu de cette

multitude immense, & de jouïr du glorieux privilége de son approbation? A présent les jugemens des Créatures, fussent-elles réunies toutes ensemble, n'ont plus rien qui puisse me causer la moindre inquiétude. Si les hommes me refusent leurs suffrages, les Grands leur faveur, les Petits leurs égards, à moins que je ne me détourne de la Voie Royale de la Vérité & de la Justice, je renonce pour jamais à les obtenir à ce prix; ils ne méritent pas que je fasse un seul pas, ou que je prenne le moindre détour. Le Mortel le plus orgueilleux, avec toute l'enflure de son arrogance; le Séducteur le plus dangereux, avec tout le leurre de ses promesses; le Tyran le plus barbare, avec tout l'effroi de ses menaces, ne me feront point renoncer à mes principes. Tout ce qu'ils veulent me donner, tout ce qu'ils peuvent m'ôter, n'est d'aucun prix en comparaison de ce que je perdrois, si je cédois à leurs instances. Une fois sorti de la règle éternelle de la Justice & de l'ordre, peut-être n'y pourrois-je jamais rentrer; & alors, quelque brillant que pût être mon sort pendant quelques instans de ma durée passagère, l'issuë en seroit infailliblement un opprobre sans fin. Je ne me trouverai jamais grand, tant que je serai assez malheureux pour déplaire à l'Arbitre suprême de toutes choses.

Les Grandeurs humaines sont inquiettes; la solide grandeur a pour compagne inse-

séparable la parfaite tranquillité. Mon Soutien, mon Défenseur, l'Etre qui veille sur moi & pour moi, c'est celui qui veille sur tout. Les marques de sa Sagesse & de sa Bonté sont si visiblement répanduës partout, qu'elles m'inspirent une ferme confiance, une persuasion inébranlable, qu'il ne fera, ni ne permettra jamais rien qui répugne aux fins de ses Ouvrages, c'est-à-dire, au vrai bien de ses Créatures. Dans sa main seule est mon sort; & si je ne me soustrais pas volontairement aux salutaires effets de sa bonne Providence, en abandonnant les règles invariables du Vrai & du Bon, aucune cause étrangère ne peut porter atteinte à ma félicité. Tant que le Juge qui a son Tribunal au dedans de moi, ne me condamnera pas, il ne sauroit m'arriver aucune adversité réelle, aucune catastrophe accablante.

Tout est énigmatique pour moi dans le Monde; je l'avouë. Je ne vois que la surface des Etres; & leur intérieur, leur essence, se dérobe également à mes sens & à mes réflexions. Les plus longues, les plus pénibles, les plus profondes recherches, ne me mènent qu'à des conjectures, ingénieuses, hardies, mais rarement heureuses. Tout va se perdre dans l'Infini. Vais-je donc rentrer dans l'état de confusion & d'incertitude dont je croyois m'être délivré? Vais-je de nouveau, sans Pilote & sans Boussole, sans rames mêmes & sans

voile, voguer au gré de l'erreur & du doute? Mais que cherchè-je, & qu'ai je besoin de savoir au delà de ce que je sais? Ne connois-je pas mes devoirs & ma dépendance à l'égard d'un Supérieur, dont l'infinie bonté s'est manifestée de la manière la plus incontestable? Avec cette connoissance, je puis me passer de toutes les autres; elles n'ont même de prix qu'autant qu'elles s'y rapportent. Je ne serai point embarrassé, déconcerté, si je me trouve quelquefois dans des circonstances, dont je ne saurois prévoir les suites & le dénouëment; pourvu que je ne m'écarte jamais de mon grand but, je puis me reposer de tout le reste sur l'administration d'un Etre, qui voit tout soumis à sa Volonté, & dont la Volonté est toujours bonne. Guidé par sa Providence, je me démêlerai heureusement des situations les plus compliquées de cette Vie, je franchirai hardiment les pas les plus rédoutables, je ne broncherai point au milieu de l'obscurité la plus épaisse, j'attendrai, sans impatience & sans murmure, le moment lumineux qui doit la dissiper.

Mais quand viendra-t-il, ce moment désiré? Je suis attentivement le fil de ma destinée, depuis l'instant de ma naissance jusqu'à celui de mon trépas, & je n'apperçois rien qui puisse délier le nœud. Ici la Mort termine les jours malheureux de la Vertu opprimée; là elle couche dans le Tombeau l'orgueilleux coupable, rassasié de

de biens & de crimes. N'y a-t-il pas-là dedans une contradiction manifeste à cet ordre, dont je m'étois formé de si belles idées, & qui faisoit le fondement de mes plus chères espérances? Les Règles immuables de la Justice permettent-elles qu'une Ame, qui est actuellement dans l'ordre, qui est ce qu'elle doit être, demeure privée des conséquences heureuses & naturelles de sa droiture intérieure, & qu'une Puissance maligne, en la privant de cette recompense, la seule qu'elle désire, fasse couler des flots d'amertume, où devroient se répandre des torrens de délices? Est-il convenable qu'une Ame sainte, juste & bonne, qui n'a mérité que d'être heureuse, serve de jouët à la malice, soit en bute aux persécutions, se voie condamner par l'Injustice, se consume dans les horreurs de la misère & du mépris, & finisse quelquefois cette déplorable Carrière entre les mains de Bourreaux impitoyables? Peut-on soutenir le parallèle entre cet état & celui du Vice triomphant, de la perfidie & de la trahison, recompensées par les situations les plus brillantes, & les plus fécondes en plaisirs?

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse,
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette Mer d'abondance, où leur Ame se noie,
Ne craint, ni les écueils, ni les vents rigoureux;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux:
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie.
Le Sort n'ose changer pour eux.
Ah! c'est donc vainement qu'à ces Ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te dois,
C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant à Toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures
Qu'avec ceux qui suivent ta Loi.

NE cherchons plus de proportions, ni d'harmonie; tout se perd & se confond ici. L'Ordre dégénère en confusion; la Perfection perd tous ses caractères, la Beauté tous ses traits.

NON, il n'est pas possible que le Gouvernement actuel des choses doive demeurer éternellement sur le même pié. Il faut de toute nécessité qu'aux rélations actuelles des Etres, il en succède d'autres, dussai-je n'en acquérir une idée claire qu'en sortant du cercle étroit de cette Vie. Il faut qu'il arrive un tems, où chacun sera mis à sa place, & pourvu de ce qui lui convient; où tout ce qui paroit ici bas déplacé, ou renversé, sera rétabli & redressé; où les proportions se retrouveront avec le dernier dégré d'exactitude, pour ne plus varier; où tout en un mot servira à manifester la gloire du Créateur, & à procurer le bonheur des Créatures. La discordance actuelle cesse d'être un défaut, dès là qu'elle doit se termi-

miner & se résoudre dans l'Harmonie la plus complette.

L'AVENIR, le rédoutable, ou plutôt le consolant avenir, s'entre-ouvre ici à mes regards. Mon Ame jusqu'à présent à l'étroit, & presque suffoquée par l'extrême proximité de ces objets présens, auxquels elle étoit obligée de se borner, mon Ame respire; elle sent une espèce de dégagement, une liberté naissante, qui lui donne, pour ainsi dire, une nouvelle vie, un nouvel être. L'enceinte de mes espérances s'étend avec celle de mes vuës, le vrai Systême de l'Univers achève de se débrouiller, je puis me promettre d'en découvrir peu-à-peu la grandeur & la beauté. Je vois avec consolation des tems, qui, quelque éloignés qu'ils paroissent, ou même qu'ils soient, sont néanmoins intimément liés à celui où j'existe; des tems où la semence que je jette actuellement, & qui semble périr, produira la moisson la plus abondante; des tems, où la Sagesse, qui dispense tout, se justifiera hautement, & confondra toutes nos téméraires accusations.

LE fondement de cet état futur existe déjà en moi, il est solidement posé dans ma nature. J'ai des Facultés susceptibles d'accroissement à l'infini, & qui peuvent également s'exercer, lorsque l'union de mon Ame & de mon Corps cessera. Cette connoissance, cet amour du Vrai & du Bon, prendroient-ils fin, lorsqu'ils ont à peine

commencé, où lorsqu'une heureuſe habitude les a diſpoſés à ſe déveloper, & à ſe perfectionner? Une Ame qui ne peut paſſer que pour ébauchée, auroit-elle rempli toute ſa deſtination? De pareils hors-d'œuvres ne ſauroient ſe rencontrer dans le plan d'une ſageſſe infinie.

MAIS, dès que je ſuis une fois aſſuré, que le grand Auteur de toutes choſes, qui n'agit jamais que ſuivant les règles les plus ſages, & les vuës les plus excellentes, ne ſauroit avoir aucune raiſon qui le porte à m'anéantir, je ne crois pas avoir le moindre ſujet d'appréhender aucune autre ſorte de deſtruction. Ma propre Nature, ma Conſtitution intrinſèque, me met en pleine ſureté à cet égard. Quand je m'examine attentivement moi-même, je trouve que je ſuis UN dans le ſens le plus rigoureux. Ces membres, ces organes, qui compoſent mon Corps, ce n'eſt pas MOI: je ſens de la manière la plus diſtincte qu'ils diffèrent de MOI. JE ſuis proprement, ce qui penſe en moi, ce qui juge & raiſonne; & ce MOI n'eſt aſſurément rien qui ſoit formé par l'aſſemblage de pluſieurs parties différentes, & qui puiſſe ſe réſoudre par la diſſolution de ces parties. Ce MOI, qui reçois l'impreſſion de la Lumière, ſuis le MOI, qui ſens en même tems l'action de la Chaleur, l'odeur d'une Fleur, qui entens le ſon de la Voix de celui qui me parle, & qui comparant toutes ces ſenſations entre elles, donne

ne la préférence à l'une sur les autres. Je suis intimément convaincu, que nous ne sommes pas plusieurs MOI, dont l'un reçoive une impression, l'autre une autre, & qui se les communiquent réciproquement, ensorte qu'il en resulte un MOI composé. Mes lumières à la vérité ne vont pas jusqu'à expliquer comment tout cela se passe; mais je sais tout aussi peu, en quoi consistent ces Etres extérieurs corporels, visibles, dont j'ai les représentations par la voie des sens. Tout au moins ME connois-je mieux moi-même que toute autre chose; & mes réflexions précedentes me mettent en droit de conclurre avec une confiance raisonnable, que ce que j'appelle proprement MOI, n'est pas nécessairement assujetti à la destruction, qui réduit mon Corps en poussière.

COMBIEN cette magnifique espérance ne rehausse-t-elle pas mon prix & ma destination? Je reconnois à présent que j'appartiens à une Classe d'Etres, toute différente de ceux que je vois naître, s'accroitre & périr sous mes yeux; & que cette durée visible de ma vie présente n'épuise point tout le but de mon existence. Je suis donc fait pour une autre Vie. Le tems de celle-ci n'est que le commencement de mon Etre; c'est ma prémière Enfance, où je reçois l'éducation qui doit me conduire à l'Eternité; c'est un tems de préparation & d'apprentissage, pour

me former à un nouvel état plus excellent.

CETTE notion de ma Vie véritable & totale, m'apprendra la juste estimation que je dois faire de celle-ci. Je n'oublierai jamais la disproportion qu'il y a entre les quatre jours que j'ai à passer ici bas, & l'Eternité, pendant laquelle je suis appellé à vivre. Les bons & les mauvais succès, qui ne se rapportent qu'aux affaires du Monde, considérés sous ce point de vuë, perdent toute leur force. Distinctions, Gloire, Puissance, Victoires & Triomphes, Couronnes & Sceptres, ne sont qu'un jeu momentané des Vanités humaines, qui s'engloutissent sans retour dans la nuit du Tombeau. M'abaisserois-je jusqu'au point d'y chercher les solides principes de ma véritable grandeur? Cela seroit trop petit pour une Ame, dont la durée & les sentimens doivent se prolonger & s'augmenter à l'infini. Dans moins d'un siècle il ne restera aucun de ces objets qui puisse contribuër à ma perfection & à mon contentement; trop heureux seulement, si je puis en rappeller alors le souvenir, sans remors & sans honte, y penser, comme je fais aujourd'hui aux amusemens de mon Enfance.

EN suivant les mêmes principes, à quoi se réduisent aussi les adversités de cette Vie? Irai-je me chagriner des incommodités d'un court voyage, qui me conduit à ma céleste Patrie, au Royaume de la Lumière & de la

la Vérité, où je contemplerai de près le Bien par excellence, où je puiserai à la source de tous les Biens, où le sentiment éternel de la joie la plus pure & la plus vive me dédommagera magnifiquement du petit nombre de souffrances, la plupart bien méritées, auxquelles je puis avoir été exposé.

J'APPERÇOIS qu'il est de la dernière importance pour moi, que ces idées demeurent continuellement présentes à mon esprit. Je veux donc m'accoutumer à ne considérer jamais l'Eternité & la Vie présente que comme un même Tout, à les lier étroitement ensemble dans toutes mes actions, à penser sur chaque objet de la même manière que je penserai dans la Vie à-venir, ou du moins au dernier moment de celle-ci, & à regarder une Ame soumise aux loix de l'ordre, & fidèle aux maximes de la Vertu, comme la seule qui conserve son prix & son bonheur dans l'un & dans l'autre de ces états.

J'ESPÈRE que ces idées me mettront insensiblement dans une situation d'esprit, qui me fera envisager d'un œil intrépide, sans ces vives agitations de crainte & de désir, ordinaires aux hommes, toutes les révolutions & les vicissitudes de ce Monde. Les biens & les maux apparens auront beau déployer leur action sur moi, je ne permettrai pas qu'ils la poussent au-delà de leur force réelle. Cela répandra une uniformi-

té constante sur toute ma Vie; je serai toujours égal à moi-même. Je coulerai mes jours en paix, & je les verrai finir avec joie. Sur-tout je m'affermirai d'une façon inébranlable par rapport à ce dernier Acte de la Vie, qui tire le rideau sur les objets visibles, pour ouvrir la Scène de l'Eternité. Je regarderai ma sortie du Théatre de ce Monde, comme un évènement qui peut arriver au moment même que j'y pense, & je me familiariserai avec cette idée, si rédoutable aux Ames vulgaires. C'est sans contredit un état bien misérable, & bien digne de compassion, que l'état de ces hommes, qui ne sauroient penser à ce grand & inévitable pas, sans trembler d'effroi. Aussi ma principale attention a-t-elle été de me délivrer de cette honteuse foiblesse, & j'ai eu le bonheur d'y réussir. Tous mes arrangemens sont pris de manière que l'idée de la mort ne sauroit porter la moindre atteinte à ma satisfaction, à ma joie habituelle. Ouï, cette idée n'a rien qui puisse m'étonner, encore moins m'affliger; puisque la Mort, lorsqu'elle viendra, ne peut m'enlever aucune des choses dans lesquelles j'ai placé mon bonheur, mais qu'il faut nécessairement au contraire qu'elle en perfectionne la jouïssance, & qu'elle en augmente le nombre.

L'HEUREUSE influence que cette grande idée de ma destination future a sur l'état de mon Ame, & sur la conduite de ma Vie,

me feroit ſouverainement craindre qu'elle pût ſe trouver illuſoire & fauſſe. Il m'importe tellement qu'elle ſoit vraie, qu'en la perdant, je pers tout. Mais je n'ai rien à craindre à cet égard. Je cherchois la certitude & la conviction; j'y ſuis arrivé. Je puis deſormais nourrir mon Ame de l'idée conſolante, que j'ai à vivre dans un autre état, où je ne dois m'attendre qu'à toute ſorte de bien, par une ſuite de la nature même des choſes, & de la ſage diſpenſation de la ſouveraine Sageſſe; enſorte qu'un jour pleinement affranchi des vanités & des miſères de cette Vie, je m'unirai pour toute l'Eternité à la ſource des perfections, je ſavourerai la Volupté la plus pure, celle qui s'accorde avec mes penchans vrais & naturels; j'arriverai, en un mot à ce grand but, auquel la Nature & ſon Auteur, qui eſt le mien, m'avoient deſtiné; c'eſt l'union de la Vertu & de la Félicité. Y auroit-il un autre SYSTEME DU VRAI BONHEUR?

„ O MON DIEU, dans quel aveuglement vivois-je autrefois? Mon Ame ne „ voyoit plus, ne jugeoit plus que par ſes „ paſſions: je prenois le change ſur tout, „ & mes ténèbres ſeules formoient tous „ mes jugemens & toutes mes lumières. „ Quoique je ne fuſſe point heureux dans „ le crime, j'y cherchois ſans ceſſe le bon„ heur qui me fuyoit ſans ceſſe; je croyois „ le voir dans ceux dont rien ne traverſoit „ les plaiſirs; & je leur envions un bien „ dont

„ dont ils ne jouïssoient pas eux-mêmes.
„ Mais depuis que votre lumière a dissipé
„ le nuage épais que les passions avoient
„ formé autour de mon cœur, ô mon Dieu!
„ si mon aveuglement n'avoit pas laissé
„ dans mon Ame des souillures que mes
„ larmes n'effaceront jamais, je ne pour-
„ rois comprendre comment elle a pu y
„ être si longtems livrée.

„ NON, SEIGNEUR, je ne connois
„ d'heureux ici bas que ceux qui vous ser-
„ vent. Je cherchois une affreuse tranquil-
„ lité dans les discours des impies, qui vou-
„ loient me rassurer contre les remors du
„ crime, en traitant de crédulité puérile
„ toutes les terreurs d'un avenir, & s'ef-
„ forçant de me persuader des maximes
„ d'irréligion, dont ils ne pouvoient par-
„ venir à se persuader eux-mêmes. J'au-
„ rois voulu pouvoir me fixer dans cette
„ voie, qui n'offre aux déréglemens, ni un
„ Dieu vengeur, ni des supplices destinés
„ à ceux qui violent votre Loi sainte, ni
„ une Ame immortelle, qui survit à son
„ Corps & à ses crimes, pour les expier
„ par un malheur éternel. Ces maximes
„ empoisonnées infectoient mon Ame;
„ mais par un bienfait inestimable de votre
„ misericorde, elles n'y corrompoient pas
„ jusqu'à la racine de la foi, je les aimois,
„ & j'étois fâché que votre vérité les com-
„ battît encore au fonds de mon cœur.
„ Mais, ô mon DIEU, que je me trouve

„ heu-

„ heureux d'être ſorti de cette voie d'im-
„ piété & de blaſphème, où je cherchois
„ une reſſource contre mes déréglemens!
„ Je ſens tous les jours que pour être heu-
„ reux ſur la Terre, du moins pour n'y être
„ pas ſi malheureux, il faut aimer, il faut
„ obſerver votre Loi ſainte. Tout ce qui
„ nous éloigne de Vous, nous met en mes-
„ intelligence avec nous-mêmes; & plus
„ nous cherchons notre repos en vous of-
„ fenſant, plus nous multiplions au dedans
„ de nous nos inquiétudes & nos troubles,
„ & par conſéquent nos malheurs; car
„ quelle joie, quelle ſatisfaction peut goû-
„ ter notre Ame, lorsqu'elle eſt privée de
„ cette paix intérieure qui eſt le fruit de
„ l'innocence & de la piété?

„ L'IMPIE ſèche & dépérit au milieu
„ de ſes plaiſirs; mais les larmes de l'Ame
„ juſte, ces larmes que fait couler le ſou-
„ venir amer de ſes égaremens paſſés, res-
„ ſemblent à ces eaux, qui augmentent la
„ fraicheur, la verdure, la beauté de l'ar-
„ bre qu'elles arroſent. La paix & la joie
„ en ſont les prémiers fruits. L'air bru-
„ lant & contagieux du Monde au milieu
„ duquel elle vit, ne flêtrit pas même la
„ beauté d'une ſeule de ſes feuilles: au
„ contraire les ſcandales des pécheurs,
„ leurs plaiſirs, leurs joies inſenſées, qui
„ autrefois l'avoient ſéduite, l'affermis-
„ ſent, ô mon DIEU, dans la fidélité
„ qu'elle vous a promiſe. Touchée de leur

„ aveu-

„ aveuglement, elle en ſent plus vivement
„ la grandeur du bienfait qui l'a éclairée.

„ TOUT ce qui avoit ſervi à la perdre,
„ tourne à ſon inſtruction & à ſa conſola-
„ tion. Rien ne lui avoit réuſſi dans ſes
„ deſordres. Les évènemens n'avoient ja-
„ mais répondu à ſes meſures & à ſes dé-
„ ſirs: tout ſembloit au dehors ſe ſoulever
„ contre ſes paſſions. Mais depuis que vo-
„ tre grace, ô mon DIEU, les a calmées,
„ comme ſes déſirs ſont plus réglés, elle
„ n'en forme jamais d'inutiles: ſa proſpé-
„ rité eſt dans ſa ſoumiſſion à vos ordres;
„ comme elle eſt toujours ſoumiſe, tous
„ les évènemens la laiſſent toujours tran-
„ quille.

„ MAIS il s'en faut bien, ô mon DIEU,
„ que les impies ne jouïſſent d'un ſembla-
„ ble bonheur. Les paſſions d'où naiſſent
„ tous leurs plaiſirs criminels, enfantent
„ auſſi toutes leurs agitations & toutes leurs
„ peines: rien ne les fixe: la multiplicité de
„ leurs déſirs, comme un affreux tourbil-
„ lon, les agite ſans ceſſe. La pouſſière qui
„ eſt le jouët des vents, n'eſt que l'image
„ de leur ame, toujours emportée au gré de
„ la bizarrerie & de la violence de leurs paſ-
„ ſions. Ils ne veulent pas chercher le repos
„ en vous ſeul, & où pourroient-ils le trou-
„ ver hors de vous, ô mon Dieu? Toutes
„ les Créatures dans leſquelles ils croient
„ le rencontrer, les repouſſent vers vous-
„ même par leur vuide & par leur inſuffiſan-
„ ce. „ AUS-

„ AUSSI, grand Dieu, vous n'aurez „ pas beſoin de juger les impies, en ce jour „ où les juſtices mêmes ſeront jugées. Le „ trouble, les triſtes agitations de leur con- „ ſcience, les avoient déjà jugés ſur la Ter- „ re; vous ne ferez que les livrer au ver dé- „ vorant, que leur cœur, après en avoir „ été ſans ceſſe déchiré ſur la Terre, porte- „ ra encore devant vous; c'eſt-à-dire, aux „ fureurs & à la triſteſſe du crime, que nul „ plaiſir n'auroit jamais pu arracher du „ fonds de leur ame.

„ ET voilà, ô mon DIEU! à quoi abou- „ tiſſent tous ces projets d'ambition, de „ plaiſir, de fortune, qui ont rempli les „ jours de l'impie. Tout eſt anéanti: il „ n'en ſubſiſte plus rien. Il auroit voulu que „ tout l'Univers fût occupé de lui, & ſa „ vanité ſera punie par un oubli univerſel. „ Mais vous, ô mon DIEU! Vous ne l'ou- „ bliez pas; & ce ſouvenir armera éternel- „ lement votre juſtice contre un inſenſé, „ qui n'aïant été mis ſur la Terre que pour „ vous aimer, vous ſervir, & ſe rendre di- „ gne de ces biens ineffables que vous ré- „ ſervez à ceux qui vous aiment, n'a em- „ ployé la vie qu'il avoit reçuë de vous, „ qu'à vous outrager, & à ſe perdre.

„ QUE le ſort du Juſte eſt bien diffé- „ rent! Vous tenez, ô mon DIEU! un „ compte exact & fidèle de ſes moindres „ démarches, afin de l'en recompenſer: au- „ cune de ſes actions ne vous échappe. Vos

„ yeux

„ yeux ſont ſans ceſſe ouverts ſur lui ; &
„ vous lui faites reſſentir les effets d'une
„ protection continuelle, tantôt en écartant
„ les piéges & les tentations, tantôt en le
„ fortifiant dans les combats qu'il livre aux
„ ennemis de ſon ſalut, tantôt en le rele-
„ vant, lorsque ſa foibleſſe lui a fait faire
„ quelque chûte. Enfin vous lui donnerez
„ cette Couronne de juſtice, qui le mettra
„ en poſſeſſion d'un Royaume éternel.
„ Heureux donc, mille fois heureux, ce-
„ lui à qui vous êtes ici bas toutes choſes,
„ puisqu'il porte en lui-même la ſource
„ d'un bonheur qui ne finira jamais.

C'en eſt fait, des biens du monde
Je connois la vanité.
Mon Dieu, ſur toi ſeul je fonde
Toute ma proſpérité,
Je te prens pour mon partage;
Dieu de mon cœur, je m'engage
A t'aimer, à te ſervir.
O félicité durable!
O fortune véritable,
Que rien ne peut me ravir!

ESSAI
SUR LA
PERFECTION.

Hoc opus, hic labor est.
VIRG. Æn. VI.

INTRODUCTION.

TOUT l'Univers se partage en deux classes générales d'Etres. Les uns destitués d'intelligence & de raison, ont à chaque instant tout ce qui convient à leur état; ils suivent une certaine route, ils conservent un certain ordre entre eux, sans s'en écarter jamais. Ouvrages d'un Dieu, qui les a formés suivant le plan le plus digne de ses adorables perfections, ils en sont un véritable miroir; & l'on peut contempler dans ces objets visibles, ce que Saint Paul appelle les choses invisibles de Dieu, sa puissance éternelle & sa divinité.

L'AUTRE classe d'Etres est distinguée par une propriété bien singulière, & bien merveilleuse, c'est celle de se connoitre soi-même & les objets qui l'environnent, & de pouvoir déterminer ses actions par un principe qui ne dépend point des Loix aveugles du méchanisme, par la liberté. Mais cette prérogative si glorieuse semble

se

ſe changer tout-à-coup en une foibleſſe humiliante, quand on voit les Etres libres être les ſeuls qui ſortent de l'ordre; & qui aient le funeſte privilége d'altérer leur perfection naturelle, de la détruire & d'être les Artiſans de leur propre malheur.

Quel eſt le ſort le plus déſirable? Celui des Créatures inanimées & brutes, ou celui des Etres intelligens & libres? A voir les affreux deſordres que le péché, triſte fruit de l'abus de la liberté, a cauſés dans le Monde, on ſeroit tenté de regarder cette Queſtion du moins comme problématique, ou même d'envier un état qui met pour jamais à l'abri des rédoutables traits de la vengeance Divine. Mais un peu d'attention & de réflexion ôteront bientôt à l'homme cette envie d'abjurer, pour ainſi dire, ſa propre nature, & lui feront craindre de ſe montrer ingrat envers l'Auteur de ſon Etre, en regardant ſes préſens comme des dons empoiſonnés qu'il vaudroit mieux n'avoir point reçus.

Il eſt vrai, que nous portons en nous-mêmes le principe de notre imperfection & de nos miſères; mais eſt-ce la deſtination de ce principe, & ſommes nous inévitablement déterminés à l'employer de la ſorte? S'il en étoit ainſi, nous ſerions aſſurément les plus mal-

malheureuses de toutes les Créatures; le moindre ver de terre, le plus petit grain de sable, existeroit à des conditions bien moins onéreuses que nous; toute l'étenduë de nos connoissances, toute la délicatesse de nos sentimens, ne seroient que des moyens plus efficaces de nous plonger dans les abîmes du malheur.

N'OUTRAGEONS point la Divinité par des imputations aussi injurieuses, & reconnoissons au contraire tout le bien qu'elle a voulu nous procurer en nous faisant tels que nous sommes. C'est cette intelligence, c'est cette liberté, ce sont ces attributs d'une ame spirituelle, dont nous étions sur le point de nous plaindre, qui nous ouvrent la source d'un bonheur interdit à tous les Etres matériels; puisque c'est cette intelligence, c'est cette liberté, ce sont ces attributs d'une ame spirituelle, qui nous ouvrent la route d'une perfection, qui est notre propre ouvrage, & qui nous met dans une espèce de ressemblance avec l'Auteur même de notre Etre. Oui; de toutes les Créatures que nous connoissons par la voie de l'expérience, il n'y a que l'homme, qui puisse aspirer à la perfection, & remplir successivement la tâche que le Fils de Dieu impose à ses Disciples, lorsqu'il leur dit:

INTRODUCTION.

Soyez parfaits, comme votre Père qui est aux Cieux est parfait.

On reproche aux Auteurs d'exagérer l'importance du sujet qu'ils ont à traiter; mais je ne crois rien risquer à ces égards, en disant que c'est ici le précepte le plus important, le plus sublime, le plus essentiel qui ait jamais été donné, que c'est tout à la fois l'abrégé de la Loi naturelle & de la Loi révélée, & que du dégré dans lequel nous l'accomplissons, dépend le dégré de notre bonheur présent, & de notre bonheur à venir. Pénétré donc du prix de cette maxime, je vais travailler à la déveloper; & voici mon plan. J'examinerai d'abord ce que c'est que la perfection: je proposerai ensuite les règles ou maximes qui peuvent nous y conduire; & enfin je ferai sentir la force du motif pris de l'idée, & pour ainsi dire, de l'exemple de Dieu-même.

ES-

ESSAI
SUR LA
PERFECTION.

CHAPITRE I.

Idée de la Perfection.

IL y a bien des choses dans le Monde dont on parle beaucoup, & qu'on ne connoit pourtant guères. De ce nombre est sans contredit la Perfection. L'épithète de parfait se donne, se prodigue au hazard; & lors même qu'il lui arrive d'être heureusement appliquée, on ne sauroit en rendre raison, & démontrer la justesse de l'application. Nous jugeons des objets par un sentiment confus; & contens de saisir certaines impressions générales, les détails nous déplaisent & nous rebutent. Ce n'est pourtant que par la connoissance des détails que l'on parvient à se représenter distincte-

but & la destination. L'ame a le pouvoir d'acquérir des idées, de les étendre & de s'enrichir de plusieurs connoissances. Le corps, nous le disions tout-à-l'heure, est un assemblage d'organes, dont le mouvement harmonique produit la santé & la vie. Cette ame & ce corps sont unis par la volonté du Créateur, du lien le plus étroit, desorte que ce qui met le trouble & le desordre dans l'ame est préjudiciable aux fonctions du corps, & réciproquement ce qui gâte & détruit les organes du corps ôte à l'ame l'exercice de ses facultés. Le but auquel se rapporte donc cet Etre composé d'ame & de corps, qu'on appelle l'homme, c'est le maintien & l'accroissement des facultés de son ame & de son corps, qu'il est obligé de procurer par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

Mais qu'est-ce qui est en son pouvoir? La Nature, c'est-à-dire, Dieu même n'a-t-il pas donné à l'homme cette ame avec ses facultés, ce corps avec ses organes; & peut-il remédier aux défauts essentiels de sa constitution, s'il s'y en trouve? Ici, il faut distinguer dans l'homme deux sortes d'actions, pour connoitre quelles sont celles dont dépend sa perfection. Il y a des actions naturelles & nécessaires, qui naissent & se succèdent les unes aux autres sans nous & indépendamment de nous. Nous voyons, nous entendons, nous touchons; les idées des objets que nous appercevons par ces

sens,

ſens, s'excitent auſſitôt dans nôtre ame. Il faut que cela ſoit, & nous ne pouvons empêcher l'effet de cette impreſſion. L'imagination reproduit certaines idées d'objets apperçus auparavant par la voie des ſens; & elle les reproduit, ſans que nous les lui demandions, quelquefois même contre notre gré. La mémoire laiſſe échapper des choſes que nous aurions ſouhaité de retenir, & qui s'effacent malgré nous. De même le corps exécute toutes les opérations de ſon méchaniſme intérieur, ſans que notre volonté les dirige, & pour l'ordinaire ſans que nous en aïons aucune connoiſſance. Divers deſordres naiſſent dans notre conſtitution, divers maux nous aſſaillent, dont les cauſes ſont entièrement hors de notre pouvoir, & que nous n'avions pu, ni prévoir, ni prévenir. Tout cela ne préjudicie point à la perfection de l'homme dont il s'agit ici, parce que cette perfection eſt uniquement fondée ſur un tout autre ordre d'actions.

Je veux parler des actions libres, que nous faiſons, parce que nous voulons bien les faire, & auxquelles la détermination de notre volonté donne l'exiſtence. On entend ſans doute ce que je veux dire par-là; & il n'y a perſonne qui ne ſache diſtinguer ſes actions libres d'avec les actions néceſſaires. Vous n'êtes pas libre, par exemple, quand les alimens ſont dans votre eſtomac, d'empêcher que la digeſtion ne s'y faſſe; mais vous étiez libres, lorſque vous avez pris ces ali-

alimens de n'en prendre qu'une dose convenable à vos besoins. Vous n'êtes pas libre, lorsque votre imagination a été salie par la vuë d'objets immodestes, par des conversations obscènes, par la lecture de Livres dangereux, vous n'êtes pas libre d'empêcher le retour de ces idées, mais vous étiez libre d'éviter ces objets, ces conversations, ces Livres. En un mot, depuis le moment qu'un enfant commence à sentir qu'il peut faire ou ne pas faire une action, & qu'il la fait ou ne la fait pas par un effet de son choix, depuis ce moment, dis-je, jusqu'à celui du trépas, il se forme une suite, une enchaînure d'actions libres, qui donnent à l'homme une vie morale toute différente de la vie animale, qui est le partage des Etres privés de raison & de liberté.

Or c'est à l'égard de cette vie morale qu'on peut dire à l'homme: *Soyez parfait*, puisqu'elle est son ouvrage, qu'il en forme tous les traits, & que chacune des actions qu'il y fait entrer, a dépendu de lui. Quand vous comparez, par exemple, une journée d'application au travail & à vos devoirs, avec une journée de dissolution & de débauche, ne sentez-vous pas intérieurement que l'une & l'autre sont l'effet de votre choix; l'approbation que votre conscience donne à l'une, le desaveu qu'elle fait de l'autre, ne vous convainquent-ils pas, que de part & d'autre c'est votre ouvrage? On ne se reproche pas d'avoir la vuë foible, ou quelque

que diſpoſition irrégulière dans la ſtructure du corps, quand la naiſſance ou quelque accident inévitable en ſont cauſe; mais ſi des excès que vous avez commis involontairement ont occaſionné cet état, vous ne ſauriez y penſer ſans regret, vous aimeriez mieux n'avoir pas fait ce que vous avez fait, & par conſéquent vous reconnoiſſez que vous auriez pu ne le pas faire.

Mais que m'arrêtai-je à prouver la liberté de l'homme? C'eſt une vérité de ſentiment qu'on a beau attaquer par de vains ſophismes, qui ſont inefficaces contre la conviction que nous en portons continuellement au dedans de nous. Il s'agit de voir, comment elle eſt le principe de notre perfection ou de notre imperfection, ſuivant l'uſage que nous en faiſons; & voici le raiſonnement que nous formons là-deſſus. La perfection d'un tout conſiſte dans l'accord avec lequel toutes ces parties tendent au but de leur deſtination. Nous l'avons prouvé. Or la vie morale de l'homme, qui reſulte de l'enchaînement de nos déterminations libres, peut être regardée comme un tout, dont chaque action eſt une partie. Ainſi la perfection de ce tout conſiſte dans l'accord de toutes les parties, c'eſt-à-dire, de toutes nos actions libres vers leur véritable but.

Il reſte donc uniquement à ſavoir: quel eſt ce but; & nous aurons le principe de la perfection de l'homme. Mais pourrions-

nous le méconnoitre, ce but de notre destination? Il est gravé au dedans de nous; c'est cette Loi écrite dans nos propres cœurs, qui nous en instruira de la manière la plus positive, si nous la consultons. Nous avons un guide infaillible dans la Nature; elle tend continuellement à sa propre perfection; en suivant ses directions, nous nous rendrons parfaits, comme nous y sommes appellés. Expliquons-nous davantage afin de lever toute équivoque.

Il est aisé à chaque homme qui jouït de l'usage de la raison, de passer en revuë les facultés de son ame & de son corps, & de se dire à lui-même; j'ai une ame qui peut être tirée de son état d'ignorance, & dont l'attention & l'activité sont capables de former un amas de connoissances distinctes & utiles. Cette ame a de plus une pente naturelle & invincible vers le bien, & je puis m'en servir pour la porter vers de vrais biens qui la rendront constamment heureuse. J'ai encore un corps, dont je puis conserver & augmenter la force & la vigueur, en ne faisant servir ses membres & ses organes qu'aux fins pour lesquelles la Nature les a destinés; je puis par la pratique de la sobriété & de la chasteté, éviter mille maux, qui sont des suites infaillibles des vices contraires à ces vertus. Je soutiens qu'il n'y a personne qui ne puisse faire ces observations sur soi-même, & en sentir la vérité. J'en conclus qu'il n'y a personne qui ne puisse

sa-

ſavoir en quoi conſiſte ſa perfection, & ce qu'il a à faire pour y parvenir. Une ſeule règle ſuffit & embraſſe tout. Il n'a qu'à régler cette ſuite d'actions libres qui dépendent de lui, de manière qu'il n'y en ait jamais aucune qui ſoit en contradiction avec les actions naturelles, avec les fins de la Nature, aucune qui croiſe & qui combatte cette deſtination que nous annoncent nos propres facultés.

VOILA' tout le ſécret de la perfection. Elle conſiſte dans une ſuite conſtante d'actions libres, qui s'accordant toutes entre elles & avec les actions naturelles & néceſſaires, aillent de concert au même but, & procurent à notre ame & à notre corps l'exercice le plus complet de leurs facultés. S'il ſe trouvoit un homme qui, prêt à rendre le dernier ſoupir, pût proteſter avec vérité qu'il n'a jamais rien fait qui ne fût propre à éclairer ſon eſprit, à rectifier ſa volonté, & à conſerver le bon état de ſon corps, un tel homme auroit mené une vie parfaite.

RIEN donc de plus important que la règle générale que nous avons propoſée; mais comme pour la mettre en pratique, il faut encore connoître & ſuivre quelques règles particulières, qui lui ſont ſubordonnées, nous allons en faire la matière du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Règles de la Perfection.

Les hommes ſont continuellement la dupe de divers ſécrets dont on les berce, de diverſes promeſſes illuſoires, par leſquelles on les flatte d'obtenir ce qu'ils ſouhaitent avec le plus de paſſion. Voici, dit-on à l'un, le chemin de la gloire; ſuivez cette route, elle ne ſauroit manquer de vous conduire au but. Voici, dit-on à l'autre, une mine inépuiſable de richeſſes; creuſez & votre fortune eſt faite. Sont-ce les Sciences que vous voulez apprendre? Mille voix vous crient; venez, approchez, c'eſt ici la ſeule véritable, toutes les autres ne ſont que ténèbres ou impoſture. Eſt-ce la ſanté que vous cherchez? A chaque pas vous rencontrerez des donneurs de recette, qui vous promettront le rétabliſſement, la vigueur, peu s'en faut qu'ils n'ajoutent l'immortalité. Qu'arrive-t-il de tout cela? C'eſt que les pauvres mortels ſe nourriſſent pendant toute leur vie de fumée, & déplorent, mais trop tard, leur crédulité, lorſqu'ils voient le tombeau s'ouvrir ſous leurs pas, & engloutir toutes leurs eſpérances.

AL-

ALLONS tout d'un coup à la source de cette multitude d'erreurs, & nous découvrirons le principe qui s'oppose si constamment à la réalisation, si je puis parler ainsi, de tous les projets de félicité humaine. Le voici selon moi. C'est que la vraie félicité est un tout dont les parties ne sauroient être démembrées au goût des hommes, de manière que l'un puisse dire, j'en veux pour ma part la gloire; un autre, moi les richesses; celui-ci la santé, celui-là la science. Toutes ces choses s'acquièrent de concert; & par un effet de la bonté immense de l'Auteur de notre être, quiconque marche dans la route du vrai bonheur, se trouve possesseur de toutes les sortes de biens qui peuvent y contribuër. Il n'a besoin de se détourner, ni à droite, ni à gauche, pour s'y assurer tel ou tel avantage particulier; aucun d'eux ne sauroit lui échapper, s'il ne s'écarte jamais du plan que la Nature, la Raison, la Sagesse, Dieu-même, (car toutes ces idées ne différent point,) lui ont une foi tracé. Ainsi ce dogme qu'on a traité de chimère chez les Stoïciens, que le Sage est tout, qu'il est riche, qu'il est puissant, qu'il est beau, qu'il est Roi même dans les fers; ce dogme, dis-je, chimérique en effet, à l'égard de ces Philosophes, qui n'étoient pas en état de donner les principes & les règles de la véritable sagesse, devient une vérité & une réalité pour ceux qui connoissent ces

principes & ces règles, & qui ſont en état de les ſuivre.

J'AI examiné dans le Chapitre précedent l'idée de la Perfection, j'en ai propoſé la règle fondamentale. Cette règle, ai-je dit, c'eſt de diriger toute cette ſuite d'actions libres, qui conſtituent notre vie morale, de manière qu'elles s'accordent parfaitement avec les actions naturelles ou néceſſaires, & qu'elles tendent de concert à procurer à notre ame & à notre corps l'exercice le plus complet de leurs facultés. C'eſt donc la loi de la Nature que je mets devant les yeux de mes Lecteurs; mais je ne penſe pas avoir beſoin de prévenir la confuſion, ou l'équivoque qu'on pourroit faire entre cette Loi, & ce que certaines gens appellent mal-à-propos la Nature, c'eſt-à-dire, les penchans groſſiers qui nous ſont communs avec les animaux; comme ſi j'enſeignois qu'on pût ſuivre l'inſtinct machinal toutes les fois qu'il ſe fait ſentir, & le regarder comme la voix de la Nature. A Dieu ne plaiſe! La Loi naturelle que je poſe, c'eſt cette règle du beau, du droit, de l'honnête que la raiſon déduit de la conſidération de notre être, & de notre ſituation dans l'Univers. Or cette règle bride & matte les ſens, toutes les fois qu'ils font des demandes inutiles ou nuiſibles, avec tout autant de ſévérité que la Religion; & ceux qui croiroient ſe mettre plus au large en vivant ſous l'empire de la Nature ſe trom-

trompéroient grossièrement ; car ils prendroient la Loi de la corruption pour la Loi naturelle. J'ai cru ces réflexions préliminaires nécessaires à mon but ; j'entre en matière, & je consacre le reste de ce Chapitre à établir quatre Maximes propres à nous conduire à la perfection.

I. La prémière est bien simple, c'est que pour devenir parfait, il faut le vouloir. Ce n'est point ici un Ouvrage machinal, que des causes externes puissent produire par un concours heureux & sans notre intervention. Un tissu d'actions libres ne peut être rapporté à un but qui en détermine la perfection, que par une intelligence qui fixe ce but, & qui y conforme sa conduite. Mais il y a tant de mouvemens de l'ame qui portent abusivement le nom de volonté, qu'il faut donner encore plus de précision à notre règle, que nous n'avons fait, en disant simplement que pour devenir parfait, il faut le vouloir. Vous pourriez croire que cette volonté, c'est un simple désir, une de ces velléïtés imparfaites, dont les hommes sont continuellement remplis, & qui n'ont aucune efficace pour les tirer de leur indolence & de leur inaction. Non ; vouloir la perfection, c'est se la proposer pour dernière & principale fin de toutes ses actions. Jusqu'à ce qu'elle ait acquis ce caractère distinct & ineffaçable, ce ne sera qu'un beau phantôme, que nous perdrons à tout moment de vuë. Qu'on en

ju-

juge par les entreprises humaines. Qui sont ceux qui réussissent? Déjà dans les Arts & dans les Sciences, il n'y a de succès que pour les personnes studieuses & appliquées, qui ont pris la ferme résolution de dévorer toutes les peines, d'avoir toute l'attention & toute l'assiduité que demande l'objet qu'elles ont en vuë. Et dans ce qui est du ressort de la fortune, s'il se trouve des cas imprévus, où l'on obtient sans effort des avantages considérables, ce sont pourtant de simples exceptions à l'obligation générale d'employer son activité & sa prudence, lorsqu'on veut parvenir dans le monde. Un mot peu mésuré, une action déplacée, suffisent pour détruire l'édifice qui avoit couté le plus de peine à construire. Mais, comme le Sauveur l'a remarqué, les enfans de ce siècle l'emportent de beaucoup à cet égard sur les enfans de lumière. Rien ne leur paroit pénible & rebutant, rien n'échappe à leur attention, & sur-tout ils ne perdent jamais de vuë la fin qu'ils se proposent. Tel est le modèle que nous sommes appellés à sanctifier, en l'appliquant à la recherche de la perfection. Si des biens particuliers, passagers, trompeurs, peuvent fixer ainsi les hommes d'une manière invariable, le bien par excellence, l'amas de tous les biens qui dépendent tous en effet de la perfection, en seroit-il incapable? S'il y

a des hommes qui puissent se répéter à eux-mêmes toute leur vie: Je veux être riche: Je veux parvenir aux dignités; & qui par leur travail infatigable en viennent à bout, n'y aura-t-il personne qui puisse dire, je veux être parfait, & s'imprimer si fortement ce désir que toutes ses actions s'y rapportent? C'est pourtant le seul moyen par lequel l'accès à la perfection soit ouvert; car il n'en est pas comme de la grace qui nous prévient & nous sollicite; la perfection nous attend, elle se laisse trouver, mais uniquement par ceux qui en font leur objet capital, & la cherchent sans relâche.

II. UNE seconde Maxime, sans laquelle la précedente demeureroit infructueuse, c'est de ne jamais rien faire sans le rapporter à quelque fin. Je dis simplement à quelque fin, au-lieu de dire à notre perfection, parce que nous verrons dans la suite qu'il y a des fins particulières qu'il est permis à l'homme d'avoir en vuë, pourvu qu'elles ne s'écartent pas de la fin générale. Tout ce que je demande donc pour le présent à la Créature raisonnable & libre, c'est de ne point agir, sans être en état de se rendre raison à elle-même de sa conduite, c'est de s'accoutumer à donner à chacune de ses actions un but qui la détermine d'une manière distincte & positi-

ve.

ve. Or c'eſt à quoi peu de perſonne apportent l'attention qu'elles devroient ; & de-là tant d'actions imprudentes, inconſidérées, qui nuiſent à nous-mêmes & aux autres. Le gros des hommes ne reconnoit que deux principes de ſes actions ; la routine & le hazard. On fait certaines choſes parce qu'on les a toujours faites ; & dans les cas qui nous appellent à agir d'une manière qui ne nous eſt pas familière, on prend le prémier parti qui s'offre à l'eſprit, ſans examen, ſans réflexion. Le moyen que des actions de cette nature avancent l'ouvrage de notre perfection! Tout au contraire elles y ſont diamétralement oppoſées, & il en reſulte un chaos d'idées & de conduite, qui nous jette d'erreur en erreur, & d'imperfection en imperfection. Il y a, par exemple, un nombre aſſez conſidérable de perſonnes desœuvrées dans la Société, qui parce que leur état & leurs beſoins ne les appellent pas à vaquer à certains travaux de l'eſprit ou du corps, ſemblent n'être abſolument bonnes à rien, & dont l'air annonce qu'elles ſont à charge à elles-mêmes. Je vous invite à ſuivre ces gens-là & à obſerver leurs actions pendant une journée ſeulement, (car qui en voit une a vu toutes les autres,) & vous ſerez ſurpris qu'une ame, qui à certains égards montre de l'eſprit, de la réflexion, ſoit dans une inac-

inaction aussi complette par rapport aux moyens qui pourroient la perfectionner. Car enfin au-lieu d'errer de chambre en chambre dans votre maison, de ruë en ruë dans votre Ville, d'attaquer, pour ainsi dire, les passans, afin de lier des conversations vagues & superficielles, de vous repaître d'amusemens frivoles, dont vous ne pouvez être privé sans accablement, parce que vous en faites la seule nourriture de votre ame; au-lieu, dis-je, de fournir chaque jour cette carrière vraiment honteuse pour la Raison, & de renouveller une circulation perpétuelle de véritables riens, ne pourriez-vous pas trouver mille moyens d'éclairer votre esprit, de régler vos passions, de procurer quelque avantage à la Société, en un mot de devenir meilleur, & par conséquent plus heureux? D'où vient croupissez-vous dans votre étât, & vous y enfoncez-vous de plus en plus? C'est que vous agissez sans vous proposer aucune fin.

III. Je passe à une troisième Maxime, & je commence par l'exprimer en ces termes. „ Il faut subordonner les unes aux „ autres les fins particulières de notre „ conduite, & les enchaîner ensemble, „ de telle sorte que l'une serve toujours „ de moyen à l'autre, & que toutes en- „ semble forment un moyen général d'ar- „ river à notre perfection." Tout cela est clair & facile moyennant un peu d'atten-

tention. Demander aux hommes qu'ils aient l'eſprit perpétuellement occupé de la ſeule idée de la perfection, & que laiſſant tous les détails de la vie, tous les beſoins & tous les penchans particuliers, ils ſoient appliqués ſans relâche à cette contemplation, ce ſeroit les rebuter tout d'un coup, & n'obtenir rien en demandant trop. Non, nous pouvons, chacun dans notre état, nourrir les idées qui y conviennent, & nous appliquer à leur réuſſite. L'homme de guerre peut, lorsqu'il eſt dans un tel grade, avoir en vuë le grade qui eſt immédiatement au-deſſus; arrivé à celui-là, en eſpérer à force de tems & de ſervice, un autre, & ne borner ſes déſirs qu'au plus haut dégré de ſon état. Le Négociant peut aller d'entrepriſe en entrepriſe, & groſſir d'année en année ſon Commerce, ſi les conjonctures le favoriſent. Un voyage, un mariage, une foule d'autres circonſtances font naître dans la vie des fins particulières, qui occupent notre attention & nous mettent en mouvement juſqu'à ce que nous les aïons remplies. Nous n'avons garde de les condamner, puiſqu'au contraire chacune de ces fins eſt un moyen de perfection, pourvu que nous aïons égard aux deux conditions que j'ai préſcrites. La prémière, c'eſt de ſubordonner ces fins les unes aux autres, de manière que l'une conduiſe toujours à l'autre,

tre, & ſoit comme ſon moyen. Si l'on y prend bien garde, la ſource conſtante des défauts des hommes, l'écueil perpétuel contre lequel ils vont ſe heurter, c'eſt de ne point enchaîner entre elles les fins particulières, mais d'en avoir aujourd'hui une, demain une autre, ſans penſer ſi elles aſſortiſſent enſemble, ou bien de vouloir arriver tout-d'un-coup & par ſaut à un certain état ſans avoir parcouru tous les états qui y acheminent. On veut être ſavant ſans avoir étudié, riche ſans avoir travaillé, élevé en dignité ſans l'avoir mérité, on veut ſatisfaire tout à la fois des goûts & des penchans oppoſés, on commence diverſes choſes par où l'on devroit finir; en un mot, il n'y a rien de ſyſtématique dans la vie des hommes, & cette multitude de fins particulières qui les occupent, ne font point un tout lié & ſuivi. Ce ſont les tempéramens, ce ſont les âges, ce ſont les circonſtances externes qui décident de tout. Qu'en arrive-t-il? C'eſt qu'au bout d'une longue ſuite d'années & après avoir bien travaillé ſous le Soleil, on n'apperçoit rien que vanité, parce qu'on a négligé de travailler pour ſoi-même, & d'avancer ſa propre perfection. En effet, la ſeconde condition exprimée dans la maxime particulière que nous dévelopons, c'eſt que toutes les fins particulières réunies enſemble

té de vuës injustes & criminelles. Le zèle de religion, par exemple, n'a-t-il pas servi mille fois à couvrir les effets de l'orgueil, de l'envie, de la haine même, & d'une vengeance implacable? La prudence d'une Père de famille qui veut laisser de quoi vivre à ses enfans, n'est-elle pas souvent guidée par une odieuse avarice qui se sert de ce prétexte? Disons la chose comme elle est. En approfondissant le cœur humain, on trouve que dans les trois quarts des actions qui passent pour vertueuses, la vertu n'est que le motif accessoire, & que telle ou telle passion est un motif réel & déterminant. C'est un bonheur à la vérité pour la Société que les hommes soient comme forcés à ménager & à conserver les apparences de la vertu; mais cela ne suffit pas pour la perfection, qui requiert que l'homme agisse pour le bien entant que bien, & qu'il trouve dans la beauté & dans les avantages de la vertu les seuls principes de ses actions.

CHAPITRE III.

Modèle de la Perfection.

UNE des singularités les plus remarquables que nous offrent les anciennes superstitions du Paganisme, ce sont les Apothéoses, c'est-à-dire, le passage de la condition humaine à l'état des Dieux qu'on regardoit comme une chose possible, & comme une recompense dont un certain nombre de Héros du prémier ordre avoient été mis en possession. La flatterie défigura dans la suite des tems cette idée assez noble dans son origine; & l'honneur des Apothéoses fut décerné à des Empereurs, qui pendant leur vie avoient été des Tyrans détestés.

EN épurant cette idée de tout ce que la foiblesse de l'esprit humain y avoit mêlé d'étranger, nous trouverons que le dogme en soi-même n'est pas insoutenable, & qu'il y a tout au contraire une Apothéose réelle proposée à l'homme pour dernier terme de tous ses travaux, & pour remunération infaillible de son attachement à l'ordre, à la vertu, à la piété. La consommation de cet heureux état est réservée pour l'autre vie, mais nous en posons les fon-

fondemens, & nous en goûtons les prémices dès ici bas.

Ces fondemens, ce font les règles de perfection que nous avons propofées dans les Chapitres précedens; ces prémices, c'eſt le bonheur attaché à l'obſervation de ces règles. Le Sauveur nous fait connoitre que la principale ſource de ce bonheur conſiſte dans cette reſſemblance avec l'Etre ſuprême, qui eſt le fruit de la perfection. Nous allons nous attacher à cette idée, la déveloper, & la faire enviſager comme le motif capital, qui doit nous déterminer à travailler ſans relâche à notre perfection. *Soyez parfaits, comme votre Père, qui eſt aux Cieux eſt parfait.*

L'idée que nous avons donnée juſqu'à préſent de la perfection, les règles auxquelles nous l'avons rapportée, ont été uniquement déduites de la nature de l'homme, & de la deſtination des facultés de ſon Ame & de ſon Corps. Ce plan de perfection n'exige autre choſe que la connoiſſance de nous-mêmes & de nos véritables intérêts; & toute ſon obligation n'a d'autre force que celle que la Nature & la Raiſon lui prêtent. Néanmoins un Athée-même eſt appellé à s'y ſoumettre, & il étend ſes conſéquences plus loin que ne lui permettent ſes principes, lorſqu'il ſe regarde comme dégagé de tout lien, & qu'il nie la diſtinction du bien & du mal moral. Car enfin l'Athée a beau détrôner par une audace ſacrilége le

Maî-

Maître de l'Univers, & réfuser sa créance aux démonstrations que le monde lui fournit de toutes parts de l'existence d'un Dieu, il a beau dire follement en son cœur que ce Dieu n'existe point ; il demeure toujours vrai qu'il existe, lui homme, Etre composé d'Ame & de Corps, ou du moins capable de fonctions spirituelles & matérielles. C'est ce qui constitue son humanité, & cette humanité il ne sauroit la dépouiller ni l'abjurer. Or tant qu'il la reconnoit, il ne peut s'empêcher d'y voir que certaines actions en altèrent l'état & les opérations, tandis que d'autres les améliorent. Je ne lui en demande pas davantage pour le convaincre qu'il ne vit point sans Loi, & pour l'amener à la pratique des règles que j'ai enseignées. Leur observation forme la vertu philosophique qui est compatible avec l'Athéisme, & sans laquelle l'Athée n'est plus qu'une bête féroce que la fougue de ses passions jette dans les excès les plus monstrueux. Mais par malheur l'abjuration de la Divinité est aisément & ordinairement suivie de l'abjuration de l'humanité. Car quand une fois la raison est assez en desordre pour méconnoitre l'empreinte du Créateur dans ses ouvrages, il n'est pas surprenant qu'elles n'apperçoive pas les Loix naturelles dans l'essence de l'homme. Cependant c'est une remarque très-importante que celle que nous faisons ici, savoir qu'il reste encore une Loi, des principes & des

règles pour l'Athée même; & dans bien des occasions, il seroit au moins à souhaiter que la Raison fût écoutée au défaut de la Religion.

Je trouve encore dans ce que j'ai dit jusqu'ici le moyen le plus satisfaisant de débrouiller une Question, qu'un célèbre & dangereux Ecrivain a embarrassée de tous les sophismes que sa plume traçoit avec tant d'art. C'est celle de l'existence d'une République d'Athées, dans laquelle les choses fussent mieux réglées qu'elles ne le sont dans les Sociétés où la Religion est reconnuë. Ceux qui en voulant détruire cette supposition, en ont nié la possibilité idéale & absoluë, se sont trop avancés, & ont donné prise à leur adversaire. Car nous venons de voir qu'il reste une Loi pour l'Athée, & qu'il est possible qu'il y fasse attention & qu'il la suive. Or si un Athée peut le faire, dix le pourront, cent mille, en un mot autant qu'il en faut pour former un corps de Société; & ce corps composé d'Athées rigides observateurs des règles naturelles de la perfection, sera sans contredit exempt de cette foule de desordres dont les Sociétés qui admettent la Religion, sont remplies. Voilà ce qu'on ne sauroit nier; mais le prétendu Fondateur de cette République n'en est pas plus avancé du côté de la réalité ou de l'existence d'une semblable Société. Mille Athées exactement vertueux sont possibles idéalement: mais

où

où sont-ils réellement, où les trouver sur la face de la terre, où en trouver même un seul en qui le poison de l'Athéisme n'ait pas affoibli le sentiment & l'amour de la vertu? S'il se forme une République d'Athées, ce ne sera pas de ces Athées d'élite, qui, quoique possibles, n'existent pourtant point, au moins en si grand nombre; ce sera de ceux que nous voyons & que nous connoissons, c'est-à-dire, de gens pris dans la masse du genre humain, infectés des vices qui régnent dans le monde, & qui aïant un frein de moins pour les retenir, & un frein très-puissant, la Religion, seront par conséquent beaucoup plus disposés à donner dans toutes sortes d'excès. C'est là la seule République d'Athées qui soit possible dans l'état & dans les circonstances présentes; & le phantôme chimérique d'une Société d'Athées tous gens vertueux, est d'une impossibilité hypothétique, parce qu'il faudroit, pour ainsi dire, fondre des hommes tout exprès pour la composer. Or c'est ici où j'arrête l'Apologiste de cette République; c'est ici où je le somme de commencer son parallèle, & de soutenir encore, s'il l'ose, son principe, en décidant lequel des deux Systèmes est préférable; celui d'un Etat d'où la crainte de Dieu & la pratique de la Religion sont bannies, ou celui d'un Etat où ces respectables barrières subsistent dans leur force? Il ne s'agit point de comparer les

Athées tels qu'ils pourroient être avec les Chrétiens tels qu'ils ſont; ce procedé eſt ſouverainement injuſte, & les Athées ne manqueroient pas de ſe recrier hautement ou de nous accabler de railleries, ſi nous oppoſions le Chrétien ſans défaut & conforme au modèle de l'Evangile à l'Athée dans ſon état ordinaire. Non; pour que la balance ſoit égale, il faut comparer les meilleurs des Athées en Société aux meilleurs des Chrétiens, ou les plus mauvais Athées aux plus mauvais Chrétiens. Or il reſtera toujours dans une Société vraiment Chrétienne une foule d'endroits qui donneront la ſupériorité à ſes vertus, ſoit du côté de l'étenduë, ſoit du dégré. Il y aura toujours dans la lie des Athées, des horreurs qui ne ſe trouveront pas dans celle des Chrétiens. Ainſi en ramenant la choſe à la réalité; je maintiens que le paradoxe de Bayle, car il ſeroit aſſez ſuperflu de cacher ſon nom, eſt inſoutenable; & je ne regarde pas les réflexions que je viens de lui oppoſer comme une digreſſion, puiſqu'elles me ramènent naturellement à mon but.

Ce but, c'eſt de faire voir que la ſimple vertu philoſophique eſt fort inférieure à la piété, & qu'il eſt beaucoup plus facile de travailler à ſa perfection, quand on joint à l'obligation naturelle celle que nous impoſe la connoiſſance de l'Etre ſuprême & de ſes divins attributs. C'eſt ce que je vais prouver d'une façon un peu plus détaillée.

IL y a un prémier Etre, principe de tout ce qui existe, & qui possède dans un dégré souverainement éminent toutes les perfections qui se montrent répanduës dans ses ouvrages. Il a formé cet immense assemblage qu'on nomme l'Univers, & il le tient sous sa dépendance. Le frivole hazard, ou l'aveugle destin, n'ont aucune part aux évènemens. Je me trouve placé dans cet Univers dont je fais partie. Ce n'est assurément pas à moi-même que je suis redevable de mon existence; je la tiens de ce prémier Etre. Mais à quel titre & sous quelles conditions? Quand je m'examine avec toutes mes facultés, je ne vois rien qui puisse me faire juger que le Créateur ait en sa propre utilité en vuë en m'accordant l'être. Tout ce que je suis & tout ce que je puis, ne sauroit procurer le moindre dégré d'accroissement ou de diminution au bonheur souverain & inaltérable de l'Etre suffisant à soi-même. Cependant je suis destiné à quelque fin, & ce seroit une extrême stupidité que de méconnoitre les avantages que je puis retirer de tant de qualités excellentes qui sont en mon partage. Cela me mène à l'idée de chercher la fin de mon existence, dans l'emploi de mes facultés, dans leur conservation, dans leur accroissement, en un mot dans ma perfection. En partant donc de l'existence de Dieu, & en la prenant pour principe, je reviens à la connoissance de cette même

Loi que je trouve dans ma propre nature; mais si vous y prenez garde, cette obligation de travailler à ma perfection acquiert une force bien supérieure, quand j'apperçois un Dieu, qui s'est proposé cette même perfection pour fin en me créant; un Dieu, qui est le Spectateur & le Juge de ma conduite, auquel je plais en répondant à ses vuës, auquel je déplais en les traversant; en un mot un Dieu qui me donne dans sa volonté un motif de conduite infiniment efficace. Se rendre parfait, parce que la Nature nous le conseille & nous le dicte, c'est une obligation suffisante pour déterminer un Etre intelligent; mais les obstacles perpétuels qui repugnent à la vertu, peuvent l'affoiblir en bien des manières; & il est aisé de se décourager & de se relâcher quand on pense qu'au fonds cela ne regarde que nous seuls, & que nous n'avons à satisfaire que la voix intérieure de nos lumières naturelles. Au-lieu qu'en élevant nos regards jusqu'à cet Etre, qui en voulant que nous existions, n'a pu vouloir autre chose, sinon que nous fissions des progrès continuels dans la perfection, parce que ces progrès sont inséparables de ceux qui avancent notre bonheur; en réfléchissant, dis-je, sur ce grand motif de conformer notre volonté à celle de Dieu, nous nous sentons animés d'un zèle & d'une ardeur qui doivent naturellement applanir toutes les difficultés. Ouï, mon Dieu,

Dieu, je t'apperçois & je t'adore dans tous tes Ouvrages; j'y découvre tes vuës, j'entends ta voix qui m'appelle à les seconder, & je me hâte de répondre à cette glorieuse vocation, dans laquelle je trouve ma propre félicité.

CETTE idée générale de l'existence de Dieu ne suffit pourtant pas encore pour mettre dans tout son jour l'obligation qui en découle par rapport à notre perfection, il faut une méditation plus particulière des attributs divins. Le Sauveur lui-même ne dit pas, *Soyez parfaits, parce qu'il y a un Dieu*; mais *Soyez parfaits, comme ce Dieu est parfait*, ou, *parce qu'il est parfait*. Nous trouvons donc tout à la fois dans notre Père céleste le motif & le modèle. J'ose même dire que sans le modèle, le motif perdroit beaucoup de sa force. Un Père vicieux peut bien recommander la vertu à ses enfans, mais son exemple fera toujours plus d'effet que ses leçons. Les Législateurs sensés en général ont eu soin de faire voir qu'ils respectoient les prémiers les Loix qu'ils avoient établies. Dieu n'est pas assujetti, j'en conviens, aux mêmes dépendances que les hommes; mais il trouve dans sa propre essence la plus étroite & la plus indispensable des obligations, une obligation qu'aucun Etre externe ne lui a imposée; mais qu'il ne pourroit enfreindre sans tomber en contradiction avec soi-même, sans cesser

d'être Dieu, c'est-à-dire, l'Etre souverainement parfait. Aussi les perfections de Dieu éclatent dans toutes ses œuvres; elles ne se démentent jamais, & leur concert, leur harmonie, entant que l'homme les connoit, forment ce qu'on appelle la gloire de Dieu. Or chacune de ces perfections considérées en particulier peut & doit servir à l'homme de motif pour régler ses actions. C'est ce qu'il me paroit aisé de prouver.

COMMENT voir l'ordre merveilleux qui règne dans la Nature & les fins constantes auxquelles tout se rapporte, sans admirer la sagesse de Dieu? Mais peut-on l'admirer, sans se dire à soi-même: Irai-je troubler cet ordre & détruire ces fins, en tenant une conduite par laquelle j'abuse de moi-même, & des choses qui ont été destinées à mon usage? Comment penser à l'immensité de l'Univers, aux détails infinis de connoissance sans lesquels il a été impossible de le créer, & il seroit impossible de le gouverner, sans s'écrier: *Où irai-je arrière de ton esprit?* Mais peut-on reconnoitre la toute-science de Dieu, sans se dire à soi-même; je compterai toutes mes voies, & je marcherai comme étant en la présence de l'Eternel, qui sonde les cœurs & les reins. Comment passer en revuë cette foule innombrable de biens de toute espèce qui s'offrent à nos regards, sans psalmodier: *Célébrez l'Eternel, car il est bon,*

&

& sa gratuïté demeure à toujours. Mais peut-on célébrer la bonté de Dieu sans se dire à soi-même: *Que rendrai-je à l'Eternel*, & que demande-t-il de moi en retour de tant de graces, si ce n'est que je fasse ce qui est droit? Comment expliquer les divers maux auxquels Dieu a permis l'entrée de ce monde sans se former l'idée d'une justice qui s'en sert pour punir, ou du moins pour corriger les hommes? Mais peut-on savoir que Dieu est juste & s'obstiner dans l'iniquité, voir tant d'exemples de la rigueur de ses jugemens, & les braver en vivant dans l'impénitence? C'est ainsi, que l'idée des perfections divines devient une source de motifs à la pratique de nos devoirs, & que nous apprenons à devenir *parfaits, comme notre Père qui est aux Cieux est parfait.*

TELLE étant l'efficace des motifs que nous fournissent les perfections de l'Etre suprême pour régler nos actions, on conviendra aisément, que plus ces perfections sont dévelopées, manifestées, démontrées, plus nous y trouvons de secours dans l'avancement de notre perfection. A mesure que les traits du Père céleste, si je puis m'exprimer ainsi, deviennent plus marqués & plus distincts, la facilité de les saisir & de les exprimer par la voie de l'imitation, augmente. Ainsi quelqu'éloquent que soit le langa-

ge de la Nature ſur ce ſujet, s'il a plu à Dieu d'employer quelque autre voie que celle de ſes œuvres pour ſe faire mieux connoitre à l'homme, c'eſt une faveur digne de toute ſa reconnoiſſance, & qu'il doit mettre ſoigneuſement à profit. Dieu nous l'a accordée, cette inſigne faveur; nous avons acquis des lumières & des connoiſſances ſur les Perfections divines fort au-deſſus de celles que la Nature nous offre.

Jusqu'ici nous n'avons poſé que les fondemens de la Piété philoſophique, qui apperçoit Dieu dans ſes Ouvrages, & qui fait des Perfections divines que le ſpectacle de la Nature met devant nos yeux, des motifs de régler ſa conduite conformément à ces Perfections. Mais la Piété Chrétienne qui eſt appuyée ſur la Révélation, & qui a reçu du Fils de Dieu même des tréſors de connoiſſances, qui font briller avec un éclat tout nouveau la bonté, la puiſſançe, la ſageſſe, la juſtice, & toutes les Perfections divines, ſi vivement exprimées dans le grand ouvrage de la Rédemption, la Piété Chrétienne prend un eſſor bien plus élevé que la Piété philoſophique, elle nous mène avec beaucoup plus de rapidité dans la carrière de la Perfection. Que ne puis-je le prouver par le fait & par l'expérience. Que ne puis-je dire: Voyez ces Chrétiens préſervés de la contagion du ſiè-

siècle, fidèles aux Loix de l'Evangile, brulans des flammes de l'amour divin, qui vont continuellement *de foi en foi, de vertu en vertu, de perfection en perfection*? Que ne puis-je confondre tout d'un coup les Incrédules qui se rient de la Perfection Chrétienne, en les forçant de l'admirer dans les Chrétiens-mêmes? Mais s'il est difficile d'employer cette démonstration sensible, quoiqu'il reste encore, par la grace de Dieu, assez d'ames fidèles qui, faisant régner le Sauveur dans leur cœur, & soumettant leurs actions à ses divins préceptes, sont comme autant *de flambeaux au milieu de la génération tortue & perverse*; il demeure pourtant incontestable que la nouvelle mesure de connoissances que l'Evangile a répanduë dans le monde, & en particulier les idées plus distinctes que nous y puisons des Perfections divines, sont autant de motifs très-puissans pour nous porter à devenir *parfaits comme notre Père qui est aux Cieux est parfait.*

CONCLUSION.

En quoi consiste donc la PERFECTION DU CHRÉTIEN? Seroit-elle différente de celle dont on a donné l'idée & les règles dans ce Traité? Non, il ne peut y avoir qu'une sorte de Perfection; & que pourroit-on enseigner à l'homme

de plus que l'accord unanime de toutes ses actions libres avec les fins de la Nature & de son Auteur ? Cette idée épuise tout ce dont l'homme est capable ; elle le mène à son plus haut période ; disons mieux, elle lui montre le but où il devroit atteindre, mais où il n'atteint jamais.

MAIS, dira-t-on peut-être, l'exhortation à être *parfaits* n'acquiert donc aucune force dans la bouche du Sauveur, & l'Evangile ne renferme point l'idée d'une perfection supérieure à celle que la Nature indique & prescrit. Gardons-nous de pécher par un excès aussi odieux d'ingratitude ; mais craignons d'un autre côté l'écueil de la chimère & du fanatisme. Le Fils de Dieu est venu tracer la route de la perfection aux hommes, & sa doctrine en est le divin modèle. Mais cette perfection, c'est celle qui a son fondement dans la Nature, & qui étant altérée & comme effacée par les prodigieux égaremens des hommes, avoit besoin d'être rétablie dans sa pureté primitive. Qu'on examine tous les préceptes de la morale, & qu'on m'en indique un, si l'on peut, qui n'ait pas pour but de régler nos actions libres, de manière qu'elles tendent à la perfection de notre Ame & de notre Corps, en s'y accordant avec nos actions naturelles. Il n'y a que de faux Docteurs qui puissent prescrire aux hommes des observances inutiles,

les, ou ruïneuſes pour les forces de l'Ame & du Corps. La Religion Chrétienne, bien compriſe & bien expliquée, n'eſt autre choſe que le parfait rétabliſſement de la Loi naturelle.

MAIS ce qui lui donne une ſupériorité fort grande ſur la Loi naturelle, c'eſt la force des motifs qu'elle propoſe & par lesquels elle nous détermine à la recherche de la Perfection. Il n'y a que JE'SUS-CHRIST qui puiſſe nous dire, *Soyez parfaits*, comme votre *Père qui eſt aux Cieux eſt parfait*; parce qu'il n'y a que JE'SUS-CHRIST qui nous ait dévelopé dans toute leur étenduë les perfections du Père céleſte & l'influence qu'elles doivent avoir ſur notre conduite.

EN un mot, & pour conclurre, mener une vie parfaite, c'eſt la même choſe dans la Nature & dans la Grace, puisqu'on ne ſauroit faire davantage que d'aſſujettir toutes ſes actions libres aux mêmes fins que Dieu s'eſt propoſées en nous donnant l'être. Si le Chrétien eſt plus parfait que l'Infidèle, ce n'eſt pas qu'il y ait une perfection à part pour lui; mais c'eſt parçe que la Religion lui fournit des lumières & des ſecours, dont l'Infidèle eſt privé.

HEUREUX ceux qui remporteront de la lecture de ce petit Ouvrage une idée plus diſtincte de la perfection à laquelle Dieu les appelle! Plus heureux ceux qui

qui travailleront promptement & efficacement à la réduire en pratique!

DE

DE LA
CONSCIENCE.

Oderunt peccare boni virtutis amore. HORAT.

DE LA
CONSCIENCE.

C'est dans le sens moral, le plus ancien & le plus connu, que je prens le mot de *Conscience*, & que je me propose d'en parler. On entend par-là „ ce „ Jugement intérieur que les hommes portent sur un certain ordre d'actions qu'ils „ commettent, les appellant *bonnes* ou *mauvaises*, suivant la comparaison qu'ils en „ font avec certaines obligations auxquelles ils se croient astreints." Il naît de là une dénomination générale de ces actions tant bonnes que mauvaises; on les appelle actions *morales*, & par conséquent *moralement bonnes*, on *moralement mauvaises*.

J'ai dit que c'étoit sur cette Conscience morale qu'alloient rouler mes réflexions, parce que depuis un certain tems les Philosophes ont aussi pris le mot de *Conscience*

dans

dans un sens métaphysique, pour le sentiment réfléchi, qui nous met en état de connoitre que c'est nous qui sommes le sujet de quelque action, ou de quelque passion, & de faire de la distinction entre nous-mêmes, l'état où nous nous trouvons, & les causes de cet état. C'est le *Conscium sui* des Latins, & l'*Apperception* de Mr. de Leibnitz. Rien n'empêche qu'on n'adopte ce sens du mot de Conscience, pourvu qu'on ait soin d'en avertir, lorsqu'il se présente occasion d'en faire usage.

Il n'y a peut-être point de matière sur laquelle on ait plus écrit, & moins philosophiquement écrit, que sur la Conscience. Déjà on ne sauroit regarder sans pitié ces immenses Compilations, connuës sous le nom de Sommes des Cas de Conscience, où des Auteurs qui n'avoient d'autre savoir qu'une ténébreuse Scholastique, se sont livrés à toute la fougue de leur imagination, pour inventer & accumuler des cas de toute espèce, parmi lesquels il s'en trouve de puériles, d'impossibles, & de scandaleux, dont les vicieux eux-mêmes vont puiser l'idée dans ces Ouvrages destinés à leur Réformation. Pour les Moralistes proprement dits, qui ont voulu former des Théories de la Conscience, & ramener cette doctrine à des principes évidens, il y en a peu qui n'aient donné dans quelque écart, soit de rigueur, soit de relâchement. Ainsi cette matière, quoiqu'elle paroisse rebat-

tuë,

tuë, n'eſt pas encore à beaucoup près auſſi développée que d'autres qui ont été bien moins traitées. Ce n'eſt pas un Ouvrage complet que j'entreprens: mais, ſi j'en étois capable, je voudrois tracer le précis d'un Ouvrage, dans lequel ceux que leur goût ou leur vocation y engageroient, expoſaſſent avec l'étenduë convenable, & d'une maniere plus ſatisfaiſante qu'on ne l'a fait juſqu'ici, toute la doctrine de la Conſcience.

ON a cru rendre ſervice à la Religion & aux Mœurs, en faiſant de la Conſcience une eſpèce d'empreinte originaire, naturelle, eſſentielle, immuable, que chaque homme porte gravée dans ſon Ame, qui s'offre à lui ſans aucun ſecours étranger, & dont rien ne ſauroit détruire les impreſſions. De cette ſuppoſition, qui, comme nous le verrons, eſt entièrement gratuïte, on a déduit une preuve de l'exiſtence de Dieu, dont le peu de ſolidité n'a pas échappé à ceux qui ont eu intérêt à combattre ce dogme fondamental. C'eſt un véritable malheur, que la plupart des Vérités qui doivent ſervir de baſe à l'Edifice de la Religion, aient été appuyées ſur des argumens foibles, & même faux, tandis qu'il eſt ſi aiſé de les ramener à des Démonſtrations ſimples, & d'une évidence frappante. On a cru qu'une Vérité étoit mieux prouvée, lorſqu'on mettoit dix ou douze raiſons à la ſuite l'une de l'autre pour la confirmer, que ſi l'on n'en

n'en alléguoit qu'une ſeule qui fût inconteſtable. Il n'y a rien dont l'Erreur & l'Incrédulité aient tiré de plus grands avantages que de cette fauſſe manœuvre. Par un Sophisme éblouïſſant, elles ont conclu de l'invalidité de quelques preuves à l'invalidité de toutes, & à la ruïne du Principe auquel elles ſe rapportoient. Tous les jours cependant, avec les meilleures intentions, on retombe dans une faute auſſi capitale. La raiſon en eſt ſenſible, c'eſt que tous les jours il ſe trouve des gens dont les idées ſont fort confuſes, & qui ſont imbûs de préjugés dont rien ne ſauroit les délivrer. Et ces gens-là font le gros des Citoyens de la République des Lettres.

PENSANT comme je le fais là-deſſus, je ne diſſimulerai donc point qu'on a mal à propos transformé la Conſcience en une ſorte de Voix de Dieu, différente des Lumiéres naturelles & de l'exercice de la Raiſon, & que les droits particuliers qu'on lui attribuë en vertu de cette façon de l'enviſager, n'ont aucune réalité. En général il faut être bien peu Philoſophe pour enter, comme on le fait dans tant d'autres occaſions auſſi bien que dans celle-ci, des Etres ſur des Etres, des Facultés ſur des Facultés, pour faire de l'Ame un aſſemblage de piéces de rapport, ou, ſi vous aimez mieux cette idée, pour la ſéparer en divers diſtricts & départemens, à-peu-près comme les Provinces d'un Royaume ſont marquées

ſur

ſur une Carte géographique. L'Ame eſt non ſeulement une, entant que ſimple, indiviſible; mais la force qui la caractériſe, ou pour mieux dire, qui en fait l'eſſence, cette force de ſe repréſenter les objets par une ſuite d'idées qui y répondent, eſt parfaitement une; ſans que la ſucceſſion des états qui la modifient, puiſſe déroger le moins du monde à cette unité. Ce n'eſt que pour enviſager plus commodément, & pour traiter avec plus de netteté, ces diverſes modifications réduites à certaines eſpèces, qu'on parle de Senſation, d'Imagination, d'Attention, de Réflexion, de Perception, de Jugement, de Raiſonnement, d'Entendement, & de Volonté. Quelque capitale & marquée que paroiſſe cette dernière diviſion, la Volonté ne peut être autre choſe que la repréſentation d'un objet, conçu comme bon ou mauvais par rapport à nous, & comme déſirable ou haïſſable, à proportion du dégré dans lequel il nous paroit bon ou mauvais. Faire paſſer les derniers ordres de l'Entendement, l'*ultimum dictamen*, à la Volonté, qui commence alors ſes fonctions, & ſe porte vers les objets, ou s'en éloigne, c'eſt multiplier les Etres ſans néceſſité. Non ſeulement la même Ame qui juge, veut; mais c'eſt en jugeant, qu'elle veut. Nous ſommes à l'égard de toutes les choſes qui nous environnent, & nous affectent ici bas, dans le cas d'un homme qui ſe trouve à une Table ſervie

vie avec tant de profusion qu'il ne sauroit goûter de tout. Il promène donc ses regards sur cette variété de mets, & fait choix de ceux qu'il croit les plus salutaires, ou les plus agréables. Dans le moment qu'il sépare dans son esprit ceux qu'il préfère de ceux auxquels il donne l'exclusion, y a-t-il deux branches de son Ame en fonction? Et si par hazard il se trouvoit sur la même Table un plat pour lequel il eût une aversion invincible, une sorte d'horreur, faudroit-il supposer un troisième principe de cette disposition?

Ce qui nous fait illusion à cet égard, c'est l'extrême promtitude, l'étonnante prestesse, avec laquelle l'Ame, faisant succéder les unes aux autres des modifications différentes, & quelquefois opposées, semble exécuter deux ou trois opérations, ou même davantage, à la fois. On ne fait point attention à la succession réelle qui a lieu entre ces états, parce qu'il faut être exercé à l'attention & à la réflexion pour s'en appercevoir, si tant est que dans certains cas elle ne soit pas imperceptible. Mais cette succession n'en est pas moins évidente pour quiconque se fait de justes idées de l'Ame. Penser autrement, ce seroit errer aussi grossièrement que celui qui s'imagineroit, en remarquant que lorsqu'on le pince au bras & à la jambe en même tems, son Ame semble se porter vers l'un & l'autre de ces endroits au même instant qu'il

qu'il y a alors une diffuſion, une extenſion de l'Ame; enſorte que l'Ame qui ſent la douleur du bras n'eſt pas préciſement l'Ame qui ſent la douleur de la jambe, ou du moins qu'elle ſe partage pour les ſaiſir toutes deux. Une fauſſe analogie, empruntée des fonctions du Corps, nous conduit à la même concluſion. Parce que les poumons ſont l'organe de la reſpiration, l'eſtomac celui de la digeſtion, & que les autres viſcères ſervent à diverſes ſécrétions, on eſt porté à croire, que la Volonté eſt la partie de l'Ame qui veut, autre que l'Entendement, qui eſt la partie par laquelle l'Ame ſe repréſente les choſes. Et le progrès de cette façon de penſer s'étend ſi loin qu'on y aſſujettit Dieu lui-même, cet Etre, qui non ſeulement eſt, comme notre Ame, exempt de toute compoſition, mais ſur-tout qui diffère eſſentiellement de notre Ame, en ce qu'il n'éprouve aucune de ces ſucceſſions, & de ces différences d'état, qui ſemblent autoriſer à croire qu'il y a en nous une différence réelle de Facultés.

Je ne fais point difficulté de m'étendre ſur ces idées, parce que c'eſt autant de fait pour la matière de la Conſcience. Si l'Ame exclut toute pluralité & toute diviſion, à plus forte raiſon ſeroit-il abſurde d'y placer une Faculté étrangère, qui ſeroit inſérée, je dirois preſque, greffée en elle; & qui s'uniſſant enſuite étroitement à elle par cette inſertion inexpliquable, en prendroit le

gouvernement, & érigeroit au dedans d'elle cette espèce de Tribunal, qui a donné lieu à tant de beaux morceaux Oratoires. Je n'ai garde d'appeller pourtant ces morceaux de pures déclamations; puisqu'en détruisant à présent ce qu'il y a de chimérique dans la notion de la Conscience, je me flatte d'en découvrir la réalité incontestable, qui nous conduira à des conséquences tout autrement victorieuses contre ceux qui croient avoir fait un grand coup en ôtant la Conscience, & s'être assurés par-là, & l'exemption de tout remors, & l'impunité. Il en est de ces gens-là, comme de ceux qui à la guerre, en portant toutes leurs forces contre une fausse attaque, donnent dans le piége que l'Ennemi leur tend, & succombent à une attaque réelle. On peut dire avec vérité de la Religion, de la Morale, & de tous les grands Principes de nos devoirs, ce qu'un Monarque divinement inspiré dit de Dieu lui-même: *Où irai-je arrière de lui?*

MAIS j'ai une remarque bien importante à faire, avant que d'aller plus loin. Elle concerne la facilité avec laquelle les hommes, les Philosophes-même, laissent passer la supposition qu'on peut mettre (au moins que Dieu le peut) une Faculté dans un Etre, qu'elle s'adapte & s'enchasse dans cet Etre, & qu'elle vient jusqu'à s'identifier avec lui, ensorte que cet Etre a une Faculté de plus qu'il n'auroit sans cela. On ne

ne parle, & on ne raisonne pas ainsi, à l'égard de la Conscience seule; on dit tout de même: Dieu nous a donné la Raison, la Liberté. Etrange assertion, si l'on veut dire par-là, comme on le veut en effet ordinairement, que Dieu aïant créé notre Ame, lui a fait présent par surabondance de biens de ces qualités, ou prérogatives. Suivant cela, il y auroit une espèce de pâte, de masse commune, d'où Dieu tireroit les Ames; après quoi, laissant les unes dans le plus bas étage, il privilégieroit les autres, en les dôtant de tels ou tels avantages. Il y a un côté spécieux, qui favorise cette erreur. On croit augmenter la Puissance de Dieu, en le faisant pêtrir & arranger à son gré toutes les productions qu'il tire du néant: on croit augmenter sur-tout notre reconnoissance à son égard, en nous parlant de ces présens qu'il nous a faits, & que nous ne tenons que de sa pure libéralité. Mais tout cela n'est qu'illusion. Nous sommes l'Ouvrage de la puissance & de la Bonté de Dieu, & nous devons d'immortels hommages à ses souveraines Perfections; parce que Dieu, pouvant ne nous pas créer, & n'y étant forcé par aucun genre de contrainte, nous a créés, & nous accorde tout ce qui étoit véritablement convenable à notre être, & même, quoi qu'on en puisse dire, à notre bien-être. Mais cela ne veut pas dire que Dieu, voulant une fois nous créer, ait pu nous créer au-

tres que nous ne nous ſommes, différens de notre eſſence. Je rens graces à Dieu de ce que j'exiſte; mais lui rendrai-je graces de ce que je ne ſuis pas une brute, ou tel animal? Cela ne ſeroit pas plus judicieux, que de me plaindre de ce que je ne ſuis pas un Ange, ou quelque Etre d'un ordre plus élevé. Il n'y a point de milieu entre n'être pas, ou être ce que l'on peut être, avoir une exiſtence conforme à ſon eſſence.

Tout dépend ici du principe de l'immutabilité des eſſences; principe fondamental de toute certitude. Il ſeroit bien étrange que, parce que l'eſſence de l'homme, de la plante, de la pierre, ne ſont pas connuës, ces choſes-là n'euſſent pas leur eſſence auſſi déterminée, que celles du triangle & du quarré. Je n'entre point dans la controverſe, ſi nous pouvons découvrir les eſſences des choſes *concretes*, ou jusqu'à quel point nous pouvons y pénétrer. Il me ſuffit pour le préſent qu'il faut qu'elles aient leur eſſence; que cette eſſence, comme toute autre, conſiſte dans un certain nombre de choſes données, qui ne peut être, ni plus grand, ni moindre, ſans qu'il en reſulte un autre être, une eſſence différente. L'eſſence du nombre quaternaire conſiſte dans l'aſſemblage de quatre unités; ſoit que vous ôtiez, ou que vous ajoutiez, il en reſultera un autre nombre. Ainſi, & par une conſéquence néceſſaire, quand je ne ſaurois pas

en quoi consiste l'essence de l'homme, il faut que cette essence soit telle, & non autre; ensorte que, si elle est A B C, elle ne peut être, ni A B, ni A B C D, ni A F G, ni aucune autre combinaison différente d'A B C. Pour arriver à la conclusion que nous cherchons, si la Raison est B dans l'essence humaine, Dieu ne peut pas avoir créé l'homme, en produisant simplement A C pour y ajouter ensuite B; car A C n'est pas l'homme, & ce n'est que par la production, non successive, mais simultanée d'A B C, que l'homme existe. Lorsque vous avez tracé deux lignes qui forment un angle, vous ne direz pas; je viens de faire un triangle, auquel j'ajouterai à présent une troisième ligne; vous n'êtes en droit de dire, j'ai fait un triangle, que quand la réunion des trois lignes forme le triangle. Il ne sauroit en être autrement de quelque essence que ce soit.

Disons en autant de la Conscience. Si l'Homme, ou l'Ame, sont A B C, & que la Conscience soit D; Dieu, après avoir fait l'homme ne sauroit lui donner la Conscience; les essences sont inséparables, & uniques; elles ne cèdent & ne s'élargissent point, pour admettre quelque addition, ou supplément. Ou la Conscience est l'Ame elle-même *consciente*, *conscientieuse*, ainsi que vous voudrez l'appeller, ou elle n'est rien, il implique contradiction qu'elle existe dans l'Ame. Or elle est, elle existe;

 l'ex-

l'expérience le prouve. Donc il faut que ce soit l'Ame elle-même, qui par l'ordre de ses idées, & le dévelopement de ses facultés, disons mieux, de sa force, arrive à former cette espèce de Jugemens sur la moralité des Actions libres, auxquels on a donné le nom de *Conscience.* C'est ce qu'il faut examiner de plus près.

Reprenons la définition par laquelle nous avons commencé. La Conscience, avons-nous dit, est ce Jugement intérieur que nous portons sur les actions bonnes ou mauvaises, considérées comme telles. Ce n'est là que ce que les Logiciens appellent *définition nominale;* nous y apprenons simplement à quoi l'opération de notre Ame qu'on appelle Conscience, est reconnoissable, & ce qui la distingue de toute autre. Mais nous n'y voyons point d'où elle naît, & en quoi elle consiste proprement; ce qui forme sa *définition réelle*, à laquelle l'ordre de nos idées nous conduira. Dès à présent, & sans aller plus loin que la définition nominale, nous pouvons en tirer par voie de conséquence les deux Propositions suivantes.

La prémière, c'est que là où il n'y a point de Jugement, il n'y a point de Conscience. Cela est également vrai, soit que l'Ame n'ait jamais poussé ses opérations jusqu'à juger, soit que l'état actuel où elle se trouve lui interdise le pouvoir de le faire, en la jettant dans l'engourdissement, ou

dans

dans quelqu'un de ces ſymptomes violens, qui la mettent entièrement hors de ſon asſiette naturelle. Les Théologiens de Chartres, qui cherchoient à découvrir des veſtiges de la Conſcience dans le ſourd & muet, qui ſubitement délivré de ſa ſurdité, fut mis par-là en état d'acquérir l'uſage de la parole, ces Théologiens, dis-je, prenoient des peines fort inutiles; ils s'efforçoient, pour ainſi dire, à trouver une concluſion ſans prémiſſes. En général toute Créature humaine, dont quelque accident, ou un défaut total d'éducation, ont rendu le ſort pareil à celui des animaux, ne s'élève pas au-deſſus de la Claſſe de ces mêmes animaux, parmi leſquels elle fait même une fort triſte figure, faute de cet inſtinct & de cette induſtrie, qui dédommagent en quelque ſorte les bêtes de n'avoir pas la raiſon. Mettez enſemble une troupe d'enfans pris au berceau, donnez leur les alimens néceſſaires, mais ne leur parlez point, & ne leur apprenez point à parler; vous ne verrez en eux que des bêtes ſottes & mal-adroites, qui ne ſe diſtingueront que par un peu plus de malice groſſière, de voracité, & de toutes ſortes d'appétits effrénés. Je ſuis perſuadé en particulier que d'un tel aſſemblage, quelque nombreux qu'il fût, on ne verroit jamais naître la Parole, dont l'uſage eſt néanmoins indiſpenſable pour former des abſtractions, des idées diſtinctes, des notions univerſelles, & en général pour rai-

ſonner. Cela me paroit bien propre à confirmer, pour le dire en paſſant, l'origine que la Révélation attribuë au genre humain. Si les hommes, au-lieu d'avoir été formés par le Créateur dans un état à pouvoir continuer, & pouſſer plus loin l'exercice de leurs facultés, étoient partis de l'ignorance totale; du même point qu'un Enfant entièrement abandonné; il me paroit démontré, ou du moins d'une probabilité tout-à-fait voiſine de la démonſtration, qu'ils n'auroient jamais été au de-là de *l'animalité*. Quiconque ſe trouve donc dans un ſemblable état, eſt très-diſtant de celui où commence l'exercice des droits de la Conſcience.

IL faut dire la même choſe de tout cas qui enlève la faculté de juger une fois acquiſe. La manie, l'imbécillité, & la fougue de certaines paſſions, produiſent ces effets. Vous remarquerez, s'il vous plait, que je ne parle point ici de ce qui rend les actions imputables, ou non imputables. Se jetter dans un état, où la Conſcience ne peut plus agir, ce n'eſt point ſe ſouſtraire de droit à ſon autorité; c'eſt ſimplement s'én ſouſtraire de fait, & demeurer reſponſable de toutes les ſuites. Or il ne s'agit ici que du fait; & je n'affirme autre choſe, ſinon qu'un homme qui eſt hors d'état de juger de ſes actions, eſt deſtitué de conſcience, tant que cet état dure.

LA ſeconde Propoſition que j'infère de la

la définition que j'ai donnée de la Conscience, savoir qu'elle est le Jugement que nous portons de la moralité de nos actions; c'est que quiconque ne reconnoit point de moralité dans les actions, ni de principes par lesquels on puisse les distinguer en bonnes & mauvaises, n'a, ni ne peut avoir de Conscience. Nous verrons à la vérité dans la suite qu'il n'y a aucune négation qui puisse s'étendre jusqu'à cette différence des actions, & qu'elle subsiste dans quelque hypothèse que ce soit. Mais laissons passer pour le présent la supposition, qu'un homme, en raisonnant, parvint à se convaincre, ou plutôt à se persuader, que toutes les actions sont parfaitement égales & indifférentes; il est manifeste qu'il n'y auroit rien du tout dans son Ame, qui eût quelque rapport à la Conscience.

CES observations faites, je me crois en état de donner la définition réelle de la Conscience. C'est *le dévelopement de la Raison, rélatif & proportionnel à la connoissance des devoirs.* Dès là qu'il est impossible, comme je l'ai fait voir, que ce soit une insertion, ou addition aux facultés de l'Ame, survenuë d'ailleurs, il faut que ce soit une de nos facultés-mêmes, qui embrasse dans son exercice le jugement des actions morales. Or je dis que c'est la Raison, ou le Raisonnement, dans le sens où les Logiciens prennent ce mot; c'est-à-dire,

la troisième opération de notre Ame, par laquelle de la comparaison de deux idées avec une troisième, qui a quelque chose de commun avec elles, on infère l'association ou la dissociation de ces deux idées.

En effet, le Jugement que porte la Conscience, ne sauroit être ce Jugement purement intuïtif, qui fait la seconde opération de l'Ame; il faut que ce soit un Jugement discursif, ou raisonné. Je dis que ce n'est point un Jugement intuïtif; car la simple vuë d'une action ne détermine point sa moralité; il s'agit d'en connoitre encore le principe, & de comparer ce principe à quelque règle qui démontre sa justesse. Servons-nous de quelques exemples, pour répandre du jour là-dessus. Je vois un homme qui en tient un autre sous lui, & qui lui plonge un fer dans le sein. Fait-il bien ou mal? Je n'en sais rien. Ce peut être un assassinat; ce peut être une exécution juridique; ce peut être une opération de Chirurgie. Il faut que je sache le principe qui fait agir cet homme; mais ce n'est pas tout: il faut que je sache encore le droit qu'il a d'agir. Car prenons que ce soit une exécution juridique. Ce sera l'infortuné Monarque Anglois, Charles I. sur l'échaffaut, livrant sa tête au Bourreau. Est-ce une bonne action, ou un crime, de la part de ceux qui lui font subir ce supplice? Je n'en sais rien encore, jusqu'à ce que j'aie bien connu la règle de leur conduite, & la

rec-

rectitude de cette règle. S'il est vrai que les Anglois puissent punir leurs Rois de l'infraction des engagemens qu'ils ont contractés avec la Nation, qu'il y ait telle infraction qui peut être punie de mort, & que Charles soit dans le cas; l'action qui lui ôte la Couronne avec la vie, est légitime, & par conséquent bonne. S'il est vrai au contraire, ou que la Majesté des Rois soit inviolable, ou que Charles I.er n'ait point encouru la peine portée par la Loi, l'action est injuste, & par conséquent mauvaise. Ce n'étoit donc point une chose de légère discussion pour les Juges de ce Prince que de juger de la moralité de leur décision, cela demandoit des raisonnemens exacts & approfondis; & ce n'étoit que dans le resultat de semblables raisonnemens, qu'ils pouvoient rencontrer le Jugement réel de la Conscience.

COMME il n'y a rien de plus opposé au Raisonnement que l'*Empirisme*, cela me donne lieu de remarquer qu'il est aussi à-peu-près incompatible avec la Conscience. L'*Empirisme moral*, c'est la détermination de nos actions, fondée sur la coutume & sur l'exemple. On fait ce qu'on a toujours fait, ou ce qu'on voit faire. Cela favorise cette Paresse naturelle, qui paroit être dans l'Ame ce que l'Inertie est dans les Corps. On se dispense par-là d'une des choses qui coutent le plus, de la peine de raisonner. Si donc la Conscience consiste, non seulement dans l'exercice, mais dans un dévelopement

considérable de la Raison, elle ne peut subsister avec l'Empirisme.

JE n'ai pas encore épuisé ma définition. La Conscience, ai-je dit, est un dévelopement de la Raison, mais ce n'est pas un dévelopement quelconque. Il est uniquement rélatif, & exactement proportionnel à la connoissance des devoirs. Uniquement rélatif; car les plus grands progrès dans les Sciences les plus sublimes n'étendent point le domaine de la Conscience; à moins que ces Sciences ne mènent à des Conséquences pratiques, c'est-à-dire, à des devoirs. Exactement proportionnel; parce qu'on ne juge jamais qu'on a bien ou mal fait, qu'autant qu'on croit avoir rempli ou violé un devoir. On a donc au pié de la lettre autant de Conscience qu'on connoit de devoirs, & qu'on s'en fait une idée nette, qui détermine leur étenduë, & en assigne les justes bornes.

NOUS retrouvons ici les Indiscernables, qui aux yeux d'un vrai Philosophe, caractérisent tous les Etres, & toutes les manières d'être. Il n'y a pas deux Consciences parfaitement les mêmes dans toute l'immensité des Intelligences; & il n'est pas possible de concevoir qu'elles existent. Cela demanderoit deux choses qu'on n'est pas en droit de supposer: prémièrement, un dégré de dévelopement quant à la Raison, qui fût précisément le même dans l'Intelligence A, que dans l'Intelligence B. Or le dégré actuel d'une Faculté quelconque dans une Intelli-

gen-

gence eſt préciſément le reſultat de tous les états précedens, par leſquels elle a paſſé; ces états ſont liés entre eux par une cauſe qui ne peut convenir qu'à un ſeul Etre, vu la place que cet Etre occupe dans l'Univers, & les rapports qu'il a avec tous les autres. Tout comme il ſeroit donc impoſſible de trouver deux cerveaux dont les traces fuſſent entièrement les mêmes en nombre & en arrangement, il ne l'eſt pas moins de rencontrer deux Imaginations, deux Mémoires, deux Raiſons, & par conſéquent deux Conſciences égales. Ceux qui ne font pas du Principe des Indiſcernables pris *à priori* tout le cas qu'il mérite, n'ont qu'à recourir à l'Expérience, & ils ſe convaincront qu'elle ne le dément jamais.

La ſeconde choſe qui ſeroit requiſe pour l'identité des Conſciences, ce ſeroit l'identité des notions de nos devoirs. Je n'y vois pas moins d'impoſſibilité. Les Théories de la Morale & de la Religion ſont les mêmes dans leurs principes généraux; mais elles ſe modifient enſuite à l'infini ſuivant les eſprits qui ſe les approprient. Le tempérament, l'application, l'habitude, les occaſions, mille & mille circonſtances particulières, font que l'un eſt plus vivement affecté par une idee que l'autre; & que, tandis qu'un devoir s'épure & monte au plus haut point de diſtinction chez l'un, il eſt preſque ignoré par l'autre. Si l'on pouvoit recevoir ſur quelque matière l'empreinte des idées, comme on re-

çoit celle d'une pierre gravée, on verroit la totalité des devoirs exprimée dans toutes sortes de rapports & de proportions. Or cette empreinte des devoirs, c'est précisement la règle de la Conscience, qui ne forme ses jugemens que d'après le coup d'œil qu'elle y jette.

Mais, dira-t-on, dans cette diversité infinie de Consciences, quelle est la bonne? Comme j'envisage le sujet que je traite, du côté métaphysique plutôt que du côté moral, je pourrois me dispenser de répondre à cette Question. Au moins n'ai-je garde de me livrer à toutes celles qui en naissent sur la Conscience *incertaine*, *douteuse*, *errante*. Je ne me crois obligé que de fournir, comme Métaphysicien, le principe général d'où j'espère qu'on pourra tirer la solution de tous les cas qui concernent ces diverses sortes de Consciences. Et la chose est assez importante pour nous y arrêter un moment.

Il sembleroit d'abord que la bonne Conscience dût être celle qui rend témoignage que nous agissons conformément aux devoirs qui nous sont connus, & à l'idée que nous nous formons de ces devoirs. Mais un peu d'attention prouve que ces conditions ne suffisent pas pour remplir l'idée de la bonne Conscience. Car sommes-nous les maîtres de nous instruire de nos devoirs, ou des les ignorer; & lorsque nous nous en instruisons, de nous borner à une connoissance superficielle, ou de les approfondir,

au-

autant que nous en ſommes capables ? Autant vaudroit dire que nous ſommes les maîtres de nous faire une Morale & une Religion à notre gré, & de tirer dans la totalité des devoirs ceux qui ſont de notre goût, afin de les adopter, en donnant l'excluſion aux autres. Ce ſécret après tout n'eſt que trop connu & trop pratiqué : nous laiſſons aux Directeurs des Conſciences le ſoin de combattre & de diſſiper cette illuſion. Nous déclarons ſeulement qu'elle eſt auſſi incompatible avec la bonne Conſcience, que des infirmités cachées, des plaies ſécrettes, dont on détourne ſon attention, le ſont avec la bonne ſanté. Dans l'un & l'autre cas le progrès de ces maux ne manque jamais d'être funeſte.

La vraie bonté, ou la perfection de la Conſcience, ne ſauroit donc conſiſter que dans une régularité de conduite, qui réponde à la plus grande étenduë & aux plus exactes notions de ſes devoirs que l'homme ait été en état d'acquérir. Les aſyles de l'ignorance, ou de l'erreur, ſeroient extrêmement commodes, s'il étoit permis de s'y réfugier, quand on le jugeroit à propos. Les Moraliſtes ont eu ſoin à la vérité de dire, que l'on n'étoit excuſable que dans les cas où l'Ignorance & l'Erreur ſont invincibles. Mais je ne trouve pas qu'ils aient aſſez bien poſé les juſtes bornes de l'*Invincibilité*. Cela vient de ce qu'on médite rarement ſur une matière qui ſeroit pourtant un objet bien digne de méditation ; c'eſt ſur le *non-uſage* perpétuel de

de ses facultés, où l'homme tombe. On remarque communément qu'il y a peu d'hommes qui n'aient quelque talent, & que le nombre des misérables se réduiroit presque à rien, si chacun étoit attentif à faire valoir le sien. Mais il faudroit encore remarquer que, parmi ceux-même qui cultivent les talens qu'ils ont reçus, il n'y a presque personne qui en tire le parti dont ils seroient susceptibles. On est toujours au-dessous de soi-même; tantôt faute de réflexion, tantôt faute de courage. Si l'on demande comment je puis avancer qu'un homme a plus d'habileté ou de forces qu'il n'en fait paroître, j'en tirerai des preuves convainquantes de l'Expérience-même. Elle nous fournit des exemples de tout ordre, mais sur-tout dans deux genres principaux de cas; les cas d'habitude, & les cas de nécessité. Un homme est effrayé du travail dont un autre s'acquitte, il le regarde comme un mortel privilégié; qu'il rende graces, dit-il, à la Nature, de l'avoir si heureusement constitué, pour moi je succomberois bientôt sous le fardeau de semblables occupations. Vous vous trompez, lui répond-on, & vous êtes le maître de vous détromper quand vous le voudrez. Mettez-vous demain à l'ouvrage, donnez-vous une tâche qui n'excède pas beaucoup celle que vous remplissez ordinairement; continuez tous les jours, en observant la précaution d'augmenter de tems en tems la dose; vous ne vous appercevrez point de ces additions, &

& vous arriverez presque sans effort à ce point, qui aujourd'hui vous paroit supérieur à toutes vos forces. Un tel conseil sérieusement réduit en pratique, ne manque jamais d'avoir un plein effet, s'il n'y a point d'obstacles physiques dans la constitution de celui qui se met en devoir de le suivre.

Il en est de même des cas de nécessité. Un homme élevé délicatement & avec mollesse, se croit d'une autre pâte que ces Manœuvres, ou ces Laboureurs vigoureux, qui soutiennent les travaux les plus rudes. Il est bien vrai que l'éducation qu'un tel homme a reçuë, influe sur le corps, & en a affoibli les organes; mais malgré cela, il est souvent arrivé qu'un revers de fortune aïant réduit de semblables Sybarites à une extrême indigence, ils ont supporté ces fatigues si rédoutables avec autant de force que ceux qui y étoient endurcis dès leurs prémières années. Encore une fois, il n'y a personne qui daigne examiner tout ce à quoi il seroit propre. Qu'on ne croie pourtant pas que je prétende, que chacun doit se proposer pour but de faire tout ce qu'il seroit capable de faire en tout genre: cette multiplicité d'objets & de tendances diviseroit une force qu'il vaut mieux appliquer toute entière aux choses dans lesquelles nous avons lieu de croire que nous réussirons le mieux. Mais je me borne à dire, & la chose me paroit incontestable, que dans le parti que nous embrassons, dans la vocation que nous suivons, la Société seroit in-

infiniment plus heureuſe, & les vuës de ſon Auteur véritablement remplies, ſi chacun pouſſoit le dévelopement de ſes facultés, & l'exercice de ſes talens, auſſi loin qu'il peut aller. Car enfin cela ne veut dire autre choſe, ſinon que chacun feroit le meilleur Roi, le meilleur Magiſtrat, le meilleur Soldat, le meilleur Artiſan, & par rapport même aux Sciences, le meilleur Aſtronome, le meilleur Chymiſte, le meilleur Botaniſte, qu'il lui feroit poſſible de le devenir. C'eſt aux *La Bruyeres*, & aux *Du Clos*, à apprendre chacun à leur ſiècle ce qui en eſt, & à faire voir combien les hommes, dans tous les étages de la Société, font de faux pas & d'écarts volontaires. Je ne fais qu'établir l'obligation naturelle d'avancer de toutes ſes forces ſa perfection, & par-là même celle des autres, qui ne manque jamais de s'en reſſentir. L'application pourra s'en faire aiſément à la bonne Conſcience. Comme elle eſt après tout ce qu'il y a de plus important en nous, le vrai Pilote, ſans lequel notre barque vogue au hazard; nous ſommes reſponſables des moindres négligences à cet égard, rien ne peut nous diſpenſer de pouſſer à ſes dernières bornes la connoiſſance de nos devoirs; puiſque par-là même que ce ſont nos devoirs, ils doivent aller avant toutes les autres choſes dont nous nous occupons. Quand on n'a plus rien à ſe reprocher à cet égard, toutes les diſtinctions de Conſcience incertaine, douteuſe & errante, diſparoiſſent. On con-

noit tous ſes devoirs, & juſqu'où s'étend leur exercice: tout ce qui n'eſt pas compris dans cette connoiſſance, n'eſt ni doute, ni incertitude, ni erreur; c'eſt néant, zero. Il n'y a que l'ignorance volontaire, le préjugé, & la ſuperſtition qui puiſſe jetter dans les obſcurités & les embarras. Tirez un Homme de Lettre de ſon Cabinet, pour en faire un Courtiſan, ou un Général. Toutes les circonſtances de ſon nouvel état lui paroitront autant de cas épineux, & preſque tout ſon tems ſe paſſera en irréſolutions, ou en actions déplacées. Tel eſt tout homme qui prend le gouvernement de ſa Conſcience, ſans être au fait des principes qui doivent lui ſervir de règles. Et de-là viennent ces fréquentes conſultations de perſonnes, qui ne marchant qu'à tâtons craignent toujours de ſe heurter, & vont emprunter ailleurs les lumières qui leur manquent.

Suivre la Conſcience, c'eſt donc ſuivre la Raiſon éclairée ſur ſes devoirs. C'eſt ici le lieu de parler des remors; & je dirai en peu de mots ce que j'en penſe. Les remors en général ſont tout ſouvenir d'une action commiſe, qui nous la repréſente comme n'étant point telle qu'elle auroit dû être, & ſur-tout comme aïant des ſuites dont nous ſouhaiterions d'être délivrés. On peut donc dire qu'il entre dans la compoſition des remors deux notions principales; celle de l'ordre preſcrit par la Raiſon, que nous reconnoiſſons avoir enfraint, & celle de la peine décernée par

un

un Etre ſupérieur, à laquelle nous ſentons que nous ſerons expoſés. Remarquons bien que, dès qu'il reſte quelque veſtige de l'une ou de l'autre de ces notions, il exiſte néceſſairement des remors de toute mauvaiſe action commiſe, proportionnés à l'évidence & à l'étenduë de ces notions. Il en reſultera bientôt, que le cas de l'exemption totale des remors eſt impoſſible.

Je conviens que le prémier principe d'où nous les dérivons, quoiqu'il dût être le plus fort, puisqu'il eſt pris de nous-mêmes, de notre conſtitution eſſentielle, & de l'intérêt de notre perfection, eſt cependant incomparablement plus foible que le ſecond, qui eſt fondé ſur la connoiſſance d'un Maître, qui a déclaré ſa volonté, & qui a en main dequoi la faire reſpecter. L'ignorance volontaire, ou les diſtractions perpétuelles dans leſquelles les hommes paſſent leur vie, font qu'on a bien de la peine à modérer leurs égaremens, même en faiſant briller à leurs yeux le Glaive de la Juſtice divine; enſorte que les renvoyer à eux-mêmes, à l'examen de leur deſtination & des avantages immédiats qu'ils peuvent retirer de la pratique de la Vertu & de la fuite du Vice, c'eſt parler un langage que preſque perſonne n'entend, & qui paroit donner dans les ſubtilités & dans la chimère. C'eſt donc par des raiſons bien dignes de ſa ſageſſe & de ſa bonté, que Dieu a ajouté des Loix poſitives aux Loix naturelles, & des connoiſſances révélées aux con-

noiſſances que l'Ame peut tirer de ſon propre fonds. Il n'eſt guères poſſible de nier l'utilité, & même la néceſſité de la Religion, à moins qu'on n'ait quelque motif ſécret qui indiſpoſe contre elle.

Mais pour revenir aux remors, la Question; ſi l'on doit leur attribuër quelque réalité, ſe réſout, en vertu de la définition que j'ai donnée des remors, en ces deux autres: Eſt-il poſſible d'être auſſi ſatisfait, après avoir agi contre la Raiſon, qu'en tenant une conduite raiſonnable? &, y a-t-il un Supérieur, auquel nous ſoyons comptables de nos actions? Toutes les batteries de l'Athée ſont ordinairement dreſſées contre cette ſeconde aſſertion; & il croit avoir gain de cauſe complet, quand par ſes Sophismes il eſt venu à bout de former contre l'Exiſtence de Dieu des difficultés qu'il oſe appeller des Démonſtrations. Ce n'eſt pas ici le lieu de les examiner. Il eſt certain que s'il n'y a point de divinité, le crime demeurera impuni, & que cette partie des remors, qui ſe rapporte à la peine, ne peut plus incommoder un homme qui ſe croit dans un état d'indépendance parfaite.

Mais voici ſur quoi je me ſuis fondé, en diſant tout à l'heure que le cas de l'exemption totale des remors eſt impoſſible. C'eſt que l'Athée, dans ſa propre hypothèſe, demeure obligé d'admettre la différence morale des actions. La raiſon qui le prouve, c'eſt que cette différence ne tient, pour ainſi dire,

pas

pas à la divinité; elle tient à l'humanité. C'est parce que l'homme est homme, doué de certaines facultés de l'Ame & du Corps, qu'il peut conserver & perfectionner, ou affoiblir & détruire; c'est par cette raison-là, dis-je, qu'il est bon pour lui & conforme à sa nature de commettre certaines choses, & d'en omettre d'autres; & qu'en tenant une conduite opposée, il agit mal, il fait des actions auxquelles on ne sauroit donner le nom d'indifférentes, puisque leurs suites morales sont d'une évidence palpable. Ce n'est pas parce qu'il y a un Dieu, que deux & deux font quatre, & que deux choses égales à une troisième, le sont entre elles. Tout de même, ce n'est pas parce qu'il y a un Dieu, que les connoissances de l'esprit valent mieux que l'ignorance, que les connoissances utiles sont préférables à celles de pure curiosité, ou à des Sciences entièrement fausses, comme la Magie, l'Astrologie judiciaire; & par rapport au Corps, qu'il se soutient mieux dans la force & dans le jeu de ses organes en suivant les règles de la tempérance, qu'en se livrant aux excès. Or c'est là dans l'exacte vérité en quoi consiste toute la différence morale des actions; ce n'est point la Volonté de Dieu qui rend la Vertu, Vertu, le Vice, Vice, & qui détermine le Bien & le Mal; c'est la nature même des choses, c'est l'immutabilité des Essences, dont nous avons déjà parlé; & l'on peut s'appercevoir encore ici, combien il est dangereux de porter atteinte à ce dog-

dogme métaphysique, puisque çela ne va pas à moins qu'à ôter les limites essentielles du Juste & de l'Injuste, de l'Honnête & du Deshonnête.

L'Athe'e reste donc, si je puis ainsi dire, honnête homme malgré lui; ou du moins dans l'obligation de l'être, jusqu'à ce qu'aïant fait le dernier pas, de nier la différence morale des actions, il abjure en quelque sorte l'humanité. Mais il suffit que ce dernier pas vienne uniquement de sa propre façon de penser, & ne soit point une conséquence nécessaire de son Systême, pour que ma thèse subsiste: c'est que l'Athéisme ne va point jusqu'à procurer la privation de toute Conscience, & l'éxemtion de tout remors; le prémier principe des remors consistant, comme nous l'avons dit, dans le desaveu intérieur d'une conduite contraire aux Maximes de la Nature & de la Raison. J'ai cru que l'équité demandoit que j'insistasse sur cette distinction, & que l'intérêt de la bonne cause pouvoit aussi s'y trouver. Car engager les Athées à penser, à réfléchir, à s'appliquer au moins à la connoissance d'eux-mêmes, & à se faire des principes qui en resultent; c'est déjà une grande avance, soit pour eux, par la liaison qu'ont entre elles les Vérités, & la facilité de remonter de la Créature au Créateur, soit pour ceux qui, entrant en dispute avec eux, peuvent au moins partir de quelque principe avoüé. De tels avantages sont trop précieux pour les négliger; & il y a beaucoup

coup d'imprudence dans le procédé de ceux qui chargent les Athées, par cela seul qu'ils sont Athées, de toutes sortes de scéleratesses & d'horreurs, comme d'autant de suites inévitables de leur doctrine. On vient de voir le contraire; & il n'est jamais permis de leur attribuër rien de semblable que d'après leur propre confession.

Qu'on ne pense pourtant pas que j'attribuë à ces principes plus d'efficace qu'ils ne peuvent en avoir en effet, pour régler la conduite & les mœurs de l'Athée. On se souvient de la Question qui a été agitée entre M. Bayle, & quelques Savans de son tems; s'il peut y avoir une Société d'Athées propre à subsister? Ce qui revient à demander; si un certain nombre d'Athées réunis en Société peuvent être Observateurs si exacts de la différence morale des actions, qu'il règne entre eux un ordre pareil à celui des Sociétés, où les Loix & la Religion interviennent? Dans tout ce que le subtil Philosophe de Rotterdam a dit pour colorer cette supposition, il règne perpétuellement deux équivoques principales, l'une entre le Droit & le Fait, l'autre entre la possibilité absoluë, & la possibilité morale. Nous venons de reconnoitre le Droit: l'Athée trouve au dedans de lui des règles de conduite, qui doivent le porter naturellement au bien: mais on n'en sauroit conclurre au Fait; qu'il suivra en effet ces règles, ni même qu'il les découvrira. Car, pour y parvenir, il faudroit qu'il attei-

gnît

gnît à cet exercice complet, à ce dévelopement total de ſes facultés intellectuelles, qui n'a preſque point, ou plutôt point d'exemple, même parmi ceux que les motifs les plus preſſans y devroient ſolliciter. Il n'y a donc pour l'Athée que la poſſibilité abſoluë & idéale d'être exactement vertueux; mais la poſſibilité morale y répugne, il a trop d'obſtacles à vaincre, trop peu de ſecours propres à déterminer ſon activité, & à ſoutenir ſes forces. Or, pour abréger, s'il n'y a pas lieu d'affirmer d'un Athée, conſidéré ſeul & ſéparé de la maſſe, qu'il puiſſe s'élever aux vraies notions & à la conſtante pratique de la Vertu, que ſera-ce ſi nous jettons les yeux ſur une Société d'Athées, qui, entant qu'hommes, ont toutes les foibleſſes & toutes les paſſions de l'humanité, tandis qu'ils ne ſont rappellés à leur devoir que par une notion abſtraite du Bien & de la Perfection, & tenus en bride que par un lien presque inviſible? Dire que l'on verra régner l'ordre, & fleurir les vertus au milieu d'eux, c'eſt avancer le plus inſoutenable des Paradoxes. Il ſeroit autant & plus ſpécieux de dire, qu'une troupe d'Enfans, qu'on renfermeroit dans une Maiſon, ſans Précepteurs & ſans Surveillans, en leur recommandant de bien étudier & d'être ſages, s'en acquitteroient avec tant de ſuccès, qu'au bout du tems ordinaire, chacun d'eux auroit fait les mêmes progrès en tout genre, que les Enfans dont l'éducation eſt le plus ſoigneuſement dirigée. La choſe

eſt poſſible en ſoi: dira-t-on qu'elle le ſoit moralement, & que de mille Fondations de ce genre, on pût ſe promettre d'en voir réuſſir une ſeule?

Je borne ici mes réflexions ſur la Conſcience, qui ne ſauroient s'étendre plus loin, dès que je veux m'en tenir au plan que je me ſuis propoſé, & ne pas deſcendre dans les détails. Ma dernière remarque ſera deſtinée à ſatisfaire ceux qui pourroient avoir quelque ſcrupule de ce que je ne ſuppoſe aucune Conſcience innée, & antérieure à ces Jugemens qui procèdent d'une Raiſon dévelopée par l'exercice, & affermie dans l'exercice par l'habitude. Je ne ſaurois révoquer rien de ce que j'ai avancé à cet égard; mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe parler d'une *Conſcience naturelle*, & qu'il n'y en ait une effectivement, qui non ſeulement exiſte dans tous les hommes, & les diſpoſe à la Conſcience qu'on peut nommer *acquiſe*, mais encore ſans laquelle celle-ci ne pourroit jamais avoir lieu. Il en eſt de cette Conſcience naturelle, comme de ce qu'on appelle Logique naturelle, Ontologie naturelle, Arithmétique naturelle, Muſique naturelle. Les hommes ont des diſpoſitions innées à ces différentes Sciences; & lorsqu'ils n'ont pas occaſion de les apprendre par principes & par règles, ils ne laiſſent pas de ſe faire d'après les notions confuſes, une eſpèce de tablature, qui leur ſuffit pour l'uſage & les beſoins ordinaires de la vie. Un peu d'éducation & de commerce avec les autres hom-

hommes ne manque guères de produire ces sortes de Sciences usuelles, à la faveur desquelles le vulgaire porte souvent des jugemens plus vrais, & se démêle mieux des conjonctures, que les Philosophes, lorsque se bornant à leur théorie, ils négligent les lumières de l'expérience, s'entêtent de leurs préjugés, ou se livrent à leurs passions. Cela ne déroge pourtant en rien au prix de la Science réelle, par laquelle seule on arrive à une connoissance certaine des Vérités, qui dans tout homme, dont les simples directions naturelles règlent les opérations, ne peuvent jamais être que des Probabilités plus ou moins fortes, sans qu'il soit en état d'en donner la démonstration.

La Conscience est donc dans le même cas que les autres Sciences naturelles que j'ai nommées. Elle devient une Théorie, une Science proprement ainsi dite, lorsque la Raison acquiert les notions distinctes des principes qui doivent la diriger, & en déduit par voie de conséquence légitime les règles de toutes les différentes espèces d'actions, qui sont susceptibles de moralité. Hors de-là il ne peut y avoir que l'une de ces deux choses; ou une privation entière de toute notion morale, dans ceux qui n'ont point été tirés de leur état primitif, ou une routine contractée en vivant avec les autres, & en réfléchissant, autant que le permettent les bornes de la Logique naturelle acquise; c'est-à-dire, de celle qui naît de l'Education, sans le secours de l'art & des règles. En un mot la Conscien-

quelle on eſt preſque toujours en traitant du Goût en général. Tout le monde parle de Goût, & quantité d'Auteurs ſe mêlent d'en écrire, parce que chacun ſent en ſoi des ſemences de Goût, ſi je puis ainſi dire, des diſpoſitions à être affecté par tel ou tel objet, qui excite, émeut, & ſatisfait notre Ame, lorsqu'elle s'applique à le conſidérer. Ce ſont ces diſpoſitions qui forment la prémière claſſe des Connoiſſeurs, de ces gens de goût deſtitués d'étude, ou du moins d'une étude approfondie, mais dont les jugemens ſont ſouvent les plus ſûrs. Les mêmes diſpoſitions font enfanter quelquefois à certains Auteurs des Ouvrages originaux & inimitables, qu'ils produiſent comme s'ils les trouvoient tout faits en eux; à-peu-près comme la Fontaine faiſoit ſes Fables: ce qui engageoit une Dame ſpirituelle de ſon tems à l'appeller un *Fablier*. Ici doit s'appliquer dans toute ſon étenduë la Maxime: *Gaudeant bene nati.* Les plus profondes recherches, les définitions les plus exactes, les diviſions les plus complettes, ne feront jamais naître un Ouvrage de goût; & il en faudra revenir à ce que diſoit le grand Prince de Condé „ qu'il „ pardonnoit à M. d'Aubignac d'avoir ſuivi „ les règles d'Ariſtote; mais qu'il ne pouvoit „ pardonner aux règles d'Ariſtote, de lui a„ voir fait faire une auſſi mauvaiſe Pièce." Voilà ce qui arrive infailliblement à tous ceux qui travaillent en dépit de la Nature.

MAIS, dirons-nous pour tout cela, que

le Goût soit une simple saillie, une fougue, un don arbitraire de la Nature, une pièce de plus dans l'Ame de ceux qui le possèdent? Point du tout. Le Goût est fondé sur des principes fixes, & aussi invariables que la Nature-même, avec laquelle il a des rapports qui ne sauroient être blessés, sans que le sentiment délicat de l'homme de goût, ou le jugement réfléchi de celui qui sait réduire le goût en règles & en théorie, s'en apperçoivent. Le Goût peut être altéré, & presque totalement défiguré, dans certains tems & dans certains lieux; un charivari détestable peut passer pour une Musique harmonieuse, une Pièce de Théatre où toutes les unités sont violées, peut enlever les suffrages; l'éducation, l'habitude, un caractère national qu'on peut comparer au goût de terroir des vins, suffisent pour cela. Mais il faut de toute nécessité que, sous toutes ces modifications, & sous tous ces travestissemens, le goût originaire & naturel se retrouve, tout comme les notions communes en général percent en quelque sorte à travers les erreurs les plus grossières, & qui au prémier coup d'œil paroissent en être les plus éloignées. Il en est de même de la Conscience, qui a occasionné cette digression. Comparez les coutumes, les usages, les mœurs de tous les habitans des deux Hémisphères; vous y trouverez les plus grandes bizarreries, les dissonances les plus révoltantes; vous vous imaginerez même, si vous n'employez pas un dégré suffisant d'attention, qu'il y a des

choſes répugnantes aux prémiers principes de la Morale, & deſtructives de la différence eſſentielle entre le Bien & le Mal: mais, examen fait, vous reconnoitrez que ce ſont des conſéquences, monſtrueuſes tant qu'il vous plaira, mais réellement émanées de Principes vrais, dont on a fait de fauſſes applications. Faut-il aller chez les Nations ſauvages pour en trouver des exemples? Je ne le crois pas; & l'on auroit peut-être peine à découvrir dans les trois autres parties du Monde une extravagance, qui égalât la fureur des Duëls, & les ravages qu'elle a cauſé en Europe. D'où procède-t-elle? De ce Principe; Que l'Honneur eſt plus cher que la Vie, & qu'ainſi il faut tout ſacrifier à la conſervation de ce Tréſor. Suivez le chemin qu'on a fait pour arriver de ce Principe aux conſéquences qui engagent deux hommes, deux amis intimes, à ſe couper la gorge pour un mot, pour un geſte, pour un regard; & vous ne vous étonnerez plus de rien.

Telle eſt la Conſcience, ſon étenduë, ſon empire, ſes effets, ſes modifications. Heureux ceux qui ont eu ſoin de l'épurer juſqu'au point où elle peut l'être; pourvu que cette lumière ſerve à les conduire dans le bon chemin, & à les faire avancer de plus en plus dans ce grand ouvrage de la Perfection, ſeul digne d'occuper l'homme ici-bas, puisqu'il eſt le ſeul qu'il puiſſe eſpérer de continuer dans une autre vie!

* *
*

DE L'OBLIGATION
DE SE PROCURER TOUTES LES COMMODITÉS DE LA VIE,
CONSIDÉRÉE COMME UN DEVOIR DE LA MORALE.

DE L'OBLIGATION
DE SE PROCURER TOUTES LES COMMODITÉS DE LA VIE,
CONSIDÉRÉE COMME UN DEVOIR DE LA MORALE.

On aura peut-être de la peine à se persuader que ce que je veux faire envisager sous l'idée d'un Devoir, en soit un, & qu'il faille le proposer aux hommes sous ce point de vuë, comme s'ils n'étoient pas disposés, non seulement à le réduire en pratique, mais même à le pousser au de-là de ses justes bornes. Ce seroit pourtant se tromper que d'acquiescer à l'une & à l'autre de ces décisions. L'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie est un devoir légitimement déduit des prémiers principes de la Morale; & qui plus est, c'est

un devoir communément négligé. Quelques momens d'attention suffiront, si je ne me trompe, pour en convaincre ceux qui pensent autrement.

La Morale n'est rien, ou elle est la Science du Bonheur. Quelle autre raison pourroit déterminer la Créature raisonnable à réfléchir sur la nature de ses actions; quel autre but pourroit-elle se proposer en y faisant régner un certain ordre, qui paroit d'abord tenir de la gêne & de la contrainte, sinon d'en être recompensée par un état préférable à celui où elle demeureroit en négligeant ces précautions? Aussi tous les Philosophes qui ont fait de la Morale leur objet, ont-ils parlé à leurs Disciples du Bonheur, du souverain Bien, comme de la dernière fin à laquelle ils devoient tendre. Il n'étoit pas difficile en effet de connoitre une fin que la Nature a écrite en gros caractères dans le cœur de tous les hommes. Mais il s'en failloit bien qu'il fût aussi aisé de trouver les moyens qui conduisent à cette fin, parce que la Nature gardant le silence à cet égard, laisse à l'homme le soin de consulter l'Expérience & la Raison, pour se démêler avec succès de cette grande entreprise.

C'est donc ici que commencent tous ces Edifices, qu'on appelle *Systèmes*, & qu'on distingue par les noms de leurs Architectes. Il y en a eu par centaines, comme le témoignent les Philosophes anciens; mais au fonds ils peuvent être réduits à trois

prin-

principaux. On a voulu rendre l'homme heureux par l'Insensibilité, par la Volupté, & par la Vertu. Je sortirois des bornes de mon Plan, si je faisois ici l'analyse & la comparaison de ces Systèmes. Je laisse donc indécis, laquelle de ces trois routes mène effectivement au Bonheur; mais si l'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie découle égalment de ces trois Sources, j'aurai eu raison d'avancer que c'est un devoir légitimement déd it des prémiers principes de la Morale.

J'ENTENS par cette obligation, (car il est essentiel de commencer par la définir,) l'attention que nous devons apporter à écarter de la portée de nos sens, & des idées de notre esprit, tout ce qui altère, inquiète, aigrit, & fait des impressions fâcheuses, pour y substituër les choses propres à produire des effets doux & agréables. Il ne s'agit donc ici, ni des prétentions outrées des Passions, ni de cette mollesse entre les bras de laquelle l'homme s'endort si volontiers. Je ne cherche à mettre l'homme dans une situation riante, qu'autant qu'elle est propre à faciliter la pratique de ses devoirs; car si je le détournois de ses devoirs, je le rendrois malheureux, & je ne pourrois plus me vanter de lui donner une leçon de Morale. Je donnerai dans la suite de ce Discours quelques Exemples qui acheveront de fixer les justes limites de cette obligation. Voyons sa nécessité dans les

les trois Syſtèmes généraux du Bonheur.

I. Le prémier eſt celui de l'Inſenſibilité, de l'*Apathie*, comme la nommoient ceux qui en ont introduit l'idée. Ce dogme pris dans un ſens abſolu, & à toute rigueur, eſt la plus haute de toutes les chimères. Un homme qui ne ſent rien eſt un homme, ſi j'oſe ainſi dire, *deshumaniſé*. L'orgueil peut ſe vanter de ne rien ſentir; l'enthouſiasme peut jetter dans un accès de délire, où l'on ne ſente effectivement rien. Mais il eſt impoſſible de faire de cet état un état permanent, un état philoſophique. Ce Sage cantonné en lui-même, ſiégeant dans je ne ſai quelle Capitale intérieure, où il eſt inacceſſible à tous les traits, à toutes les disgraces, eſt le Phœnix, c'eſt-à-dire, un Etre auſſi fabuleux que cet Oiſeau.

Si l'on veut donc laiſſer à l'*Apathie* la prérogative d'être un Syſtème, une route à la Félicité, il faut au moins la prendre dans un ſens raiſonnable & poſſible. Alors elle ſignifiera ce détachement de toutes les choſes du dehors, par lequel nous arrivons inſenſiblement à pouvoir nous en paſſer ſans peine, & à trouver notre joie & notre ſatisfaction en nous-mêmes. Cette idée eſt grande, elle eſt belle, elle eſt vraie. Mais je vous prie de faire d'après l'expérience une remarque, qui nous conduira tout droit à l'obligation que je veux établir. C'eſt qu'il eſt incomparablement plus facile de ſe défaire de la ſenſibilité pour les grandes choſes

ſes que de la ſenſibilité pour les petites. Cela eſt étonnant, mais cela eſt inconteſtable. Il y a dans les grandes Ames, dans les Ames Philoſophes, un principe de nobleſſe & d'élevation, qui les ſoutient dans tout ce qui a de l'éclat, & qui demande une force héroïque; jamais cela ne leur manque au beſoin. Mais ce Héros, ce Philoſophe, que les coups les plus rudes du ſort n'ont point ébranlé, vous les verrez s'inquiéter, ſe laiſſer emporter quelquefois hors de leur aſſiette, par des choſes qui n'ont aucune proportion avec celles dont ils ont pleinement triomphé. De-là vient l'extrême différence entre la vie privée & la vie publique, & l'étonnement où l'on eſt en voyant de près des Hommes, dont la grandeur apperçuë en perſpective étoit ſi frappante, en les voyant, dis-je, petits, minucieux, mépriſables. On a fondé là-deſſus ces Maximes vulgairement reçuës; que *la préſence diminuë la renommée*, & *qu'il n'y a point de Héros pour ſon Valet de Chambre.* Et moi j'y fonde l'obligation de prévenir ces travers, ces inégalités, ces bizarreries, qui font ſouvent éclipſer les plus brillantes qualités; & je dis que le meilleur moyen d'y réuſſir, c'eſt d'arranger les objets les plus voiſins, & auxquels ſont attachées les véritables commodités de la vie; de manière qu'il en reſulte un coup d'œil gracieux, des impreſſions riantes. On ne ſauroit croire combien cela influë ſur l'état de l'Ame. Le

Phi-

Philosophe qui méprise ces détails, & qui croit y trouver une espèce de puérilité, est un faux Philosophe, qui n'entend pas son métier, & qui n'arrivera jamais à la véritable *Apathie*. Tout le faste de ses dogmes ne l'empêchera pas de receler au dedans de soi mille soucis, d'autant plus incommodes qu'ils renaissent tous les jours.

II. On comprend aisément que, dans le Systême de la Volupté, l'obligation dont je parle, est, sinon plus forte, au moins plus marquée. Mais je vais plus loin, & j'avance une chose dont je suis persuadé; c'est que la volupté d'*Epicure* n'est que cela. Il y a longtems qu'on a réhabilité ce Philosophe, dont la mémoire avoit été injustement décriée, & qui n'a rien de commun avec ces Epicuriens, qui font de l'aimable Déesse de leur Maître une Furie grossière & brutale. Ce célèbre Grec avoit trop profondement médité sur les sources du vrai bonheur pour en indiquer d'aussi mauvaises que la sensualité & les excès. Il n'y a qu'à lire les Sentences qu'il a prononcées, & en particulier celles qu'on trouve enchassées avec tant d'art dans les admirables Lettres de *Sénèque* à *Lucilius*. Ces Lettres sont, pour ainsi dire, une conciliation perpétuelle de la doctrine d'Epicure & de celle des Stoïciens; & en effet quelque opposées que paroissent ces deux doctrines, il est certain qu'elles ne diffèrent point essentiellement. *Epicure* veut mener à la Vertu par

la

la route d'une Volupté, conforme aux Loix de la Nature & aux Confeils de la Raifon, d'une Volupté pure, paifible & qu'on puiffe fe procurer dans tous les tems & dans tous les lieux. *Zénon* veut méner à la Volupté, (car le Bonheur, le fouverain Bien & la vraie Volupté font la même chofe;) il veut, dis-je, méner à la Volupté par la Vertu; il veut que l'Homme devienne femblable aux Dieux, en vivant comme eux. A laquelle donc de ces deux Ecoles qu'on aille, il en refultera le même effet; on reviendra de la prémière vertueux par la volupté, & de la feconde voluptueux, c'eft-à-dire, heureux par la vertu.

MAIS pour ne point fortir des bornes de la Queftion que j'examine, comment obtenir la vraie Volupté d'Epicure? Eftce dans le tumulte, dans le fracas, dans l'étourdiffement des plaifirs, qu'elle fe trouve? Un paffage des Lettres que j'ai citées, nous l'apprendra: je fuis fâché feulement de ne pouvoir pas lui conferver toute fa beauté dans ma Traduction. „ Ceux, dit „ Sénèque, qui s'addreffent à Epicure, „ ont la fauffe efpérance qu'ils pourront „ mettre tous leurs vices à l'abri de fes „ préceptes. Quand ils arrivent à la por„ te de fon petit Jardin, ils y lifent cet„ te Infcription: Etrangers, vous ferez „ bien ici, vous y gouterez le fouverain „ Bien dans la Volupté; l'hôte du logis

„ vient

„ vient ensuite les recevoir avec un air
„ d'hospitalité, & de la façon la plus hu-
„ maine; il leur présente de la bouillie de
„ farine d'orge, il leur verse de l'eau lar-
„ gement, & leur dit ensuite: Eh bien,
„ n'avez-vous pas été bien reçus?" (*) Voilà l'idée que Sénèque nous donne de la Volupté d'Epicure: sa Secte n'auroit pas été si nombreuse assurément, si l'on n'avoit mis aucun assaisonnement à cette prémière simplicité.

On a eu grand tort cependant de le faire: tout ce que l'on a ajouté, peut être comparé au fard qui ne rehaussa jamais les charmes de la Beauté. Il falloit s'en tenir au plan du Sage Athénien. Un petit Jardin bien cultivé, une Maison commode, des mets apprêtés sans art, des Livres, des Amis, une Compagne douce & fidèle, on l'a dit souvent, & peu de gens veulent le croire, ou ne s'en apperçoivent que trop tard; voilà ce qui rend la vie heureuse. La vocation sécrette & invariable que la Natu-
re

(*) .... *Istis qui ad illa confugiunt, spe mala inducti, qui velamentum se ipsos suorum vitiorum habituros existimant.* .... *Cum adierint hos hortulos, & inscriptum hortulis, Hospes hic bene manebis, hic summum bonum voluptas est: paratus erit istius domicilii custos, hospitalis, humanus, & te polenta excipiet, & aquam quoque large ministrabit, & dicet: Ecquid bene acceptus es?* Epist. XXI. ad Lucilium.

re nous addreſſe au Bonheur, ſeroit une illuſion, ou ne ſerviroit qu'à nous tourmenter, s'il falloit pour l'acquérir des fraix que tout le Monde ne fût pas en état de faire, & que par-là il devint un appanage réſervé à certaines conditions. C'eſt au contraire dans ces conditions qu'on eſt le moins à portée de le goûter, parce que l'Art y étouffe ſans ceſſe la Nature, & qu'on ſe dégoûte bientôt de tout ce qui n'eſt pas naturel. Je conclus donc qu'un vrai Epicurien, un Epicurien ſage & raiſonnable, eſt celui qui va droit au but, en ſe procurant ces commodités de la Vie, qui en marquent tous les inſtans d'une manière douce, & bien autrement délicieuſe, qu'on ne les paſſe dans la diſſipation.

III. Je viens au troiſième Syſtème du Bonheur; c'eſt celui dans lequel on le regarde comme indiſſolublement attaché à la pratique de la Vertu. J'avois dit, je l'avouë, que je laiſſerois indécis, laquelle des trois doctrines qui ont été indiquées, eſt la véritable; mais je ne ſaurois me réſoudre à perſévérer dans cette indéciſion. Il eſt ſi évident qu'on n'eſt, & qu'on ne peut être heureux, qu'autant qu'on eſt Vertueux, que la ſeule apparence du doute à cet égard me paroit mal-ſéante. La démonſtration de cette Vérité eſt étrangère au ſujet que je traite; & après tout chacun la porte dans ſon cœur, quelque combattuë qu'elle y puiſſe être par l'Erreur ou par le Vice.

nes commodités qu'il feroit en notre pouvoir de nous procurer; & fi nous ne le faifons pas, nous manquons à notre devoir; car je ne vois pas qu'il y ait de la différence entre manquer à une chofe qui nous empêche de faire notre devoir, ou du moins de le bien faire, & manquer à ce devoir même. Si, par exemple, un Magiftrat aiant à entendre diverfes perfonnes qu'il eft obligé d'écouter, & auxquelles il rendra enfuite juftice d'après ce qu'elles lui auront dit; fi ce Magiftrat, dis-je, eft dans un Appartement expofé à quelque injure de l'air, à quelque bruit incommode, à quelque autre action que ce foit, qui en l'affectant le détourne de l'attention qu'il doit à ceux qui lui parlent, n'eft-il pas dans l'obligation de choifir un lieu plus commode, & où il foit à l'abri de ces diftractions? Si un Homme de Lettres ne peut méditer avec quelque fuccès, qu'après avoir pris une taffe ou deux d'une liqueur qui libère fa tête de la péfanteur qui l'accable, ou des vapeurs qui l'offufquent, n'eft-il pas dans l'obligation de fe procurer cette efpèce de véhicule de fes idées? Si un Homme de Guerre, (je ne crains point de joindre cet exemple aux autres, & cela ne déroge point à l'obligation, en apparence oppofée, de foutenir toutes les fatigues & d'affronter tous les maux, puisque celle-ci ne peut être fondée & raifonnable, qu'entant & autant que la néceffité l'exige;) fi un Homme de Guer-

re s'apperçoit qu'il y a dans quelque partie de ses vêtemens une gêne qui dérange la liberté de son action, qui lui ôte quelque chose de la promtitude & de l'aisance de ses mouvemens, le trouveriez-vous fort sensé de dire qu'il y auroit une fausse délicatesse à y remédier? Seroit-ce par hazard un mérite de faire moins bien ce qu'on pourroit faire mieux, en faisant cesser un état incommode, pour lui en substituër un plus avantageux à l'exercice de nos fonctions? Je ne me persuade pas qu'on puisse raisonnablement penser de la sorte.

Je ne me trouve embarrassé ici que de l'abondance des preuves, & de la crainte de passer les bornes d'un Discours académique. Ainsi il faut que je me borne à la simple indication de deux Argumens en faveur du même devoir; dont la force me paroit manifeste.

Le prémier, c'est que l'obligation de faire le bien emporte celle de faire le mieux; & que celui qui pouvant faire mieux, ne fait que bien, est censé faire mal. Cela est si vrai que tous les jours on ne tient aucun compte à certaines personnes des choses qu'elles ont faites & bien faites, dès qu'on sait qu'elles pouvoient les faire mieux. Or il est évident que l'omission des précautions, sur lesquelles roulent le Devoir que j'établis, empêche constamment le mieux, & nous prive de quelqu'une des dispositions qui de-

devroient concourir à la perfection de notre action.

Le second argument que j'indique, c'est que nos actions considérables, celles qui portent le nom de grandes, sont des Touts, composés d'autres actions plus petites, dans lesquelles elles se divisent & se subdivisent. Ces petites actions sont les élémens de la grande action, de l'action totale. Or si ces élémens sont défectueux, ou en nombre, ou en qualité, l'action qui en est le résultat, en souffre proportionellement à ce défaut. On peut emprunter ici une comparaison très-sensible des actions du Corps. Qu'est-ce que cette force d'un bras, qui lève telle masse d'un tel poids? C'est l'aggrégat des forces de tous les muscles de ce bras; & la force de chaque muscle est l'aggrégat à son tour des forces de toutes les fibres qui composent ce muscle. Si donc l'action d'un muscle, ou même d'une fibre, manque, ou qu'elle soit altérée, l'action totale en reçoit un déchet d'autant. Séparez un fil très-mince d'un gros cable, ce n'est rien en apparence; continuez à en séparer de semblables, & vous parviendrez à détruire tout le tissu.

Ces réflexions sont assez frappantes pour quiconque sait & veut réfléchir. Il est pourtant incroyable, combien il se trouve de gens, dont les uns se font un vain mérite d'être au-dessus de ces prétenduës bagatelles, & les autres passent leur vie dans des

em-

embarras qu'ils n'apperçoivent seulement pas, quoiqu'ils soient l'unique cause de la médiocrité à laquelle ils demeurent, pour ainsi dire, condamnés. La plupart des dispositions qu'on appelle humeur, inégalité, caprice, naissent de là; la Société en perd ses principaux agrémens; les Vertus d'aimables qu'elles devroient être, en deviennent sèches & rébutantes; & le Bonheur se perd, s'abîme dans ces petits incidens, tout autant & plus que dans les grandes traverses de la vie; à-peu-près comme une ravine d'eau peut également se jetter tout-à-coup dans quelque large ouverture, ou en se répandant sur la terre s'imbiber dans tous ses pores.

J'AI donc eu raison de dire dès l'entrée de ce Discours, que l'obligation de se procurer toutes les commodités de la Vie étoit un devoir, & un devoir fort négligé. Les hommes aiment le Plaisir, & y font consister le Bonheur. Ils ont raison; mais leur Oeconomie n'en est pas moins mauvaise pour cela. Ils font comme ces gens qui mangent le revenu d'un mois, ou même d'une année, pour donner un festin d'apparat, où l'on s'ennuie quelquefois mortellement, & qui se trouvent à l'étroit le reste du tems. On croit qu'être heureux, c'est pouvoir jouïr de tems en tems de ces Plaisirs éclatans, qui sont le partage de l'Opulence & de la Grandeur. Abus. Etre heureux, (je ne parle qu'en Philosophe, & je laisse à la

Religion le droit & le privilége de nous ouvrir l'accès à un Bonheur fort au-dessus de ce que nous appellons improprement de ce nom dans la sphère des choses temporelles,) être heureux, c'est arracher soigneusement toutes les épines qui se trouvent sous nos pas, semer la route d'autant de fleurs que notre condition le permet, & marcher ensuite d'un pas ferme & tranquille dans le chemin de la Vertu.

LA

LA LOGIQUE DES VRAISEMBLANCES.

Discite justitiam moniti, & non temnere Divos.

VIRG.

Si ma Religion n'est qu'erreur & que Fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.
Quel ordre! quel éclat! & quel enchaînement!
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout-à coup éclaircies!
Historiens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raisonnemens, Ecrits, Tradition,
Tout s'accorde & se suit; & la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites nous quel génie admirable
Nous fait de toutes parts si bien envelopper
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom, pour nous tyranniser?

La Religion, Poëme par M. Racine. Chant V. p. 140. Edit. de Par. 1742.

LA

LA LOGIQUE DES VRAISEMBLANCES.

I.

POURQUOI prendre l'allarme aux prémiers mouvemens des Incrédules? Nous les rendons dangereux & rédoutables, en les supposant tels.

II.

EST-CE à nous à répondre aux Ennemis de la Religion? Ont-ils répondu à ABBADIE & à DITTON? Quand ils se seront mis en fraix de réfuter ces Ouvrages, si la réplique nous manque, permis à eux de chanter victoire.

I 4 III.

III.

Il y a deux manières de décider les Questions. On compte les voix, ou bien on les pèse. Ni l'une, ni l'autre, n'est favorable aux Libertins. Seroient-ils en plus grand nombre que les Croyans? A Dieu ne plaise! Seroient-ils plus respectables par leurs lumières & par leurs vertus? Qu'on mette d'un côté tous les Docteurs de l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, qu'on y joigne tant de grands hommes, qui ont cru devoir prendre la cause de Dieu en main, sans y être engagés par le caractère d'Ecclésiastique, un Mornay, un Grotius, un Racine le fils; si vous opposez à cette nuée de témoins Vanini, Spinosa, Toland, Collins, Woolston; si vous y joignez pour renfort ceux qui écrivent aujourd'hui en faveur de l'Impiété; tout bien pésé, de quel côté penchera la balance?

IV.

Peut-etre y a-t-il pourtant encore une voie à tenter pour confondre l'Incrédulité, pour la réduire au silence: c'est celle que je nomme *La logique des Vraisemblances.*

V.

Dois-je craindre que ce mot de *Logique*

que ne déplaiſe à nos Adverſaires, & que l'habitude où ils ſont de n'attaquer la Religion que par ſaillies & par bons mots, ne les ait mis au point de dire un éternel adieu à toute voie de raiſonnement. S'il y en a qui ſoient dans ce cas, ils peuvent s'arrêter ici; pour moi, je ne m'arrêterai pas dans l'exécution de mon Plan, parce que je croirois bleſſer l'équité, en ſuppoſant que tous les Incrédules ont juré de ne plus raiſonner. Ce ſeroit pourtant, ou peu s'en faut, une Induction légitimement déduite de leurs discours, de leurs écrits, & de leur conduite.

VI.

Je renonce pour le préſent à tous les droits d'une Démonſtration rigoureuſe; je veux qu'il n'y ait point d'*Evidence morale*, & qu'en toute matière de créance & de fait, la *Probabilité* borne nos recherches dans ſon enceinte. Voilà le champ clos de notre combat; les Lecteurs éclairés & impartiaux ſont nos Juges; voyons à qui demeurera l'avantage.

VII.

Je demande d'abord, ſi les Queſtions ſuivantes méritent quelque attention. Y a-t-il un Dieu, une Providence, une Révélation, une Religion, une Vie à venir? Eſt-il indifférent de ſe tromper ſur tous ces points? Eſt-ce prodiguer ſon tems que de l'employer

à leur examen? Est-ce une ridicule prudence que de prendre à ces articles le même intérêt, d'y apporter les mêmes précautions, qu'à l'acquisition d'un Emploi, à l'achat d'une Terre, à un Mariage? Ceux qui oseroient soutenir l'affirmative, sont encore hors des termes, dans lesquels je me renferme; ce n'est pas avec eux que je veux disputer. Toute dispute demande certains principes communs, avoués de part & d'autre. Ceux qui traitent ces grandes questions en bagatelles, n'ont point de principes; il faut attendre qu'ils en aient acquis.

VIII.

LA Religion est donc un objet intéressant, ou du moins, elle en seroit un, si sa réalité étoit bien prouvée. C'est là le défilé, où j'arrête mes Antagonistes.

IX.

QU'ATTENDEZ-VOUS, (c'est à eux que je parle,) pour agir dans le Monde? Qu'est-ce qui vous détermine à rechercher, ou à fuir? A quoi consacrez-vous vos soins & vos peines? S'il falloit que le flambeau de la Démonstration vint toujours vous guider, vous courriez risque de demeurer toute votre vie les bras croisés; car il n'y a point d'entreprise dans la vie, dont l'évènement soit infaillible. Aussi votre prudence humai-

ne

ne a-t-elle de tout autres principes. Vous vous mettez en mouvement à la prémière lueur de succès, vous redoublez votre activité, à mesure que cette lueur devient plus brillante, & en général vous proportionnez les dégrés de votre ardeur à ceux des vraisemblances.

X.

Vous faites plus encore, & avec raison. Quand un objet est extrêmement désirable, & qu'il vous importe d'arriver à sa possession, non seulement les apparences favorables vous excitent à sa recherche, mais les apparences contraires ne vous rebutent point; & il faut que l'impossibilité de la réussite soit presque incontestable pour vous y faire renoncer. L'homme est fécond en projets chimériques, & bien loin de négliger les vraisemblances où elles se trouvent, il en suppose plutôt où elles n'existent point.

XI.

Mais cet homme si vif, si entreprenant, mis vis-à-vis de la Religion, change subitement de caractère, il se refroidit & devient tout de glace. On le sollicite à pure perte de faire pour l'autre vie la centième partie de ce qu'il fait pour celle-ci.

XII.

D'où vient cette Indolence? Il ne sauroit y en avoir deux causes. Ou la Religion ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe; ou bien, elle est si dénuée de vraisemblance, qu'un homme de bon sens ne sauroit, sans se deshonorer, donner son application à l'examiner, & en professer la créance.

XIII.

Nous avons déjà rejetté la prémière de ces suppositions, & nous y sommes autorisés par l'aveu de ceux d'entre les Incrédules, qui en s'égarant dans leurs sophismes, ne laissent pas de conserver les principes généraux du raisonnement. Ils conviennent que la Religion seroit un excellent don du Ciel, & qu'il seroit à souhaiter qu'elle en fût émanée.

XIV.

Il ne s'agit donc plus que de mettre cette Religion en état d'exciter au moins, par la vraisemblance de ses preuves, le même dégré d'attention que nous donnons aux vraisemblances qui nous font agir dans le cours de la vie. Il faut persuader aux hommes que le gain attaché à la piété, a autant de droit de réveiller leur attention, qu'un négoce du Madagascar, ou du Missisipi, qui suffit pour mettre des milliers d'hommes dans une action violente & soutenuë.

XV.

XV.

ENVISAGEONS la Queſtion ſous deux faces; en elle-même, c'eſt-à-dire, indépendamment des preuves de fait, & avec le ſecours de ces preuves.

XVI.

EN ſoi eſt-il plus vraiſemblable, qu'un aſſemblage de parties, dont chacune eſt imparfaite, & continuellement muable, forme un Tout, qui ſoit l'Etre néceſſaire, immuable & ſouverainement parfait, que de chercher la raiſon de ce Tout dans un autre Etre, qui ait toutes les perfections, ſans aucun mêlange d'imperfection?

XVII.

EN ſoi eſt-il plus vraiſemblable, que des choſes arrangées avec un art merveilleux, & conſtamment rélatives à des fins marquées & utiles, ſoient ainſi, parce qu'elles ſont ainſi, que parce qu'une Intelligence infinie a préſidé à leur arrangement?

XVIII.

EN ſoi eſt-il plus vraiſemblable, que, s'il y a un Dieu, il ne ſe ſoucie point de ſes Créatures, & les abandonne à une deſtinée aveugle, que de croire une Providence, qui conſerve, ſoutient & dirige toutes choſes?

XIX.

En soi est-il plus vraisemblable, que le sentiment perpétuel, que nous avons de notre Liberté, est faux, illusoire, que nous sommes de pures machines, du choix & du pouvoir desquelles rien ne dépend, que d'admettre la vérité de ce sentiment? Nous persuadons-nous aisément, après avoir fait une action bonne ou mauvaise, qu'il n'a absolument pas dépendu de nous d'agir d'une autre manière?

XX.

En soi est-il plus vraisemblable d'établir une parfaite égalité, une pleine indifférence dans toutes les actions, de manière que tuër son Bienfaiteur, ou lui témoigner de la reconnoissance, ne soient que des choses dépendantes d'une institution, ou réglées tout au plus par le principe de l'utilité; cela, dis-je, est-il plus vraisemblable que la moralité intrinsèque, l'honnête, le juste, la Loi naturelle?

XXI.

En soi est-il plus vraisemblable de regarder l'Homme comme un être, sinon fortuit, au moins destiné uniquement à jouër l'étrange rôle de cette vie, où son état n'est visiblement qu'ébauché, & d'où il disparoit quelquefois avant que de naître, que de

por-

porter ses vuës sur une continuation d'existence, sur un dévelopement ultérieur, sur un état supplétoire, pour ainsi dire, de celui-ci?

XXII.

Est-ce donner à ces idées puisées dans la Nature même de notre Ame & de l'Univers, un nom trop superbe, que celui de vraisemblances? Et quiconque n'est pas plongé dans un aveuglement volontaire, peut-il le leur refuser?

XXIII.

Voici un autre ordre de Propositions. Ce sont celles qui expriment les faits qui servent de base à la Religion. Dieu a bâti sur le fondement des principes naturels, que nous venons de déveloper, un Edifice, dont les matériaux sont les diverses Révélations, par lesquelles il a communiqué sa volonté aux hommes, & dont la *pierre angulaire* est son propre Fils envoyé pour le salut du genre humain. Tout cela est contenu dans un Livre, que nous regardons comme émané du Ciel, & auquel nous donnons notre créance, non seulement sur la déposition d'hommes dignes de foi, mais encore parce qu'il a été attesté par les miracles les plus éclatans. Ne sont-ce là que de pures Fables, des chimères indignes d'attention, ou bien s'y trouve-t-il quelque dégré de vraisem-

semblance, qui doive faire impression sur des Etres raisonnables? Continuons, & achevons notre Examen.

XXIV.

EST-IL plus vraisemblable, que les Juifs, prémiers dépositaires des promesses, aient été séduits par un Imposteur, qui leur a fait accroire que Dieu les avoit tirés d'Egypte *à main forte & à bras étendu*, que les Egyptiens leurs oppresseurs avoient été accablés de toutes sortes de fleaux, tandis qu'aucun mal n'étoit approché d'eux, que les Cananéens avoient été exterminés de devant leur face, pour leur procurer la possession d'un païs découlant de lait & de miel, & que dans toute cette suite de faits extraordinaires, Dieu n'avoit cessé de donner des signes incontestables de sa présence & de son assistance; est-il plus vraisemblable, dis-je, que les Juifs aient adopté & conservé de pareilles Traditions sans fondement, & qu'ils en aient même fait la base d'un Culte extrêmement gênant, que de reconnoitre l'autenticité de ces faits, & la vérité des Archives de ce Peuple élu?

XXV.

EST-IL plus vraisemblable, que cette suite non interrompuë de Prophéties, qui de siècle en siècle ont annoncé des évènemens que toutes les connoissances humaines

ne

ne pouvoient prévoir, & qui ont en particulier tracé un assemblage de caractères, qui devenant plus distincts, à mesure que l'évènement approchoit, ont si bien désigné le Messie, qu'on n'a pu le méconnoitre, lorsqu'il est venu; est-il plus vraisemblable, que ce soit là l'ouvrage du hazard, que celui d'une direction céleste? Car pour l'imposture, comment la supposer? Dans quel tems la placer? Comment en rendre complice toute une Nation dépositaire de ces Oracles?

XXVI.

Est-il plus vraisemblable, que ce Jésus, qui d'un côté réunit tous les caractères indiqués par les Prophètes, & qui de l'autre a fourni dans sa vie & dans sa mort le modèle des plus éminentes vertus, ait été un Imposteur, qu'un saint Homme, dont la mission étoit véritablement céleste?

XXVII.

Est-il plus vraisemblable, que des miracles, qui ont eu pour objet toutes les parties de la Nature, qui ont été opérés de la manière la plus publique & la moins équivoque, & que les contemporains, tout intéressés qu'ils étoient à les contester, n'ont jamais osé nier, soient faux que vrais?

XXVIII.

Est-il plus vraisemblable, qu'il se soit trouvé en même tems une multitude de faux témoins, qui pour avoir le plaisir de débiter des mensonges, aient renoncé à toutes sortes d'intérêts, se soient exposés à des maux sans nombre, à des supplices rigoureux & inévitables, & aient joint à ce parfait desintéressement les plus belles leçons & les plus grands exemples de vertu; est-il, dis-je, plus vraisemblable de regarder ces gens-là comme de faux témoins, que de se rendre à leur témoignage, ou du moins, de reconnoitre qu'ils valent bien la peine qu'on les écoute, & qu'on examine soigneusement leur déposition?

XXIX.

Est-il plus vraisemblable, que le Christianisme, dénué de tout secours temporel, prêché par des gens sans autorité & sans crédit, combattu par tout ce qu'il y avoit de respectable & de rédoutable, contraire sur-tout aux penchans les plus chers du cœur humain; est-il plus vraisemblable, qu'une telle doctrine se soit établie naturellement, par hazard, par intrigue, par le concours des causes secondes, que de remonter à l'assistance d'enhaut, & d'avouër que Dieu *n'avoit mis son Trésor dans des vaisseaux de terre, qu'afin de faire paroitre* d'autant mieux *l'excellence de sa force?*

XXX.

Est-il plus vraisemblable enfin, qu'aujourd'hui-même, une Religion, qui enseigne de la manière la plus complette, tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, qui fournit les seules ressources contre les funestes suites du péché, qui apprend aux hommes à être bons Maîtres, bons Sujets, bons Citoyens, bons Pères, bons Epoux, fidèles en un mot à tous leurs engagemens, une Religion, qui feroit de la Terre un Paradis anticipé, si ses maximes étoient fidèlement suivies; est-il plus vraisemblable que cette Religion ne mérite que railleries, insultes, opprobres, profanations & sacriléges, que de la regarder comme un présent du Ciel, un des plus grands biens de la Société, le ferme appui de notre bonheur présent, & l'unique route du bonheur à venir?

XXXI.

Voila' ce que j'appelle la *Logique des Vraisemblances*. Quiconque me prouvera qu'il prend le parti le plus sensé, & le plus sûr, en foulant la Religion aux piés, quiconque me convaincra qu'il ne fait que suivre les principes qui le déterminent par tout ailleurs, je lui donne dès ce moment gain de cause.

XXXII.

XXXII.

Mais si tout au-contraire, les Ennemis de la Religion se conduisent à-peu-près comme feroit un homme, qui iroit, au travers d'une grêle de mousquetades, chercher une petite pièce de monnoie, ou qui prendroit quantité de billets à une Lotterie, dans laquelle il y auroit 9999. blancs contre un noir, (& ces proportions sont encore fort au dessous des dangers où l'irreligion jette les hommes;) si telle est la Logique des Incrédules, je les prie de nous faire grace de leurs traits ironiques, des vivacités de leur esprit inépuisable en redites, & de réserver leur bonne humeur pour un tems où elle pourroit leur faire faute, & se changer dans le plus accablant, (plût à Dieu que ce ne fût pas le plus inutile!) de tous les repentirs.

DEUX LETTRES
SUR
L'ÉTERNITÉ
DES
PEINES.

DEUX LETTRES SUR L'ÉTERNITÉ DES PEINES.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

Je viens d'achever la lecture (*) de quelques Ecrits, qui, bien qu'ils ne soient pas tout-à-fait nouveaux, l'ont été pour moi à plus d'un égard. Ce sont ceux qui roulent sur l'*Etat des Ames séparées des Corps*.

(*) Ces Lettres ont été écrites en 1739.

Corps (*). J'avois quelque idée de l'opinion qui combat l'Eternité des peines, mais je la regardois comme une hypothèse dénuée de fondement, & tout-à-fait en contradiction avec l'Ecriture Sainte. Vous pouvez juger, que j'ai été bien surpris de la voir proposée avec autant de force qu'elle l'est dans les XIV. *Lettres*. La prémière lecture m'a presque entraîné, & j'ai été tout étonné de me trouver si subitement prosélyte de l'Origénisme. En effet, le Systême exposé dans cet Ouvrage, a quelque chose de bien séduisant. Il nous met devant les yeux l'idée la plus flatteuse, la plus consolante que l'homme puisse concevoir; & il l'assortit avec les Perfections divines d'une manière très-satisfaisante. Les difficultés répanduës dans tous les autres Systèmes s'applanissent dans celui-ci, l'Incrédule perd ses plus fortes armes, & la Bonté de Dieu se manifeste à plein. Telles étoient les prémières impressions que je ne pus m'empêcher de recevoir; & qui, si elles ne sont plus dans le même dégré de force, ne sont pourtant rien moins qu'effacées.

COMME j'avois aussi entre les mains la Ré-

(*) Il s'agit de trois petits Volumes. 1. *Le Systême des Anciens & des Modernes concilié*, &c. Amst. 1733. 2. *Examen de l'Origénisme*, Amst. 1733. 3. *Suite du Livre des 14. Lettres*, ou *Réponse à l'Examen de l'Origénisme*, Amst. 1733.

Réfutation de ces *Lettres*, publiée en *Suisse*, sous le titre d'*Examen de l'Origénisme*, je me hâtai d'y chercher des secours pour raffermir mon orthodoxie chancelante. Je la lus avec avidité; mais, il faut l'avouër, avec peu de fruit. Je ne sai si la dose de venin avoit été forte, mais l'antidote ne voulut point opérer. Toutes mes bonnes intentions échouèrent contre la foiblesse de la Réfutation; & peu s'en fallut qu'elle ne produisît un effet tout contraire à celui auquel je la destinois. Les déclamations Oratoires ne me touchèrent point, & les raisonnemens du Controversiste ne firent que blanchir. L'Auteur eut beau en appeller au témoignage de tous les Docteurs & de tous les Siècles, & tirer delà une espèce de prescription contre cette nouvelle Vérité; il eut beau se prévaloir de l'art des Conséquences, & en déduire à perte de vuë l'Origénisme; l'édifice du Systême me parut demeurer en son entier.

Vous voilà donc hérétique confirmé, direz-vous sans doute. Gare l'anathême. Il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais connu la Vérité, que d'être la victime du Zèle théologique. Pardonnez moi, Monsieur, je ne suis pas encore hérétique, si tant est que ce sentiment soit une hérésie. Ce n'est point cependant la crainte des inconvéniens dont vous me menacez, qui m'a retenu dans les idées ordinaires: ce sont quelques réflexions que ma méditation, &

 l'en-

l'entretien de mes Amis, m'ont suggérées, qui ont dissipé ce que le charme avoit de plus éblouïssant; & qui m'ont ramené, sinon au centre de l'Orthodoxie, du moins à l'indécision. Je vais vous en faire juge, & vous rendre compte de mes idées sur ce sujet; non avec la méthode & la précision d'un Traité, mais avec la liberté que le Genre Epistolaire me laisse.

JE conviens d'abord, qu'en fait de Systême, il n'y en a guères de plus poussé, de plus ingénieux, en apparence même de plus solide, que celui des XIV. *Lettres*. Mais sommes-nous appellés à réduire toutes les Vérités de la Religion en Systême? S'agit-il d'une Science que nous apprenions par Principes & par Conséquences, par Théorèmes & par Corollaires? Pour la mettre sur ce pié, il nous faudroit la connoissance de plusieurs Propositions, que la Foi nous cache entièrement, ou ne nous dévoile qu'en partie. Or si dans un Systême, dans une bonne Démonstration, il faut que les vérités soient tellement enchaînées l'une à l'autre, que la dernière soit toujours une conséquence des précedentes; comment procéder de la sorte dans la Religion, où l'autorité de Dieu tient le plus souvent lieu de raison & de démonstration? Sous prétexte d'étendre les Droits de la Raison, on affoiblit ceux de la Révélation.

CETTE réflexion préliminaire ne nous dispense pas d'entrer dans l'examen même

du

du nouveau Syſtême. Puisqu'il eſt fait, il faut l'enviſager, voir s'il n'eſt prenable par aucun endroit. L'idée de la Bonté de Dieu en eſt la baze. Un Dieu infiniment bon ne ſauroit avoir créé des Etres que pour les rendre heureux, il ne ſauroit les laiſſer en proie à une Eternité malheureuſe. Voilà à quoi ſe réduit preſque toute l'*Introduction à l'Ouvrage*. On ne ſauroit nier que la Bonté ne ſoit un attribut eſſentiel de la Divinité. L'en dépouiller, ce ſeroit métamorphoſer le bon Principe, l'*Auteur de toute bonne donation*, en un Etre dur, cruël, incapable de ſe faire aimer. Mais il s'agit de ſavoir, s'il faut tellement mettre cette perfection à la tête de toutes les autres, que celles-ci ne deviennent que des *Agens* ſubordonnés. Quand je me forme l'idée de l'Etre ſouverainement parfait, je le conçois également ſage, juſte, puiſſant, bon, &c. Toutes ces Perfections me paroiſſent infinies, & par conſéquent égales. Etant égales dans leur nature, je les crois auſſi telles dans leurs opérations. Lorsque Dieu veut ſe revêtir de la qualité de Créateur, & produire hors de ſoi des Etres qui lui doivent leur exiſtence, la Bonté influe ſans contredit ſur ſes deſſeins; mais la Sageſſe & la Juſtice y ont auſſi leur part. On ſuppoſe que Dieu en produiſant des Etres raiſonnables, ne peut avoir d'autre vuë que leur bonheur, que tout doit ſe rapporter à ce but, que les démarches qui y paroiſſent

le plus contraires, ne laissent pas d'être des moyens pour y arriver. Cette idée est bien agréable pour nous; mais n'y auroit-il point un peu d'illusion? N'en seroit-il pas comme de la prévention où l'on a été que la Terre étoit le Centre immobile autour duquel tout le Système céleste tournoit, que tout se rapportoit à l'usage de l'Homme, que les Etoiles avoient été suspenduës au Firmament pour réjouïr sa vuë, &c. Il faut éviter les extrémités. Dieu est bon, Dieu aime l'Homme, les preuves en sont répanduës de toutes parts: mais se figurer la Divinité uniquement attentive à procurer le bien de l'Homme, & rapportant tout à ce but, je trouve là-dedans une espèce de présomption. Quelles sont donc les vuës générales qu'on pourroit attribuër à Dieu dans la Création de l'Univers & de l'Homme? C'est la manifestation, non de sa Bonté seule, mais de toutes ses adorables Perfections. Il suffit qu'on puisse non seulement démêler cette Bonté, mais qu'on en trouve des preuves à chaque pas, & que l'Homme soit accablé sous le poids de ses bienfaits; cela suffit, dis-je, sans qu'il soit besoin de la distinguer de tous les autres Attributs, & de lui donner une espèce d'empire, qui, comme je l'ai déjà dit, réduise les autres à la qualité d'*Agens*. C'est une supposition qui est tout-à-fait gratuite, & à laquelle on n'a manifestement eu recours, que parce qu'elle étoit nécessaire à l'édifice qu'on vouloit construire.

Je

Je vais plus loin, & je dis que nous ne ſommes pas juges aſſez compétens des Perfections infinies, pour les apprécier, aſſigner leurs fonctions, régler leurs vuës, & combiner leurs opérations. Un Dieu infiniment bon ne ſauroit rendre des Créatures éternellement malheureuſes. Ce principe m'agrée autant qu'à vous: mais que ſavons-nous l'un & l'autre, ſi nous raiſonnons juſte? Comment formons-nous l'idée de Bonté infinie, auſſi bien que celle de toutes les autres Perfections ſans bornes? Par analogie avec nos vertus imparfaites. Or cette voie n'eſt-elle pas bien ſujette à caution? Peut-être ſerons-nous bien ſurpris dans l'autre Vie, de voir diſparoitre, ſinon en tout, au-moins en partie, nos idées en apparence les plus évidentes, & crouler avec elle la baze de nos plus beaux Syſtèmes. Je ne ſaurois me perſuader que la capacité étroite de l'eſprit humain puiſſe bâtir ſolidement ſur des principes ſi disproportionnés, & que l'Infini puiſſe être meſuré, arrangé, ſyſtématiſé par le fini. Mais par-là, direz-vous, vous nous conduiſez au Pyrrhoniſme, vous ſappez les prémières notions, les idées du Juſte & de l'Injuſte. Point du tout. Je conviens des principes. Dieu eſt bon, Dieu eſt juſte, Dieu eſt ſage. A Dieu ne plaiſe que je donne jamais la moindre atteinte à ces grandes vérités. Mais je condamne cette façon de penſer & de parler, Dieu eſt trop bon, trop ſage, pour permettre ceci,

ou pour faire cela. Quoique cela nous paroisse ainsi, il y a bien du chemin à faire, avant que de pouvoir conclurre que cela est effectivement comme nous le concevons. C'est alors la vraie occasion de dire, *Les voies de Dieu ne sont pas nos voies.* Ceci soit dit en passant.

Si j'avois donc un principe à substituër à celui de la Bonté, que je regarde comme arbitraire, & adopté en faveur de ce Systême, ce seroit un principe plus général, l'*Amour de l'Ordre.* La notion de l'Ordre est distincte, & l'on convient dans toutes les Hypothèses, que les desseins & les opérations de l'Etre suprême s'y rapportent. S'il faut pourtant la définir, j'entens par-là la conformité avec toutes les perfections de Dieu, & avec le plan éternel de ses Ouvrages. Dieu n'a pas construit l'Univers au hazard, & sans y penser. Il s'est fait un plan, & même, selon quelques Philosophes, il a choisi entre tous les plans possibles, celui qui étoit le meilleur. Ce n'est pas dequoi il est question. Il suffit de savoir qu'après avoir formé ce plan, qui est le resultat & de la Bonté & de la Sagesse, & de toutes les Perfections, Dieu a agi en conformité, il a créé tout dans l'ordre qu'il avoit conçu, & il veut que tout reste dans cet ordre. Rien ne sauroit s'en écarter dans le Systême physique: la Matière suit aveuglément & fidèlement les impressions & les loix que l'Auteur de la Nature lui a imposées.

ſées. Le Soleil achève ſa révolution dans le tems marqué, la Mer a ſes bornes & ne paſſe pas outre. Mais il n'en eſt pas de même dans le Syſtème moral. Dieu a créé des Etres libres, c'eſt-à-dire, qui avoient le pouvoir de ſuivre l'ordre, ou de s'en écarter; & bien qu'il prévît les inconvéniens de leurs écarts, il a pourtant jugé à-propos de les laiſſer jouïr de cette liberté. C'eſt ce dont on ne diſconvient dans aucun Syſtème. Il s'agit à préſent de connoitre le principe par lequel Dieu agit envers ces Etres ſortis de l'ordre. On prétend que c'eſt uniquement la Bonté. Mais n'eſt-il pas plus naturel de dire que c'eſt l'Amour de l'Ordre? Alors on ne fait plus agir une perfection ſeule, elles opèrent toutes. La Sageſſe cherche des moyens pour ramener les Hommes à l'Ordre, la Bonté donne à ces moyens toute l'efficace dont ils ſont ſuſceptibles, afin de ſauver le plus d'Etres qu'il eſt poſſible. Mais comme Dieu a réſolu de ne point donner atteinte à la liberté, lorſque tous ces moyens ont échoué, la Juſtice entre dans ſes droits, elle punit le coupable, non par rigueur & par vengeance, mais parce que l'Ordre le demande, & que Dieu ne ſauroit tenir le coupable pour innocent. Ce Syſtème n'eſt-il pas digne de Dieu, & n'y reconnoit-on pas les traits de l'Etre adorable? N'a-t-il pas l'avantage de rendre raiſon des choſes dans l'état où elles ſont effectivement, ſans recourir à la

ſuppoſition d'un Rétabliſſement univerſel, dont nous examinerons ailleurs la ſolidité?

Je prévois que cette idée de l'Ordre va fournir des armes contre moi, & au-lieu d'éluder l'objection, je vais la propoſer, & tâcher de la résoudre. L'Ordre, dit-on, ſuppoſe l'Equité, ce ſont même deux choſes inſéparables. Un Etre donc qui rapporte tout au grand principe de l'Ordre, doit être ſouverainement équitable. Or ſe montre-t-il tel lorſqu'il deſtine à des ſupplices éternels de miſérables Créatures, dont la durée n'a été qu'un point au prix de l'Eternité? Y a-t-il de la juſtice & de la proportion à accumuler des ſiècles ſans fin, & des tourmens ſans meſure, ſur un Etre qui n'a péché qu'un nombre de fois déterminé, & pendant un eſpace de tems fort court. Cette difficulté eſt le véritable nœud de la queſtion, elle effraie, elle décourage. L'Eternité abſorbe, engloutit: on ne ſauroit penſer, ſans la plus vive horreur, à cet abîme ſans fond. Mais il faut un peu revenir de cet accablement. Notre Dieu eſt ſans contredit un *feu conſumant*, & *c'eſt une choſe terrible de tomber entre ſes mains.* Cependant, quand on ne donne point dans l'exaggération, cette perſpective terrible change de face, & les deux reſtrictions ſuivantes y contribuent beaucoup.

La prémière regarde le nombre des Victimes du malheur éternel. Il eſt vrai que,

ſuivant les idées ordinaires, on eſt épouvanté de voir courir les trois quarts & demi du Genre Humain à une perte ſans retour. Nous n'avons pas deſſein d'élargir la voie du Salut; mais il faut être encore plus circonſpect à ouvrir la porte de la Damnation. Tant de Nations privées de la connoiſſance du vrai Dieu, ne ſont peut-être pas entièrement abandonnées; tant de Particuliers qui ſemblent ſur le bord du précipice, n'y tombent peut-être pas. Dieu eſt magnifique en moyens, abondant en reſſources. Puisqu'*il veut que tous les hommes ſoient ſauvés*, il n'abandonne ſans doute à la perdition, que ceux qui s'obſtinent, & qui meurent dans leur péché. On ne ſauroit avancer rien de précis ſur cette matière: mais il ſuffit qu'on puiſſe former des préjugés favorables ſur le ſalut d'une infinité de perſonnes, pour rendre la difficulté beaucoup moindre.

La ſeconde reſtriction a pour objet la nature des Peines. Des tourmens infinis qui durent infiniment, ſont ſans contredit fort difficiles à admettre. Mais il y a déjà longtems qu'on eſt convenu du ſens métaphorique de pluſieurs expreſſions de l'Ecriture là-deſſus, & qu'on a preſque éteint ce feu, & ces flammes matérielles deſtinées à conſumer nos corps ſans les détruire. Il y a d'ailleurs différens dégrés de Supplice, auſſi bien que différens dégrés de Gloire. Mais ſur-tout, ſi l'on s'en tient à l'idée des Peines privatives, & qu'on range dans cet-

te classe la plus grande partie des Damnés, alors je ne trouve presque plus de difficulté dans l'éternité de la Privation, & je ne remarque pas la moindre opposition entre elle & l'Equité: au contraire, ces deux choses me paroissent parfaitement d'accord. Trouvera-t-on étrange & injuste, qu'un homme qui a voulu être privé du salut, & qui a fait tous ses efforts pour le perdre, en soit effectivement privé? Imposera-t-on à la Bonté de Dieu l'obligation de le rappeller, & de le rétablir dans la possession d'un Bien qu'il a constamment méprisé & rejetté. Il le perd éternellement, dit-on: mais n'a-t-il pas sû que cela arriveroit? La vie & la mort n'ont-elles pas été mises devant ses yeux mille & mille fois? Il n'a eu qu'un court espace de tems pour prendre son parti. Mais en faut-il tant pour se résoudre à l'acquisition du Souverain Bien? Je suppose qu'il se présente ici-bas, dans le cours de ma vie, un moment décisif pour m'établir, & faire ce qu'on appelle fortune. Si je l'échappe volontairement, si je ne fais aucun cas de cette favorable conjoncture, à qui dois-je m'en prendre de la misère dans laquelle je languirai le reste de mes jours? N'eussai-je qu'une minute pour dire *oui*, en falloit-il davantage, & suis-je en droit de prétendre qu'on me replace dans la même circonstance pour réparer ma faute? De même, Dieu donne à un homme 30. 40. 50. ans & plus, pour opter entre le

Bon-

Bonheur & le Malheur éternel, il le presse même, il le sollicite de choisir la bonne part, la Grace ne l'abandonne qu'à la dernière extrémité; & après cela il se plaindra, il en appellera à l'équité de Dieu, il voudra qu'après la mort on lui ouvre un nouveau chemin au salut, quoiqu'il ait été tant de fois averti qu'*alors il n'y auroit plus de lieu à la repentance*. Si l'équité veut que ses plaintes soient admises, & sa demande octroyée, c'est ce dont je laisse la décision à tout homme de bon sens.

S'il étoit question de justifier aussi les Peines afflictives éternelles, la chose ne me paroitroit pas impossible, en les restreignant, comme j'ai fait, aux plus grands Scélérats. La Terre a produit des Monstres, qui ne seront pas trop punis par une Eternité malheureuse. Y pensez-vous bien, dira-t-on, & pouvez-vous digérer l'idée de tourmens qui recommenceront avec une nouvelle force au bout de plusieurs milliers de siècles? Ouï, je le puis, quand je réfléchis par exemple sur ce Tyran, qui a passé sa vie à tourmenter ses semblables; qui a marqué tous les momens de son existence, par quelque crime; qui a porté la désolation dans toutes les familles, dont il devoit être le père & le protecteur; qui a regardé les biens, l'honneur & la vie de ses Sujets, comme autant de jouëts de ses passions. Je conçois fort bien qu'un tel homme peut & doit être pour jamais traité selon ses œu-

vres, & que les ſupplices de l'Enfer ſont une juſte retribution du taureau de *Phalaris*, & des torches ardentes humaines de *Néron*. Je conçois encore qu'un Libertin, qui a fait profeſſion d'outrager toute ſa vie la Divinité; qui l'a mêlée dans ſes railleries inſolentes; qui a vomi des blaſphêmes contre elle; & pour qui la Religion, deſtinée à le ſauver, a été un objet ſouverainement mépriſable; peut & doit, non ſeulement être exclus de la préſence de Dieu, mais encore payer en ſa propre perſonne tant d'attentats ſacriléges. L'idée d'un *Rétabliſſement* pour des gens de cette trempe, & pour bon nombre d'autres, ne me paroit point découler néceſſairement de l'équité, ni même de la bonté & de la miſéricorde de Dieu.

Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble que ces conſidérations ſont aſſez propres à mettre au moins de niveau les deux Syſtèmes, conſidérés indépendamment de l'Ecriture ſainte, & que ces *vérités immuables*, ces *prémiers principes* auxquels l'Auteur des *Lettres* en appelle conſtamment, ſe trouvent auſſi, & peut-être, dans un plus grand jour dans nos raiſonnemens. En ce cas, il faudroit que la Révélation intervint, & que l'Ecriture décidât en dernier reſſort. Ce n'eſt pas, ce me ſemble, trop demander pour elle, que la déciſion de deux Syſtèmes, problématiques à ne conſulter que les lumières de la Raiſon. Je

dis

dis plus. Quand toute la vraisemblance seroit de l'autre côté, je pose en fait que les déclarations expresses de l'Ecriture devroient prévaloir, & je ne crois pas que des Chrétiens puissent le contester. „ Les Vérités immuables (a) sont, dit-on, la „ règle par laquelle on peut discerner le „ sens des expressions obscures, figurées ou „ ambigues." Cela est vrai; & s'il n'y avoit que de semblables expressions en faveur du Dogme de l'éternité des Peines, il faudroit aussitôt l'abandonner. Mais s'il y en a de claires & d'expresses, que doit-on faire? Si Dieu est l'Auteur des prémières Notions, des *Vérités immuables*, ne l'est-il pas aussi de la Révélation? Et ne dois-je pas croire également le langage de la Raison, & celui de la Foi? Mais vous vous imposez la nécessité de croire des contradictions. C'est ici que j'arrête l'Origéniste. Prémièrement, je lui nie qu'il y ait contradiction formelle entre les Perfections de Dieu & la Condamnation éternelle. Sans parler des raisons que j'ai alléguées en faveur de l'éternité des Peines, je ne crois pas que personne puisse faire sentir une contradiction palpable entre ces deux choses, semblable, par exemple, à celle que renferme le Dogme de la Transubstantiation. Une proposition ne détruit point ici l'autre, comme lorsqu'on dit qu'un Corps de

(a) Suite des XIV. Lettres p. 28.

de quelques piés eſt renfermé dans l'eſpace de quelques pouces, & qu'il occupe pluſieurs milliers de lieux à la fois. Il s'agit uniquement dans la Queſtion que nous agitons, de deux propoſitions qu'on ne ſauroit lier enſemble, parce qu'il en manque une troiſième qui ſert de clé. Or c'eſt ce qui nous arrive à l'égard de pluſieurs autres Vérités de Foi. Prenons pour exemple le Myſtère de la Trinité. L'Unité de Dieu eſt un principe pour le moins auſſi évident que celui de la Bonté, qui fait la baze du Syſtème de l'Auteur des *Lettres*. Cependant, voici deux propoſitions contenues dans l'Ecriture: *Il n'y a qu'un Dieu*: *Le Père eſt Dieu, le Fils eſt Dieu, & le St. Eſprit eſt Dieu.* Elles n'impliquent point contradiction, elles ne ſe détruiſent point mutuellement; mais nous ignorons le nœud qui les unit, & nous n'avons garde de les rejetter à cauſe de cela. Encore un exemple: *Dieu prévoit toutes les actions de l'Homme*: *L'Homme agit librement.* Ce n'eſt pas là une contradiction, ce ſont au contraire deux vérités de fait; mais toute l'habileté des Théologiens & des Philoſophes n'ont pu les combiner. Appliquons nos exemples. Il y a deux vérités; l'une fondée ſur la Raiſon, *Dieu eſt ſouverainement bon*; l'autre ſur l'Ecriture, *Les Peines des Damnés ſeront éternelles.* Je ne vois là-dedans aucune contradiction formelle, mais je ne ſaurois concilier ces deux idées, & je ne

l'en-

l'entreprens pas même, parce que je sens que je ne pourrois y réussir parfaitement. Mais ma foi ne laisse pas d'être aussi ferme sur l'éternité des Peines, que sur la Trinité & la Prescience de Dieu. Tout se réduit donc présentement à savoir, si j'ai pour moi des déclarations formelles de l'Ecriture sainte, & auquel des deux Systêmes la Révélation est favorable. Mais ce sera, s'il vous plait, la matière d'une autre Lettre. Je suis, &c.

SECONDE LETTRE

SUR

L'ETERNITÉ DES PEINES.

MONSIEUR,

J'AI tâché, dans une Lettre précedente, de concilier l'idée de l'éternité des Peines avec la Raison, & de montrer que, quelque spécieux que soit le Systême élevé contre ce Dogme, on en peut bâtir d'autres, où il entre sans répugner aux prémières notions, aux lumières naturelles. Un Lecteur peu attentif pourroit aisément se lais-

laiſſer éblouïr par ces grands mots de *Véri-tés éternelles*, *Vérités immuables*, dont l'Auteur des XIV. *Lettres* fait ſon bouclier perpétuel, & ſur leſquelles il prétend toujours *tabler*, pour me ſervir de ſon expreſſion favorite. Il eſt certain qu'il y a des Vérités de cet ordre: le nier, ce ſeroit ſapper le fondement de toutes nos connoiſſances. Il eſt encore vrai que l'idée des Perfections de l'Etre ſuprème doit être rangée dans cette claſſe; mais ce ne doit être que dans un ſens général & abſtrait, & nullement d'une façon particulière & dans le détail de leurs opérations. Je m'explique. Dieu eſt la ſouveraine perfection, & par conſéquent il eſt infiniment bon, ſage, juſte, &c. Voilà des *Vérités immuables* & *éternelles*. Anathême à quiconque oſe les conteſter. Mais lorsque de ces idées générales on deſcend aux particulières, lorsqu'on nous dit: La Bonté de Dieu conſiſte *néceſſairement* à agir de telle ou de telle manière, par exemple à *rétablir* un jour les Hommes, à rappeller au ſalut les Damnés & les Démons-mêmes; ce ne ſont plus des *Vérités éternelles* qu'on me propoſe, ce ne ſont pas même des conſéquences immédiatement déduites de ces Vérités, & indiſſolublement liées avec leur principe. Ainſi je ne puis les admettre, qu'elles ne me ſoient confirmées par la Révélation; il faut que l'Autorité divine intervienne pour me convaincre; & quelque panchant que j'aie naturellement à adopter

pter le Système du Rétablissement, il ne me paroitra qu'une belle & agréable chimère, tant que je n'en trouverai aucune trace dans l'Ecriture sainte. Que sera-ce donc si j'y vois le contraire positivement établi, si j'y lis par-tout en gros caractères la sentence d'une condamnation éternelle dénoncée aux Ouvriers d'iniquité. C'est de quoi il est présentement question: il faut nous *enquérir, & lire au Livre de l'Eternel*: il faut examiner en faveur duquel des deux Systèmes les saints Oracles se déclarent. Pour cet effet, je suivrai pié à pié les XIV. *Lettres*, & je citerai exactement les endroits auxquels mes Remarques se rapportent.

La première *Lettre* propose *un principe pour l'intelligence des Ecritures*. C'est que les expressions figurées, allégoriques, équivoques, ou même contradictoires de l'Ecriture, doivent être expliquées d'une manière conforme aux Vérités immuables & éternelles, qui sont la base & l'essence de toute la Religion. Par exemple, ce qui est dit des bras, des yeux de Dieu, ne doit point altérer l'idée de sa spiritualité: les passions de colère, de fureur qui lui sont attribuées, n'ont rien de préjudiciable à ce que nous savons de sa sainteté. Ce principe est vrai, & ces applications sont justes; mais le principe est-il également applicable au sujet en question? D'un côté y a-t-il quelque comparaison entre la violence qu'il fau-

faudroit faire à la Raiſon pour concevoir des parties corporelles, ou des mouvemens tumultueux de paſſions dans l'Etre ſpirituel & ſaint, & les difficultés qui accompagnent le Dogme de l'éternité des Peines ? De l'autre, ce Dogme n'eſt-il fondé que ſur des expreſſions figurées, allégoriques, ou équivoques? Où eſt l'allégorie & la figure dans ces paroles du Sauveur: *Ceux-ci s'en iront aux peines éternelles, & les Juſtes à la vie éternelle*, Matt. XXV. 45. Peut-on expoſer une Vérité d'une manière plus ſimple & plus énergique ? Peut-on révoquer en doute l'éternité des Peines, ſans porter atteinte à celle du Bonheur? Quand il n'y auroit que cette ſeule ſentence dans l'Ecriture, je la regarderois comme déciſive. Ou toutes les Règles du Langage & du Raiſonnement ſont fauſſes, ou Jéſus-Chriſt a voulu placer les Peines & les Recompenſes dans le même point de vuë, & nous enſeigner que les unes & les autres n'auroient d'autres bornes que l'Eternité.

ON trouve dans la *Suite des XIV. Lettres* (*a*) une ſolution de cette difficulté, mais elle me paroit bien forcée. „Le terme „ de *Peines*, dit-on, joint à celui d'*Eternité* „ a quelque choſe de contradictoire. Qui „ dit *peines*, dit un *état violent* . . . . & „ qui par conſéquent ne ſauroit durer éter„ nellement. L'Eternité jointe à la Vie „ heureuſe, loin d'avoir quelque choſe de „ con-

(*a*) Pag. 81. 82.

„ contradictoire, se fait recevoir sans difficulté. . . . . Il n'y a nulle difficulté à „ supposer que ce qui procède d'un *principe éternel* existe éternellement. Il y en „ a infiniment à supposer l'éternité d'une „ *situation violente*, dont le *desordre* est le „ principe." Que d'embarras! que d'équivoques entassées! Qu'est-ce qui fait l'essence d'une Contradiction? C'est lorsqu'une idée en exclut & détruit une autre. Or comment l'idée de *peines* jointe à celle d'*éternité* implique-t-elle? Ai-je plus de peine à concevoir une durée sans bornes dans les tourmens de l'Enfer, que dans les délices du Paradis? Un *état violent* ne sauroit durer éternellement. Pourquoi non? N'est-ce pas la volonté de l'Etre suprème, qui d'un simple acte prolongera l'existence des Damnés, de même que celle des Bienheureux? *S'il n'y a nulle difficulté à concevoir que ce qui procède d'un* Principe éternel, *existe éternellement*, cela me suffit pour conclurre que des peines infligées par ce *Principe éternel*, seront éternelles. Car de dire que le *principe de la situation violente des Damnés*, c'est *le desordre*, n'est-ce pas se jouër des termes? Le *principe* ou la cause de la damnation des Méchans, c'est effectivement le *desordre* dans lequel ils sont tombés; mais le *principe* & la cause des peines qu'ils endurent, c'est *l'ordre*, comme nous l'avons dit dans notre Lettre précedente; c'est la justice de

Dieu,

Dieu, *qui ne tient point le coupable pour innocent*, & qui exécute des menaces tant de fois dénoncées à ceux qui *meurent dans leur péché*. Ainsi l'idée de *peine* s'ajuste aussi naturellement à celle d'*éternité*, que l'idée de *bonheur*. Il est vrai que l'une nous accable & nous atterre, au-lieu que l'autre nous réjouït & nous ravit. Mais il ne s'agit pas des mouvemens qu'elles excitent en nous, il s'agit du jugement que nous en portons de sens froid, & en consultant les seules lumières de la Raison.

On ne cesse de nous rebattre cette distinction. (*a*) „ Les termes d'*éternel*, „ d'*éternité*, de *jamais*, sont fort équi- „ voques, signifiant le plus souvent une „ longue durée de tems, & quelquefois „ indéfini." La prétenduë équivoque de ces termes est une pure chicane. La Langue sainte, comme on le sait, est pauvre en expressions, elle emploie un même mot à différens usages. Elle a des termes pour désigner l'*Éternité*, qu'elle applique quelquefois à des sujets qui n'en sont pas susceptibles. Elle dit d'un Esclave, qu'il demeurera *éternellement* dans la maison de son Maître; de *David*, qu'il ne manquera *jamais* de successeur à son trône; de *Sodome* & de *Gomorrhe*, qu'elles sont la proie d'un feu *éternel*. Mais il

(*a*) Lettre I. pag. 36.

il n'y a pas là-dedans la moindre équivoque. Il n'est besoin d'aucune restriction pour avertir qu'un Esclave est mortel, que le trône de *David* ne sauroit subsister, ni le feu de *Sodome* bruler pendant l'immense durée de l'Eternité. On sent que l'*attribut* ne sauroit être plus étendu que le *sujet*.

Il n'en est pas de même, lorsque l'Ecriture dénonce des peines éternelles aux Méchans. S'il y avoit quelque restriction à poser, ce seroit à elle à nous l'indiquer. On ne sauroit plus dire ici que la restriction vient du sujet-même. La Religion nous enseigne l'immortalité de l'Ame, & l'éternité de notre Existence, après la réunion de l'Ame avec le Corps. Elle ajoute en même tems que cette réunion sera suivie pour les uns d'un bonheur, pour les autres d'un malheur éternel. *Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la Terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour l'opprobre éternel* (a). Que peut-elle dire de plus positif? à moins qu'on ne prétende qu'il falloit inventer des mots nouveaux, & enrichir la Langue Hébraïque de quelque terme qui n'eût jamais été employé que dans cette occasion, ni pris que dans ce sens. Mais ce seroit une prétention souverainement déraisonnable.

(a) Dan. XII. 2.

ble. L'Esclave ne pouvoit vivre que soixante & dix ou quatre-vingts ans. Il demeurera *éternellement* dans la maison de son Maître, c'est-à-dire, qu'il n'en sortira point, qu'il y finira sa vie. L'Homme est un être destiné à l'immortalité. Son ame tout au moins sera à l'épreuve des atteintes du tems, & verra rouler tous les siècles sans périr. Cet Homme, cette ame seront punis de l'abus des graces de Dieu par un feu *éternel*, par des peines qui ne finiront *jamais*. Où est l'équivoque & l'ambiguïté? Ce seroit, pour le dire en passant, une clé bien dangereuse, une méthode bien nuisible aux Mystères de notre sainte Religion, que celle dont on prétend se servir ici. Telle Vérité révélée n'est pas bien d'accord avec la Raison, ou plutôt avec mon Système: il faut qu'il y ait de l'ambiguïté dans les termes: il faut la rapprocher, à quelque prix que ce soit, des notions que j'ai adoptées, dussai-je prendre dans un même texte le même terme en deux ou trois sens différens. C'est à-peu-près le principe des *Sociniens*; pour se débarrasser des passages formels qui établissent la préexistence & la divinité du Sauveur.

ON ne sauroit donc, pour peu qu'on veuille agir de bonne foi, ou du moins sans prévention, se dispenser de trouver le Dogme de l'éternité des Peines for-

formellement enſeignée dans l'Ecriture ſainte. Je ne citerai point ici tous les endroits ſur leſquels on peut l'établir. On les trouvera à l'ouverture de chaque Syſtème, ou bien il n'y a qu'à recourir à l'*Examen de l'Origénisme*, pag. 44—47. On ſe convaincra aiſément, qu'il n'y a guères de Vérité plus fréquemment inculquée, non ſeulement dans le Nouveau Teſtament, mais auſſi dans l'Ancien, & que c'eſt tordre manifeſtement les Ecritures, que de le conteſter. Je n'ajouterai qu'un ſeul paſſage, dont je ne trouve aucune mention, ni dans les *Lettres*, ni dans l'*Examen*. C'eſt là déclaration de Jéſus-Chriſt, au ſujet du péché contre le St. Eſprit: *Qui aura parlé contre le St. Eſprit, il ne lui ſera pardonné ni dans ce ſiècle, ni dans celui qui eſt à venir.* Il n'y a plus lieu d'objecter les divers ſens du mot d'*éternité*. Voici une nouvelle façon de parler. Je demande ſi elle peut être plus claire, s'il y a quelque alternative plus expreſſe, *ni dans ce ſiècle, ni dans celui qui eſt à venir.* Ces deux périodes n'embraſſent-ils pas tous les tems, toute l'éternité? Oſeroit-on ſuppoſer une Oeconomie poſtérieure à celle que l'Ecriture nomme le *Siècle à venir*? C'eſt pourtant le cas de celle du Rétabliſſement. Qu'on ne nous diſe plus avec tant d'emphaſe (*a*): „ Sur
„ quoi

(*a*) Lettre I. pag. 41.

„ quoi ſont fondées les preuves qu'on „ allègue, pour ſoutenir l'éternité des „ Peines ? Sur de ſimples expreſſions au „ nombre de trois ou de quatre . . . qui „ peuvent être priſes en différens ſens." On reconnoit là-dedans une envie exceſſive de ſoutenir ſon Syſtème; envie qui diminue, aux yeux de l'Architecte du Syſtème, le nombre des paſſages, & qui affoiblit la force des expreſſions.

AVANT que de finir l'examen de la I. *Lettre*, il faut dire deux mots de la notion qu'on y donne de la Juſtice divine. Elle n'eſt aſſurément rien moins que diſtincte. On voit que cet Attribut embarraſſe furieuſement l'Auteur: tantôt il le métamorphoſe en ſimple *Agent* de la Bonté: tantôt il tâche de le perdre, & de le confondre dans l'idée même de la Bonté: tantôt enfin il en donne une définition également nouvelle & obſcure. Si j'ai quelque idée de la Juſtice de Dieu, & quelque ſouvenir des meilleurs Ouvrages que j'ai lus ſur les Perfections de l'Etre ſuprême, cette Juſtice eſt 1. un Attribut primitif, ſi j'oſe ainſi dire, qui va de pair avec les autres, qui entre dans les deſſeins de Dieu de concert avec la Sageſſe & la Bonté, & dont les droits ſont auſſi inaliénables que ceux de la Sageſſe & de la Bonté. 2. C'eſt un Attribut diſtinct, qui a en quelque ſorte ſon diſtrict ſéparé, & dont la fonction con-

confiste, 1. à maintenir l'Ordre, 2. à *rendre à chacun selon ses œuvres*, & 3. par conséquent à punir les Perturbateurs de l'Ordre, & les Transgresseurs des Loix divines. Je me prévaudrai même ici des propres paroles de l'Auteur (*a*): „ Dieu „ est sage, juste & bon. Une de ses „ Perfections n'anéantit point l'autre: la „ Justice n'est point opposée à la Bon„ té, ni la Bonté à la Justice. Je dis „ plus, la Justice & la Bonté sont insé„ parables . . . . " Si une *Perfection n'anéantit point l'autre*, l'exercice de la Justice ne doit point être limité & comme anéanti par celui de la Bonté. Si *la Justice & la Bonté ne sont point opposées*, l'une ne sauroit enlever à l'autre ses objets, c'est-à-dire, de même que la Justice n'a aucun droit sur les Bienheureux, la Bonté n'en a aucun sur les Réprouvés, qu'une juste sentence a dévoués à un malheur éternel. Enfin si *elles sont inséparables*, c'est dans l'Etre qui les possède, mais nullement dans leur exercice. Un Roi bon & clément fait quelquefois des actes éclatans de Justice & de Sévérité, sans cesser d'être bon, & sans séparer la Bonté & la Justice dans leur source, quoiqu'il laisse agir la dernière seule. Mais plutôt que de suivre ces idées, qui sont les seules qu'on se soit formées jus-

(*a*) Lettre I. pag. 42, 43.

jusqu'à présent de la Justice, l'Auteur des *Lettres* aime mieux lui assigner des fonctions qui n'entrèrent jamais dans sa définition. Qu'on en juge par ces deux échantillons (*a*). *Par sa Justice* Dieu *remplit de ses Trésors* la Créature *qui les accepte* .... Et plus bas (*b*): *Ne pourroit-on pas dire, que le principal office de cette souveraine* Justice *est de rendre* juste *tout ce qui est* injuste, *&* droit *tout ce qui est* oblique? Je laisse au Lecteur le soin de péser la solidité de ces définitions.

LE but de l'Incarnation & de la Mort de Jésus-Christ, qui fait le sujet de la II. *Lettre*, va faire aussi celui de nos remarques. L'Auteur fonde son Systême sur deux sortes d'argumens, qu'il a l'art de réunir tellement ensemble, qu'ils en deviennent beaucoup plus frappans pour quiconque n'a pas à son tour l'art de les trier, & de les examiner séparément. On croit voir la Raison & la Révélation pleinement conciliées: on se réjouït de trouver dans le Plan de la Rédemption, & dans l'Ecriture sainte, une idée qu'on a conçuë dans son cerveau, & qu'on chérit tendrement. C'est là selon les apparences, la source des progrès rapides que la Doctrine de cet Ouvrage a fait, surtout dans les Contrées où il a pris naissan-

(*a*) Pag. 42. (*b*) Pag. 46.

ſance. Chacun s'eſt fait un plaiſir de lire un Livre écrit en langue vulgaire ſur un ſujet auſſi intéreſſant; & l'on a été entraîné par cette ſuite apparente de preuves, qui ſemblent bâtir une Démonſtration pleine & convainquante. Je ne prête aucune vuë à l'Auteur; mais quand il auroit eu celle de faire des Proſélytes parmi le Peuple, & de gagner la Multitude, il ne pouvoit donner à ſon Ecrit une forme plus impoſante. Ceux mêmes qui ſont accoutumés à méditer, ont d'abord de la peine à ſe démêler de cette eſpèce de labyrinthe, à trouver le foible de cette combinaiſon d'idées, qui paroiſſent aſſortiſſantes, quoiqu'elles ne ſoient rien moins dans le fond. En effet, ou je me trompe fort, ou le Syſtème de l'Auteur auroit été bien plus fort, s'il ſe fût tenu, pour ainſi dire, ſur une même ligne de preuves, s'il eût enchaîné des propoſitions d'un même genre, en un mot s'il n'eût pas préſenté cette multiplicité d'Objets qui éblouïſſent du prémier coup d'œil, mais dont l'illuſion ſe fait bientôt ſentir.

Pour revenir au ſujet traité dans cette *Lettre*, bien loin d'être favorable à l'Auteur, je crois qu'il n'y en a point qui ſe concilie plus mal avec ſon Syſtème. D'abord je remarque qu'il eſt obligé de renoncer à ſon prémier ordre de preuves, à ſes preuves capitales, s'il veut

[illegible] de la Mort
[illegible] Les Peines
[illegible] éternelles, en
[illegible] de Dieu : il
[illegible], il implique
[illegible] cette Bon-
[illegible] malheureux. Ce
[illegible] les Vérités *éter-*
[illegible] servent de base à
[illegible] pour le pré-
[illegible] argument *ad hominem.*
[illegible] dans leur du-
[illegible] des Perfec-
[illegible] est aussi nécessaire
[illegible] éternelles, qu'il est
[illegible] bon, à quoi se
[illegible] l'Incarnation & de la
[illegible] ? L'Envoi du Fils
[illegible], & son Sacrifice,
[illegible] nous dit sans cesse l'E-
[illegible] puissant effort de la Mi-
[illegible], la dernière ressource qui
[illegible] le plus grand de tous
[illegible] à nous arracher à une per-
[illegible] Rien de plus inconcevable
[illegible] de charité en Dieu, rien
[illegible] l'éternité des
[illegible] sur nous. Et
[illegible] notre Au-
[illegible] périr éternelle-
[illegible], notre retour
[illegible] dans le séjour de
[illegible] déjà pour base iné-
bran-

able les Perfections de Dieu, qui
ouvoit nous laisser périr à jamais. Jé-
Christ est-il donc venu pour accourcir
lement la durée de nos peines? Le
g du Fils de Dieu n'a-t-il été ré-
du que pour diminuër de quelques siè-
s notre Purgatoire? Il faut opter. Ou
s peines étoient limitées, & cette limi-
tion étoit une *vérité éternelle*, & alors
e n'est plus un fruit de l'Incarnation &
de la Mort du Fils de Dieu, on ne sent
plus la nécessité indispensable de sa venuë au Monde, on a même de la peine à digérer l'emploi d'un moyen aussi grand, le prix inestimable d'un si grand sacrifice, tandis que la porte du Salut étoit naturellement ouverte aux plus grands Pécheurs, qui devoient tôt ou tard rentrer en grace. Ou bien ces peines pouvant être éternelles, sans que la Bonté de Dieu y fût intéressée, (ce qui renverse tout ce que l'Auteur avance dans l'*Introduction*,) nous sommes rédévables du rétablissement au Rédempteur de nos ames, qui a sauvé actuellement ceux qui croient en lui, & qui sauvera un jour les Impénitens-mêmes & les Réprouvés, en *réconciliant toutes choses avec Dieu.* Tant que l'Auteur ne déclarera pas à laquelle de ces deux Démonstrations il donne la préférence, on ne saura par où l'attaquer, ou plutôt il prêtera le flanc de tous côtés, & une partie de son édifice faisant

crouler l'autre, elles s'entraîneront réciproquement dans leur ruïne. Aussi cette diversité de principes jette l'Auteur dans des variations qui suffisent pour le confondre. Par exemple, que signifie cette Proposition (*a*)? *Nul de ces hommes, dont le Fils de Dieu a revêtu la nature, ne doit périr éternellement.* Puisqu'il resulte de l'examen des *Vérités immuables*, que nul de ces hommes, qui sont l'ouvrage d'un Dieu bon, ne devoit, & même ne pouvoit périr éternellement, qu'étoit-il besoin que le Fils de Dieu revêtît leur nature pour les en exemter? La Sagesse suprème multiplie-t-elle ainsi les moyens sans nécessité; sur-tout quand il est question d'un moyen qui fait descendre le Fils unique & bien-aimé du Père, du Ciel en Terre, & qui le livre aux horreurs d'un supplice ignominieux? Il n'est pas nécessaire de pousser davantage cette difficulté. Si j'écrivois un Traité en forme, on sent bien que j'en pourrois multiplier les conséquences.

Il semble aussi que je pourrois me dispenser d'entrer après cela dans le détail des autorités sur lesquelles le Système du *Rétablissement* est fondé: d'autant plus que l'Auteur déclare dans la *Suite des XIV. Lettres* (*b*), que „ la plupart des passages „ n'ont été employés que comme des „ sur-

(*a*) Pag. 50. (*b*) Pag. 91.

„ furabondances de témoignages, & non
„ en qualité de preuves capitales; ajou-
„ tant, que c'eſt ſur des *choſes* que le
„ Syſtème eſt fondé, & non ſur des *ex-*
„ *preſſions*, dont le ſens peut être con-
„ teſté." Ce ſeroit donc aſſez d'avoir porté atteinte *aux choſes*, c'eſt-à-dire, aux preuves de Raiſonnement, qui ſont la baſe de l'Edifice. Cependant, comme cette longue ſuite d'autorités a quelque choſe de ſpécieux, & qu'elle eſt peut-être plus frappante pour le commun des Lecteurs, que ce que l'Auteur regarde comme le fort de ſon Syſtème, il ne ſera pas inutile de paſſer en revuë les principaux paſſages d'où l'on infère le Rétabliſſement, & d'examiner s'ils ſont auſſi concluans qu'on le prétend.

La prémière claſſe renferme les déclarations de l'Ecriture qui expriment la volonté que Dieu a *de ſauver tous les hommes*. „ Cela témoigne, *diſent les ad-*
„ *verſaires de l'éternité des Peines*, une
„ volonté poſitive, qui tôt ou tard doit
„ avoir ſon effet, & non un ſimple ſou-
„ hait." Voilà toute la preuve qu'on nous donne de cette explication. On ſe contente de la produire, comme ſi c'étoit un axiome qui entrainât par ſa ſeule évidence. Il n'eſt pas beſoin d'entrer ici dans le détail des diſtinctions théologiques au ſujet des Volontés de Dieu: la choſe peut être éclaircie plus ſimplement, & les deux

remarques ſuivantes ſuffiſent. La prémière, c'eſt que cette Volonté de Dieu qui a le ſalut des hommes pour objet, ne forçant point leur liberté, & ſe contentant de les mettre dans la voie de ce ſalut, & de leur fournir les moyens de l'obtenir, cette Volonté n'eſt en effet qu'un déſir, un ſouhait. Ce n'eſt point faire injure à la Divinité, que de lui attribuër une Volonté inefficace en pareil cas. On ſait bien qu'elle pourroit captiver l'entendement & la volonté de l'homme, & le ſauver même malgré lui. Mais ſi d'un côté *elle veut que tous les hommes ſoient ſauvés*, de l'autre elle *veut* qu'ils embraſſent en Etres libres & par choix, ce ſalut qui leur eſt offert. La ſeconde remarque fait voir que Dieu a en effet des Volontés qui ne s'exécutent pas. Car il témoigne en une infinité d'endroits, qu'il ſouhaiteroit & voudroit la converſion des Pécheurs dès cette vie, & cependant ces Pécheurs ne laiſſent pas de perſiſter & de mourir dans leur endurciſſement. *O ſi mon peuple m'eût écouté, ſi Israël eût marché dans mes voies* (*a*)! Il n'implique donc point de dire que Dieu peut vouloir une choſe ſans qu'elle arrive: cela eſt même vérifié par une expérience qui n'eſt malheureuſement que trop conſtante; & il ne faut pas ſuppoſer gratuïtement une Oeco-

(*a*) Pſ. LXXXI. 14.

conomie nouvelle, pour accomplir ces Volontés de Dieu, qui n'étoient que conditionnelles.

Mais comme l'Auteur n'insiste pas sur cette prémière classe de passages, voyons s'il a quelque chose de plus fort à avancer. „ *Venons*, continue-t-il (*a*), *à* „ *quelque chose de plus précis.* Jésus-„ Christ *est venu pour rétablir toutes* „ *choses.*" Nous convenons du principe, il est formellement énoncé dans le Nouveau Testament. Mais s'agit-il d'un Rétablissement tel que celui du Systême? C'est ce qui est en question, & qu'on aura bien de la peine à prouver. Faisons préceder l'examen des textes qui roulent sur cette matière, de deux réflexions qui pourront y répandre quelque jour. La prémière, c'est qu'on ne sauroit disconvenir que l'Ecriture n'insinuë en divers endroits les idées d'une révolution extraordinaire, qui doit arriver à la consommation des Siècles, c'est-à-dire, à la fin du Monde, & qu'elle nous fait attendre quelque évènement signalé, sur lequel elle ne s'explique qu'imparfaitement. C'est à la clarté de ces lueurs qu'ont marché quantité de Visionnaires, c'est là-dessus qu'est bâti le *Règne de mille ans*, c'est en un mot la source des Prophéties qu'on a hazardé presque dans tous les siècles sur

(*a*) Pag. 82.

sur le dénouëment universel, si j'ose m'exprimer ainsi. De toutes les conjectures celle qui fait le plus de plaisir, c'est sans contredit celle qui promet le retour de tous les Etres à Dieu, l'amnistie générale, & l'extinction des flammes de l'Enfer. Voilà le côté enchanteur du Systême. On aime tant à se persuader une si agréable vision, qu'on passe légèrement sur la force des preuves. Mais nos chimères ne sauroient détruire la vérité. Non seulement le Systême du Rétablissement n'est pas mieux fondé que les autres, il est en opposition avec l'Ecriture. Ceux qui parlent du tems où Jésus-Christ régnera sur la Terre avec ses Saints, ont quelque ombre de fondement dans certaines prédictions, dont le sens à la vérité n'est pas assez clair pour en déduire des conséquences aussi détaillées. Mais ceux qui parlent d'un tems postérieur à la Résurrection, au Jugement dernier, au Partage final des Elus & des Réprouvés, tems auquel on verra les Victimes du Malheur éternel devenir les objets de l'Amour divin, & partager la félicité des Saints; ceux-là, dis-je, avancent non seulement une conséquence dont l'Ecriture ne leur fournit point le principe, mais ils se mettent formellement en contradiction avec elle. Car, & c'est ma seconde réflexion, rien de plus fortement & de plus fréquemment exprimé dans nos saints Livres, que la destination de cet-

cette vie, & l'usage auquel elle doit se rapporter; usage dont la perte est irréparable. C'est le seul *tems* propre au salut, après lequel il n'y a plus ni *tems*, ni *lieu à la repentance.* Le Chapitre III. de l'*Examen de l'Origénisme* en fournira les preuves, si tant est que des Chrétiens puissent les ignorer. Bercez après cela les Pécheurs d'une purification, & d'un rétablissement qui leur ouvrira tôt ou tard la porte des Cieux, malgré leur impénitence finale. Annuller ainsi les sentences les plus expresses de Dieu, & les plus puissans motifs qui engagent à mettre à profit les jours du salut, c'est une entreprise que je n'oserois qualifier. *S'il est impossible* que les Pécheurs d'un certain ordre *soient renouvellés à la repentance* dès ici bas, comment ce renouvellement auroit-il lieu au milieu des supplices infligés par la Justice divine?

Ne laissons pas de parcourir les prétenduës preuves du Rétablissement. L'Auteur cite d'abord d'une manière vague le Chapitre II. des *Actes.* Cette citation ne sauroit se rapporter qu'aux versets 16-21. *St. Pierre*, annonçant l'Evangile aux Juifs, & voulant les conduire de la Loi à la Grace, leur cite un Oracle du Prophète *Joël*, qui annonçoit le grand changement que la venuë du Messie, & la publication de sa Doctrine apporteroient au Monde. Quelque fortes que soient les expressions de

Joël, l'Apôtre ne laisse pas de les appliquer uniquement à la circonstance présente, c'est-à-dire, au miracle de la Pentecôte. *Ceux-ci ne sont point ivres*, dit-il aux Juifs qui formoient cet injurieux soupçon, *mais c'est ce qui a été prédit par le Prophète Joël*, &c. Pourquoi ajouter un nouveau commentaire à celui d'un homme qui parloit par l'Esprit de Dieu, & chercher le Rétablissement où il n'est question que de la Descente miraculeuse du Consolateur, & de ses surprenans effets?

LES versets 22—28. du Chapitre XV. de la prémière aux *Corinthiens*, sont un des grands retranchemens de l'Auteur. Chaque verset lui fournit quelque preuve. *St. Paul* y parle, & dans tout ce Chapitre, de la Résurrection & de ses suites. Cette mémorable époque sera accompagnée de circonstances, qui, comme je l'ai insinué tout à l'heure, ne nous sont connuës qu'imparfaitement, à cause que l'Ecriture n'a pas tout dit. Mais au moins ces circonstances n'ont-elles rien de commun avec le Système que nous combattons. Donnons d'abord une paraphrase de ces versets qui en découvre le véritable sens & la liaison. Le Lecteur pourra la comparer au texte, que nous plaçons à côté.

℣. 21. *Car depuis que la mort est par un homme, aussi la ré-*	℣. 21. Car comme un homme (c'est-à-dire *Adam*) a intro-

résurrection des morts est par un homme.

troduit la mort dans le monde, de même un homme, (à savoir Je'sus-Christ) y a introduit la résurrection.

22. *Car comme en Adam tous meurent, pareillement aussi en Christ tous sont vivifiés.*

22. En effet, comme en vertu du péché d'*Adam.*, tous ses descendans, semblables à lui, sont assujettis à la sentence qui l'a condamné à la mort; de même tous les Régénérés, rendus semblables à Je'sus-Christ, & unis à lui, ressusciteront pour avoir part à la vie éternelle.

23. *Mais chacun en son rang: les prémices, c'est Christ; ensuite ceux qui sont de Christ* SERONT VIVIFIE'S *à son avènement.*

23. Mais il s'écoulera un espace de tems entre la résurrection de Je'sus-Christ, qui ressuscitera le premier, & sera en quelque sorte les prémices, & celle des Elus, qui aura lieu lorsque le Sauveur viendra pour pro-

prononcer le dernier jugement de tous les Hommes.

24. *Et puis la fin, quand il aura remis le Royaume à Dieu son père, quand il aura aboli tout empire, puissance & force.*

24. Après quoi, lorsque la fin de ce Monde, & du Règne spirituel de JÉSUS-CHRIST sur son Eglise en Terre, sera venuë, il remettra entre les mains de Dieu son père, la puissance dont il aura jouï jusqu'alors, & qu'il aura exercée, soit immédiatement, soit par ses Ministres; mais il ne s'en dépouillera qu'après avoir renversé tous les Empires du Monde, & après avoir réglé la destinée des plus grands Potentats, aussi bien que celle des moindres d'entre les Hommes; *ou bien*, après avoir obligé toutes les Puissances à reconnoitre la sienne.

25. 25.

25. *Car il faut qu'il règne jusques à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses piés.*

25. Car Dieu lui a promis au Pseaume CX, que son Règne spirituël sur la Terre dureroit jusqu'à ce que tous ses ennemis lui fussent soumis.

26. *L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort.*

26. De tous ces ennemis celui qui subsistera le dernier, c'est la mort, qui sera détruite par la résurrection.

27. *Car il a assujetti toutes choses sous les piés d'icelui. (Or quand il dit que toutes choses lui sont assujetties, il appert que celui qui lui a assujetti toutes choses est excepté:)*

27. C'est ainsi que Dieu accomplira sa promesse, en soumettant toutes choses à Jésus-Christ, qui verra tout soumis à ses piés, à la réserve de Dieu son père, auquel il sera redevable de cet empire universel.

28. *Et quand toutes choses lui seront assujetties, alors aussi le fils-même sera assujettti à celui qui lui a assujetti toutes choses; afin que Dieu*

28. Alors enfin Jésus-Christ abdiquant les charges de Médiateur, de Roi de l'Eglise, de Juge de l'Univers, dont les fonctions

Dieu soit tout en tous. — tions cesseront, Dieu seul, Père, Fils & St. Esprit tout ensemble, & sans aucune distinction rélative à une Oeconomie qui sera engloutie dans celle de la Gloire, Dieu remplira tous les Elus de gloire & de félicité.

FAUT-IL après cette paraphrase, qui est parfaitement conforme aux idées du Texte, & à l'analogie de la Foi, faut-il de grands efforts pour montrer que le rétablissement du Systême n'a aucun rapport avec les intentions & les expressions de l'Apôtre? Cependant, pour rendre la chose tout-à-fait sensible, nous réduirons nos preuves à quelques chefs.

1. Il faut s'aveugler volontairement, pour ne pas voir que la résurrection, qui est l'objet principal de tout le Chapitre, l'est sur-tout des versets controversés. Nous avons rapporté & paraphrasé le ℣. 21. que l'Auteur a omis, non parce qu'il n'appartient pas au sujet, mais parce qu'il découvre le véritable état de la question. *Par un homme* est entrée *la mort*, & *par un homme* a lieu *la résurrection des morts*. C'est par-là que *St. Paul* entre en ma-

tiè-

tière, & qu'il entame le parallèle d'*Adam* avec Jésus-Christ. Lors donc qu'il ajoute, *comme en Adam tous meurent, en Christ tous sont vivifiés*, que peut-on entendre par cette *vivification*, sinon la résurrection, que ce terme exprime d'ailleurs d'une façon fort énergique ? Toute la force de cette comparaison, dont l'Auteur croit tirer un si grand poids, ne tombe que sur l'universalité de la Résurrection, qui s'étendra à tous les hommes, que le péché d'Adam avoit rendus tributaires de la mort. La pousser plus loin, c'est s'écarter manifestement du raisonnement & du but de l'Apôtre.

2. LA résurrection de Jésus-Christ & celle des Fidèles, (sur laquelle seule l'Apôtre insiste ici, parce qu'il s'en sert comme d'un motif à la sanctification & à la reconnoissance,) ces deux évènemens ne sont pas contemporains. Cela n'a pas besoin de preuve. Christ est ressuscité il y a plus de 17. siècles, & les Fidèles ne sortiront de leurs tombeaux qu'au dernier jour. *Chacun* a donc *son rang*. *Les prémices, c'est Christ : puis ceux qui sont de Christ* seront vivifiés *à son avènement*. Jusqu'ici nous convenons avec l'Auteur. Mais rien de plus sophistique que la suite de son raisonnement. *Cependant*, ajoute-t-il (*a*), *il parle encore d'un autre tems qui doit venir*

(*a*) Pages 54, 55.

nir après, & qu'il appelle la fin. Pourquoi séparer ce que l'Apôtre avoit si bien lié, & inventer une nouvelle époque, qui n'a aucune réalité, & qui doit son origine au Systême du Rétablissement? *Et après viendra la fin*, dit *St. Paul.* Cela ne marque-t-il pas une suite immédiate d'évènemens qui se touchent sans intervalle? Dès-que les morts seront ressuscités, veut-il dire, & que leur jugement sera prononcé, tout sera fini, & Christ remettra l'empire à Dieu son père. Je ne saurois m'empêcher d'admirer ici la force de la prévention. S'il y a quelque endroit contraire au Systême, c'est celui-ci. Car si après la Résurrection & le Jugement il devoit s'écouler quelque période destiné à purifier les Réprouvés, & à les conduire au salut, c'étoit ici l'occasion d'instruire l'Eglise d'un Dogme aussi important, & de dire; „ Cette journée solemnelle ne décidera „ pas de la destinée finale des Hommes, „ l'arrêt de la condamnation ne sera pas „ irrévocable au bout d'un tems limité; „ il y aura un jour de grace & de salut universel." Mais bien loin de-là, dès-que *St. Paul* a fait mention de la Résurrection & de ses circonstances, il se hâte d'avertir que c'est *la fin*, & que Jésus-Christ n'aïant plus de fonctions à exercer, va *remettre le Royaume à Dieu son père.* Je ne crois pas qu'on puisse balancer entre ces deux commentaires, & ado-

adopter celui qui s'éloigne si fort du texte.

3. L'ASSUJETTISSEMENT de toutes choses à Jésus-Christ est bien différent de leur *rétablissement* ; & je ne conçois pas même comme l'une de ces idées peut conduire à l'autre. Des Ennemis domtés, & *mis pour le marche-pié des piés*, sont-ils la même chose que des Créatures rappellées en grace & rétablies en gloire? Que veut dire tout le raisonnement de l'Auteur en cet endroit ? Il suffit de le copier, pour le réfuter. „ *Toutes choses lui sont assujetties.* Mais est-ce d'un assujettissement „ involontaire ou volontaire ? Si c'étoit „ du prémier, il n'en parleroit pas com„ me d'un tems à venir, puisque dès la „ fondation du Monde toutes choses lui „ sont assujetties. Que si c'est d'un assu„ jettissement volontaire, il faut nécessai„ rement qu'il n'y ait plus d'Enfer." N'y a-t-il pas là-dedans une affectation sensible de confondre des idées très-distinctes, & que l'Ecriture a proposées avec toute la clarté possible? Toutes choses sont assujetties à Jésus-Christ en qualité de Créateur & de Dieu. Voilà l'assujettissement volontaire, ou plutôt naturel, dont il n'est point question dans l'endroit que nous examinons. Jésus-Christ doit y être considéré en qualité de Médiateur, de Juge, de Roi, en un mot par rapport à ses Charges œconomiques. En ce sens il a toujours eu des ennemis à combattre, des rébelles à subjuguer.

guer. La rage de ses adversaires s'est exercée sur sa propre personne ici-bas. Son Eglise y a été exposée, & le sera jusqu'à la fin du Monde. Alors arrivera l'époque de l'assujettissement universel. *Tout empire, puissance & force seront abolis.* Jésus-Christ triomphera & fera triompher ses Elus. Les Juifs *verront celui qu'ils ont percé.* Les Payens adoreront ce Crucifié, qui leur étoit *une folie. Tout génou se ploiera au nom de Jésus.* Rien de plus expressément désigné dans l'Ecriture, que ce grand évènement: mais en même tems, rien qui ait moins de conformité avec le rétablissement qu'on prétend en inférer.

4. La destruction de la mort sera alors complette. Ses conquêtes lui seront enlevées par la résurrection, & le pouvoir d'en faire de nouvelles lui sera ôté. Cette mort est la plus grande *ennemie* du genre humain, puisqu'elle fait tomber tous les hommes sous ses coups. D'ailleurs elle est une peine du péché d'*Adam* infligée à tous ses descendans, une exécution de la sentence prononcée dans le Paradis terrestre: *Au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.* Cet Ennemi *sera détruit le dernier*; car la mort doit régner sur la Terre jusqu'au dernier avènement, & lorsqu'elle sera *engloutie en victoire* par la résurrection, le Fidèle n'aura plus aucun adversaire à craindre. La destruction du péché, du monde, & de tous ces objets de la convoi-

voitiſe opérée par la cataſtrophe de l'Univers enſeveli ſous ſes ruïnes, ſera ſuivie de celle de la mort & du ſépulcre, qui n'auront plus d'éguillon à faire ſentir, ni de victoire à remporter ſur des Créatures revêtuës de l'immortalité. Au-lieu d'adopter des principes auſſi ſolides, l'Auteur ſuppoſe ſans preuves, ou plutôt contre toutes les preuves, que cette *mort*, c'eſt la *desunion d'avec Dieu*, qui doit être enfin détruite, que par conſéquent l'Enfer doit l'être auſſi. Mais pour montrer tout d'un coup au Lecteur à quelle extrémité la défenſe du Syſtème engage l'Auteur, il ſuffit de dire qu'il oſe avancer que (*a*) *la ſéparation de l'Ame d'avec le Corps n'eſt point ce que l'Ecriture appelle la mort.* Comment appeller une pareille aſſertion? On ſait bien que le terme de *mort* a plus d'une ſignification dans l'Ecriture ſainte; mais voici peut-être la prémière fois qu'on lui a conteſté ſon ſens propre & naturel. Cependant s'il y a quelque Chapitre de l'Ecriture dans lequel ce ſens doive avoir lieu, c'eſt celui dont il s'agit, où la mort eſt oppoſée à la réſurrection, c'eſt-à-dire, la ſéparation de l'Ame & du Corps à leur réunion, & qui finit par un chant de triomphe ſur la deſtination de la mort & du ſépulcre, qui eſt le reſultat de l'examen de la réſurrection & de ſes glorieuſes circon-
ſtan-

(*a*) Pag. 55.

ſtances. Ce que l'Apôtre ajoute que l'*éguillon* de la mort, qui conſiſte dans le *péché*, n'aura plus de venin, eſt vrai ſans qu'il ſoit beſoin d'anéantir l'Enfer. Ce ne ſont pas les Réprouvés qui entonnent ce cantique, *Où eſt, ô mort, ton éguillon!* ce ſont les Elus, les Bienheureux, de la réſurrection desquels *St. Paul* parle uniquement dans ce Chapitre, comme nous l'avons déjà remarqué, & qui ſont les ſeuls en qui le péché ſera détruit.

5. ENFIN ces paroles, *afin que Dieu ſoit tout en tous*, qui, ſelon l'Auteur, *ſemblent prouver invinciblement l'abolition du Péché & de l'Enfer*, & qui ſont en effet ce qu'il y a de plus ſpécieux dans ce long paſſage en faveur de l'Origénisme; ces paroles, dis-je, ne ſauroient cependant ſoutenir ce Syſtème. Quand il y auroit même, *Dieu ſera tout en tous* par ſa bonté, par ſa grace, par ſa miſéricorde, il eſt viſible qu'il ne s'agit là, comme dans tout le Chapitre, que des Fidèles, qui mis au dernier jour en poſſeſſion de l'*héritage qui leur eſt préparé dès la fondation du monde*, ſeront inondés de ces torrens de gloire & de félicité qui accompagnent la viſion béatifique de Dieu. Mais on peut auſſi très-bien dire, que *Dieu ſera tout en tous* dans un autre ſens, ſavoir tout bon & tout miſéricordieux dans les *Vaiſſeaux d'Election*, tout juſte dans les *Vaiſſeaux de Colère*, &c. & qu'ainſi toutes ſes perfections ſeront mani-

feſtées

festées à plein, & d'une manière convenable aux Etres sur qui elles se déploieront.

Je renonce au dessein de parcourir les autres textes dont l'Auteur se sert, cela me méneroit trop loin. L'échantillon de critique que me vient de fournir un des principaux passages allégués pour l'établissement du Systême, montre assez la violence que l'Ecriture souffre entre les mains des Adversaires de l'éternité des Peines. Je n'ai pas dessein de m'engager plus avant dans cette controverse, & je ne propose point les remarques contenuës dans mes deux Lettres pour engager un combat, où la bonté seule de la cause pourroit me soutenir contre un Auteur judicieux, éclairé, & qui a l'art de changer les probabilités en preuves par la manière spécieuse dont il les propose. Je rends aussi justice à ses intentions, & je reconnois en lui ce *caractère d'humanité & de bienveillance universelle* (*a*) qu'il s'attribuë. Aussi n'ai-je point attaqué son Systême par la voie des conséquences, dont il se défend si ingénieusement dans sa *VI. Lettre*, qui ne m'a cependant point paru sans réplique.

Après tout, comme la matière est intéressante, il seroit à souhaiter qu'elle fût traitée à fond par d'habiles Théologiens, qui

(*a*) *Lettre sur le point d'honneur*, &c. p. 14.

qui réuniſſent à cette qualité celle de bons Philoſophes. Je ſerois en mon particulier ravi de céder le champ de bataille, où je n'ai fait qu'une eſpèce d'eſcarmouche, à de tels Savans, qui s'en rendroient ſans doute maîtres.

Je ſuis, Monſieur, &c.

E S-

ESSAI
SUR LA
NÉCESSITÉ
DE LA
RÉVÉLATION.

ESSAI

SUR LA

NÉCESSITÉ

DE LA

RÉVÉLATION.

I. LES ennemis de la Religion chrétienne le sont en même tems du bonheur des hommes. En voici la raison. C'est que les hommes ne sauroient mieux vivre sans Religion que sans Loix. Mettant à part toute idée de Révélation, & de Dispensation immédiate, je crois qu'au moins on devroit regarder les Religions, comme appartenant au plan général d'une Providence, qui fournit aux hommes les moyens de perfectionner l'état de société dans lequel ils vivent ici bas. Car

malgré toutes les déclamations qu'on a faites sur les maux, que les Religions ont occasionnés dans le Monde, il est certain qu'elles y ont fait beaucoup plus de bien que de mal, & que la comparaison entre les peuples chez lesquels on n'apperçoit aucune trace de Religion, & ceux qui en professent quelqu'une, est entièrement à l'avantage de ces derniers. Il en est de même de la comparaison entre la Religion chrétienne, & les autres. Considérée dans son origine, fidèlement extraite de l'Evangile, cette Religion est la plus pure, la plus convenable à la perfection de l'homme, & au bien de la société, qui ait jamais été enseignée. J'ai donc eu raison d'avancer que la combattre, c'est s'opposer au bonheur du genre humain.

2. MAIS ceux qui sont appellés à proposer & à défendre cette Religion, lui font quelquefois autant de tort que ses propres Adversaires. En voulant assûrer son triomphe sur toutes les autres, ils rendent ses droits litigieux, & mettent dans la nécessité de douter les personnes qui raisonnent, & qui ne veulent rien admettre qu'après l'avoir trouvé conforme aux saines notions de la Raison. Une critique générale & suivie des Systèmes de Théologie seroit une entreprise de trop longue haleine, & d'ailleurs on pourroit l'attribuër à des vuës que je n'ai assûrément pas. Je respecte les Théologiens sages & modérés, qui consacrent leurs veilles

les & leurs travaux à l'affermissement de la Doctrine chrétienne, je les respecte, dis-je, lors même qu'ils sont en quelque sorte entrainés par certaines idées reçues, & qui passent pour sacrées. Sur bien des matières, il y a plus d'inconvénient à innover, qu'à laisser subsister les choses comme elles sont. Mais lorsqu'il se trouve des sujets, dont on peut faire l'examen, sans donner aucune atteinte à l'autorité de la Religion, & où le gain de la vérité n'est contre-balancé par aucun risque, tout homme Théologien ou autre, aux yeux duquel cette vérité s'offre, peut & même doit la répandre, & dissiper autant qu'en lui est, les ténèbres ou les préjugés dont elle est offusquée.

3. J'AI cru me trouver dans le cas par rapport à une matière très-importante, sur laquelle les idées & les preuves de tout ce que j'ai lu de Théologiens, ne m'ont jamais satisfait. Les efforts que j'ai faits pour me fournir à moi-même des solutions satisfaisantes, m'ont conduit à l'Hypothèse que je vais déveloper dans ce petit écrit, persuadé qu'elle n'a rien de dangereux, & qu'au contraire elle tend à justifier les perfections de Dieu, à assurer la tranquillité de l'homme, & à terminer plusieurs Controverses très-épineuses. Je n'ai d'autre dessein, je le proteste devant Dieu seul témoin de mon entreprise, que l'avancement de la Vérité: aucun amour de singularité, encore moins le désir sécret de porter quelque

atteinte à la Religion, n'entrent pour rien dans mes vuës; & ceux qui croiront trouver ici ces traits d'incrédulité qui sont à présent si fort en vogue, peuvent se dispenser de continuër leur lecture. Je puis m'être trompé, & ne pas remplir mon but: mais mes erreurs n'ont au moins d'autres principes que les bornes de mon esprit. Cela me fait espérer de ceux qui combattront mes idées, s'il s'en trouve, qu'ils le feront avec modération; & que si ce prémier Essai, dans lequel je ne fais que jetter des semences de mon Système particulier, m'engageoit à d'autres où je fusse appellé à étendre mes idées, & à répondre aux difficultés, je n'aurai pas le desagrément de trier les raisons parmi les invectives. C'est assez s'étendre en préliminaires, il faut entrer en matière.

4. Le sujet que j'ai en vuë, c'est la Nécessité de la Révélation. La Révélation existe, elle est émanée de Dieu, elle est souverainement utile aux hommes. Je pose tout cela, je le reconnois. Mais étoit-elle nécessaire? Et qu'entend-on par sa Nécessité? Il y a bien des Systèmes de Théologie, dans lesquels cette question n'est pas seulement indiquée, soit que leurs Auteurs n'en aient pas connu l'importance, ou plutôt qu'ils en aient apperçu les difficultés. *Limborch*, par exemple, dont le Cours est fort estimé, & mérite de l'être, passe rapidement de l'Existence de Dieu à la matière de

de l'Ecriture ſainte, ſans dire un ſeul mot des raiſons de convenance ou de néceſſité, qui ont déterminé Dieu à faire part de cette Ecriture aux hommes.

5. J'AI oui dire à des Théologiens judicieux, & mécontens comme moi de ce qu'ils avoient lu ſur la Néceſſité de la Révélation, qu'il falloit s'en tenir à ce raiſonnement. Dieu a donné la Révélation: donc elle étoit néceſſaire; puisque Dieu ne fait rien inutilement. Mais il y a de l'équivoque là-dedans. Faire une choſe qui n'eſt pas inutile, ou même qui eſt très-utile, ce n'eſt pourtant pas faire une choſe néceſſaire, & ces deux idées ſont fort différentes. Ainſi en ſe débarraſſant par cette voie de la peine d'examiner tous les argumens *à priori* en faveur de la néceſſité de la Révélation, on n'eſt pas hors d'affaire, ni en droit de conclurre *à poſteriori* de ce que Dieu l'a donnée, qu'elle ſoit néceſſaire.

6. JE me crois donc obligé de paſſer en revuë ce qui a été dit de plus concluant ſur ce ſujet, & je n'aurai pas beſoin de l'aller recueillir dans divers Ouvrages. Cette déduction a été pouſſée auſſi loin qu'elle pouvoit l'être par le célèbre Mr. *Turrettin*; & ſon digne Elève Mr. *Vernet* en aïant fait la prémière Section du Traité qu'il a publié d'après ſon Maître *ſur la Vérité de la Religion chrétienne*, je me bornerai à l'examen de cette Section, & je montrerai juſ-

qu'où s'étend la force des preuves qu'elle renferme (*).

7. Que Dieu ait jugé à propos d'ajouter la Lumière révélée à la Lumière naturelle, qu'il ait donné par ce moyen aux hommes la connoissance de plusieurs vérités qui leur étoient cachées, que ces vérités tendent à confirmer & à perfectionner la Loi naturelle, qu'il faille joindre ces deux flambeaux, comme se prêtant un jour réciproque, c'est ce que nous avons déjà avoué, & que nous avoüons encore. Mais tout cela n'est point une preuve de nécessité. Une augmentation de biens met plus à son aise celui auquel elle arrive, mais pouvoit-il se passer à toute rigueur de cette augmentation? C'est ce que l'on recherche ici.

8. Tous les peuples privés du flambeau de la Révélation étoient ou sont encore dans l'égarement. On lit avec plaisir dans Mr. *Vernet* les preuves qu'il en allègue; le Tableau de la corruption payenne est fort bien

(*) Il ne s'agit ici ni de combattre, ni de réfuter Mr. *Vernet*; & c'est à quoi l'on doit bien prendre garde. Je l'indique uniquement ici, comme étant l'Auteur qui a traité avec le plus d'étenduë la matière de la Nécessité de la Révélation. Depuis que cet Essai a paru pour la prémière fois, Mr. *Vernet* a retouché la prémière partie de son ouvrage, & a changé au Titre le mot de *nécessité* en celui d'*utilité*.

bien tracé. Les erreurs des Philoſophes qui viennent enſuite ſur les rangs, ne ſont pas moins frappantes. En un mot le desordre qui régnoit dans l'Univers avant la venuë de J. C. eſt mis hors de toute conteſtation. *Donc il falloit une Révélation.* Je ne ſuis pas encore convaincu de la juſteſſe de la conſéquence; & ſon défaut ſelon moi, c'eſt qu'elle affirme au de-là de ce que renferment les prémiſſes.

9. Si la Révélation étoit d'une néceſſité indiſpenſable, c'eſt ſans doute parce que les égaremens des hommes les conduiſoient inévitablement à leur perte. Je ne vois pas là-dedans de milieu. Un ſecours abſolument néceſſaire ſuppoſe une miſère abſoluë, & irrémédiable ſans ce ſecours. Or ſoit que l'on affirme ici, ſoit que l'on nie, j'argumenterai contre la Néceſſité de la Révélation. Si l'on dit que le malheur total & final des hommes n'étoit pas une conſéquence immédiate de leurs égaremens, là néceſſité de la Révélation ne porte plus ce nom que très - improprement. C'eſt un bien, un préſent, une grace ſignalée de Dieu; mais abſolument parlant, il pouvoit ſe diſpenſer de la faire, & les hommes ſe paſſer de la recevoir.

On ne manquera donc pas de prendre le parti oppoſé, & de dire que tous les hommes étoient perdus ſans reſſource, que l'Enfer étoit ouvert ſous leurs piés, & que le Démon n'attendoit que l'inſtant de leur

Révélation a dissipé: cette idée seroit supportable; mais ils ont été dans un état positif, qui les a acheminés au malheur éternel. Je conclus donc que le jour de la création, ou du moins celui de la chûte de l'homme, devoit être celui de la publication plénière de toutes les vérités qu'on regarde comme absolument nécessaires au salut.

12. JE sais bien ce que l'on a coutume de dire, qu'il falloit des préparatifs pour la venuë du Rédemteur, que ce grand évènement demandoit que les esprits y fussent disposés, & que la face de la Terre fût dans une situation convenable, où l'on prétend qu'elle se trouva effectivement à la naissance de J. Christ. En général je remarque qu'il y a beaucoup d'arbitraire dans cet arrangement que l'on fait prendre à la Divinité, & que l'on emprunte ici bien des idées, & des manières d'agir de la conduite des hommes, qui vont ainsi à leur but, en applanissant préalablement toutes les routes qui y mènent. Mais ce qui m'arrête sur-tout ici, ce qui me fait trouver la méthode par laquelle l'Evangile a été communiqué aux hommes, tout-à-fait inconcevable, c'est que ces mesures, ces préliminaires, dont on me vante tant la nécessité, mettent en effet dans la route du salut un certain nombre d'hommes, mais qui n'a aucune proportion avec celui des malheureux, auxquels ces délais coutent la vie éternelle. Que diroit-on d'un Général qui exposeroit une Armée entière

au carnage, afin d'aſſurer les moyens qu'il emploie pour conſerver deux ou trois Régimens? On a beau dire, que les voies de Dieu ne ſont pas nos voies; je maintiens que ce ſont celles de la Raiſon, & que tout ce qu'on ſuppoſe en Dieu de contradictoire à nos ſaines notions, ne ſauroit être l'objet de la foi, ſinon pour un vulgaire imbécille.

13. Je ne trouve plus rien dans Mr. *Vernet* que de fort belles réflexions ſur l'inſuffiſance de la Raiſon, & de la ſimple Philoſophie, par rapport à la Révélation, & à la Religion, & j'y acquieſce de tout mon cœur. La Révélation eſt un ſupplement à la Raiſon, digne du Dieu qui l'a accordé aux hommes; la Religion eſt une amélioration d'état, dont les effets ſont ſenſibles dans ceux qui la profeſſent. Mais, encore une fois, tout cela ne prouve pas que l'état des hommes ait été deſeſpéré, & la Révélation d'une néceſſité abſoluë. Je ne puis me réſoudre à voir engloutir ſous les eaux du Déluge, les habitans d'un Monde entier, que cette cataſtrophe conduit dans les abîmes du malheur éternel; & cela parce que plus de ſeize ſiècles écoulés depuis la chûte de l'homme, n'étoient pas encore ſuffiſans pour faire éclorre cette ſemence de la femme, dont il avoit été promis qu'elle briſeroit la tête du ſerpent. Si la vertu rétroactive du ſacrifice de J. Chriſt a lieu pour ce petit nombre de fidèles privilégiés, qui ont ſalué de loin les promeſſes, qu'eſt-ce que cette poignée

de réchapés au prix des millions d'ames qui ont péri?

14. JUSQU'ICI mes réflexions n'ont porté que sur les tems qui ont précedé la Révélation: mais si nous considérons présentement ceux de sa publication, & les siècles qui se sont écoulés depuis que la grace salutaire est clairement apparuë, nous nous confirmerons dans la pensée, que la Révélation ne pouvoit être d'une absoluë nécessité; sans quoi elle auroit été renduë d'un usage beaucoup plus promt, & plus étendu. Le fils de Dieu, Juif d'origine quant à la chair, nait, vit, prêche, & meurt dans la Palestine. C'est assurément une enceinte bien limitée pour une Personne divine, qui vient travailler au salut du genre humain entier. Mais n'incidentons point là-dessus: il va immédiatement après son ascension faire une mission d'Apôtres, qui feront entendre leur voix jusques aux extrémités du Monde, & qui ameneront tous les peuples captifs à l'obéissance de leur divin Chef. Je les vois partir ces Conquérans, je suis l'histoire de leur vie & de leurs progrès, autant que je puis la démêler dans une foule de monumens apocryphes; (car l'histoire des Actes ne me mène pas fort loin quant au tems, ni quant à l'espace.) Je vois effectivement des Conversions, des Eglises fondées, le nom Chrétien figurer insensiblement sur la Terre, & la Religion y former des établissemens considérables. J'admire cette propagation d'une

d'une Doctrine persécutée, ennemie des penchans du cœur, & de toutes les Religions régnantes, je suis disposé à y reconnoitre le doigt de Dieu, qui s'intéresse au Christianisme, & qui ne veut pas perdre les fruits de l'envoi de son fils au monde. Mais j'y trouve plutôt un préjugé contre la nécessité de la Révélation qu'un argument en sa faveur. Combien de Payens ne demeurent & ne périssent pas dans leurs ténèbres & dans leur endurcissement, tandis que le petit troupeau d'Elus s'augmente peu-à-peu? Est-il exactement vrai, que tous les peuples qui habitent notre globe, aient vu resplendir l'Orient d'enhaut, & un calcul tant soit peu exact ne donne-t-il pas de grandes soustractions? Et parmi les peuples même qui ont eu cet avantage, le nombre des incrédules n'a-t-il pas considérablement excédé celui des fidèles? Est-ce là sauver les hommes, & après tant de siècles d'attente qui ont déjà précipité dans le gouffre éternel ceux qui vivoient alors, ne s'attendroit-on pas au moins à voir tous les contemporains du Sauveur participer à un évènement qui a été ménagé pour leur salut?

15. Je ne prétens point ici que Dieu ait dû gêner les hommes, détruire leur liberté, & les amener à foi par une force irrésistible. Je laisse à la Religion tout ce qu'elle a de libre, & de volontaire, puisque c'est tout ce qu'elle a de méritoire de la part de l'homme qui l'embrasse. Mais je me plains de

l'es-

l'eſpèce d'épargne, qui, après en avoir différé ſi longtems la publication, règne encore dans les moyens de la répandre. Puisqu'il y a déjà tant de miraculeux dans ce que Dieu fait pour l'établiſſement du Chriſtianiſme, puiſque l'Eſprit de Dieu deſcend lui-même ſur les Apôtres, & ſur les prémiers Hérauts de l'Evangile, qu'en auroit-il couté de plus de ne laiſſer aucun coin du Globe terreſtre, ſans y précher J. Chriſt crucifié, de n'omettre aucune créature humaine ſans lui propoſer les conditions ſalutaires de l'Alliance de Grace? Je rapportois (§. 5.) ce raiſonnement, *Dieu a donné la Révélation; donc elle étoit néceſſaire*, & j'en montrois l'inſuffiſance. Je crois celui-ci mieux fondé; *Dieu n'a pas donné la Révélation à tous les hommes; donc elle n'étoit pas néceſſaire.*

16. DIEU a maintenu la Religion dans le Monde; après l'avoir élevée ſur le trône de l'Empire en la perſonne de Conſtantin, il lui a conſervé les prérogatives de Religion dominante; & ceux qui la profeſſent occupent divers Etats & Royaumes du Monde. Je ne doute point qu'en effet les vuës de la Providence ne ſoient de prévenir juſqu'à la fin des ſiècles l'entière exſtinction du Chriſtianiſme, & qu'à cet égard ne s'accompliſſe la promeſſe faite à l'Egliſe, *que les portes de l'Enfer ne prévaudroient jamais contre elle.* Mais quand on examine de près cette conſervation de la foi chrétienne, on la voit

voit passer par bien des états, on lui voit subir bien des altérations, que Dieu n'auroit assûrément pas permis dans une chose qu'il auroit jugée absolument nécessaire aux hommes. Sans parler des Révolutions qui ont enlevé à J. Christ les plus beaux de ses Domaines, qui ont détruit ces Eglises fameuses & florissantes d'Asie, & qui ont fait prévaloir le Croissant sur la Croix, dans les lieux même où la Religion chrétienne s'est conservée, a-ce été sur le pié de doctrine salutaire & nécessaire? Voyez les siècles de l'Arianisme, qui fut sur le point de devenir pour jamais le Système orthodoxe. Voyez les siècles de fer où l'ignorance & les plus grossières erreurs régnoient. Ecoutez le fracas des anathèmes & des excommunications réciproques que se lancent les sociétés chrétiennes. Où sont les Elus? Qui est-ce qui se sauve au milieu de ces orages, & de ces tempêtes? Que devient l'usage de cette Révélation si essentiellement nécessaire? Pourquoi la donner, la reprendre, ou peu s'en faut, la rendre, & faire ainsi de tant de misérables humains qui périssent pendant ces alternatives, un véritable jouët? Digère qui voudra, ou qui pourra, une semblable idée de Dieu; je ne lui attribuërai jamais des vuës auxquelles l'exécution ne répond en aucune manière; je ne croirai jamais, qu'aïant envisagé de toute éternité la Révélation comme un moyen unique & indispensable de salut pour tous les hommes, il

s'y soit pris de cette manière pour leur en faire part.

17. VOUS rejettez donc la Révélation, me dira quelqu'un. A Dieu ne plaise. Je la reconnois, je la respecte, je bénis Dieu de ce qu'il l'a dispensée, & de ce qu'il m'a appellé à la connoitre, je tâche de la faire servir aux vuës de son divin Auteur, à l'accroissement de mon bonheur; je m'en sers pour arriver à la possession d'un dégré particulier de félicité, dont Dieu réserve la jouïssance à ceux qui seront sauvés par J. Christ. Ici je laisse entrevoir mon Hypothèse; mais ne voulant pas la déduire dans toute l'étenduë que je serois en état de lui donner, je finis par quelques Propositions, qui constituent cette Hypothèse, & que je maintiendrai en tems & lieu, si l'on attaque ce que j'ai avancé jusqu'ici.

(α) AUCUNE Créature ne sera finalement malheureuse, au moins faute de secours essentiels, & en particulier, parce qu'elle a été privée de la Révélation; mais la possession du bonheur sera plus ou moins retardée suivant les moyens dont les hommes auront joui, ou profité.

(β) LES hommes, indépendamment de la Révélation, pouvoient tenir une conduite qui les exemtât, après cette vie, de peines afflictives.

(γ) CELA suffisoit pour justifier la conduite & les perfections de Dieu; mais cet Etre libre dans ses dons (NB. quand il ne s'agit

s'agit pas de ceux qui font essentiels pour prévenir le malheur éternel,) a formé un plan de salut & de félicité, en vertu duquel ceux qui entreroient dans ce plan,

1. DEVINSSENT beaucoup plutôt heureux que les autres.

2. FUSSENT appellés à la possession d'un état supérieur de gloire & de félicité.

(δ) CE plan, c'est l'Evangile, qui, dispensé comme nous avons vu qu'il l'a été, fait une espèce de choix, parmi les peuples, & parmi les hommes; choix qui n'a plus rien du tout qui répugne à nos idées; choix, qui explique tout le Système de l'Epitre aux Romains, & qui justifie pleinement à l'égard de ceux qui n'y sont pas compris, ce mot; *Ton œil est-il malin de ce que je suis bon?*

(ε) LE salut promis par l'Evangile est donc, pour ainsi dire, le droit de Bourgeoisie à cette Capitale de la Félicité, qui sera peuplée de ces hommes privilégiés, qui ont eu le bonheur de connoitre J. Christ, & de croire salutairement en lui.

(ζ) MAIS s'il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu pour les divers ordres de Chrétiens, il y en a pour les divers ordres d'hommes en général; & ceux qui auront rempli les devoirs de leur état, proportionellement à leurs lumières, & auront vécu en bon Payen, en bon Mahométan, comme un Chrétien vit en bon Chré-

tien,

tien, seront partagés d'une manière favorables quoi qu'inférieure au sort des Chrétiens.

([illegible]) La Révélation est donc nécessaire quant à ce genre de salut; & de-là toutes les idées de grace, de don gratuït, d'élection même & de prédestination, qui sans cela sont insouténables.

([illegible]) C'est dans ce sens, qu'il n'y a point d'autre nom sous le Ciel, que celui de J. C. par lequel on puisse être sauvé, c'est-à-dire, par lequel on arrive à cet état privilégié.

([illegible]) Il y a plus, tous les hommes devant parvenir un jour à un dernier rétablissement, leur salut, comme celui des habitans de l'ancien Monde, & de ceux qui ont vécu avant J. Christ, sera un fruit de l'efficace de la mort du Sauveur, dont la vertu, bien loin d'être restreinte dans notre Hypothèse, y acquiert au contraire sa véritable étenduë.

LET-

LETTRE
SUR LA
NÉCESSITÉ
DE LA
RÉVÉLATION,

Pour servir d'Apologie à l'Essai sur la même matière.

tien, seront partagés d'une maniére favorables quoi qu'inférieure au sort des Chrétiens.

(*) LA Révélation est donc nécessaire quant à ce genre de salut; & de-là toutes les idées de grace, de don gratuït, d'élection même & de prédestination, qui sans cela sont insouténables.

(†) C'EST dans ce sens, qu'il n'y a point d'autre nom sous le Ciel, que celui de J. C. par lequel on puisse être sauvé, c'est-à-dire, par lequel on arrive à cet état privilégié.

(‡) IL y a plus, tous les hommes devant parvenir un jour à un dernier rétablissement, leur salut, comme celui des habitans de l'ancien Monde, & de ceux qui ont vécu avant J. Christ, sera un fruit de l'efficace de la mort du Sauveur, dont la vertu, bien loin d'être restreinte dans notre Hypothèse, y acquiert au contraire sa véritable étenduë.

LET-

LETTRE

SUR LA

NÉCESSITÉ

DE LA

RÉVÉLATION,

Pour servir d'Apologie à l'Essai sur la même matière.

tien, seront partagés d'une manière favorables quoi qu'inférieure au sort des Chrétiens.

(*) La Révélation est donc nécessaire quant à ce genre de salut; & de-là toutes les idées de grace, de don gratuit, d'élection même & de prédestination, qui sans cela sont insouténables.

(†) C'est dans ce sens, qu'il n'y a point d'autre nom sous le Ciel, que celui de J. C. par lequel on puisse être sauvé, c'est-à-dire, par lequel on arrive à cet état privilégié.

(‡) Il y a plus, tous les hommes devant parvenir un jour à un dernier rétablissement, leur salut, comme celui des habitans de l'ancien Monde, & de ceux qui ont vécu avant J. Christ, sera un fruit de l'efficace de la mort du Sauveur, dont la vertu, bien loin d'être restreinte dans notre Hypothèse, y acquiert au contraire sa véritable étenduë.

LET-

LETTRE
SUR LA
NÉCESSITÉ
DE LA
RÉVÉLATION,

Pour servir d'Apologie à l'Essai sur la même matière.

tien, seront partagés d'une manière favorables quoi qu'inférieure au sort des Chrétiens.

(*) LA Révélation est donc nécessaire quant à ce genre de salut; & de-là toutes les idées de grace, de don gratuït, d'élection même & de prédestination, qui sans cela sont insouténables.

(*) C'EST dans ce sens, qu'il n'y a point d'autre nom sous le Ciel, que celui de J. C. par lequel on puisse être sauvé, c'est-à-dire, par lequel on arrive à cet état privilégié.

(*) IL y a plus, tous les hommes devant parvenir un jour à un dernier rétablissement, leur salut, comme celui des habitans de l'ancien Monde, & de ceux qui ont vécu avant J. Christ, sera un fruit de l'efficace de la mort du Sauveur, dont la vertu, bien loin d'être restreinte dans notre Hypothèse, y acquiert au contraire sa véritable étenduë.

LET-

LETTRE SUR LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION,

Pour servir d'Apologie à l'Essai sur la même matière.

LETTRE

A Messieurs les Auteurs de la Nouvelle Bibliothèque Germanique,

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

MESSIEURS,

Il y a environ deux ans qu'aïant conçu quelques idées sur la nécessité de la Révélation, je les jettai sur le papier, & j'eus ensuite occasion de donner mon Manuscrit à un Libraire de Hollande, qui le fit imprimer en une seule feuille, sans titre séparé, & en mettant simplement au haut de la prémière page; *Essai sur la nécessité de la Révélation.*

Je

JE faisois deux choses principales dans cet Ecrit. D'abord je tâchois de prouver qu'on ne sauroit entendre par la nécessité de la Révélation, une nécessité absoluë, de sorte que tous ceux qui en ont été, sont & seront privés, soient assujettis à un malheur éternel. J'aurai occasion de rappeller plus bas les raisons sur lesquelles je fondois cette assertion. Ensuite je jettois les fondemens d'une nouvelle Hypothèse, qui me paroissoit expliquer le but, & la véritable nécessité de la Révélation, d'une manière plus satisfaisante qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

CETTE Feuille avoit existé depuis le tems que j'ai eu l'honneur de vous dire, *Messieurs*, sans que personne se fût mis en devoir d'en faire l'examen, la critique, la réfutation. Il s'est mis enfin un Adversaire sur les rangs. Il dit que je lui suis parfaitement inconnu, & je n'en doute pas. Il ne me l'est pas moins; ainsi nous ne pouvons juger l'un de l'autre que par nos Ecrits. Il a intitulé le sien; *Die gute sache*, &c. ou, *La bonne Cause de la Révélation divine en quelques considérations sur un Ecrit François publié contre la nécessité de la Révélation. Par un Ami de la Raison & de la Révélation.* A Cobourg 1748. Aux dépens d'un Ami de la Vérité, *in Octavo.* pp. 152. sans l'Avertissement.

CE titre me fournira deux Remarques. Prémièrement, c'est agir, ce me semble, con-

contre l'équité, que d'annoncer d'un ton décisif mon Ecrit, comme étant fait *contre la nécessité de la Révélation*, puisque non seulement il a pour titre, *Essai sur la nécessité de la Révélation*, mais que j'y admets & y établis effectivement la nécessité de la Révélation. J'attache, il est vrai, un sens à cette expression, qui n'est pas le même que celui de mon Auteur; mais ne s'érige-t-il pas tout à la fois en Juge & Partie, en disant que mon Ecrit est *contre la nécessité de la Révélation*? Si j'écrivois pour montrer qu'on a employé des preuves confuses & incomplettes en faveur de l'existence de Dieu, seroit-il permis de dire que j'ai écrit contre l'existence de Dieu?

Un mot fera sentir en quoi consiste ma seconde Remarque. N'y a t-il point un peu d'étalage dans ces dénominations d'*Ami de la Raison & de la Révélation*, dans cette impression, *aux dépens d'un Ami de la Vérité*? Peut-être que la suite de nos réflexions fera voir que la Vérité, la Raison & la Révélation ne me sont pas moins chères, quoique je n'étale pas cet Amour avec autant de faste.

Pour un Ecrit Polémique, il règne assez de modération dans celui de mon Adversaire. Prévenu d'abord en ma faveur par le début de mon petit Ouvrage, cette impression lui a fait conserver des espèces de menagemens, qui paroissent pour-

tant lui couter un peu, car il les fait souvent valoir. Il est vrai qu'à mesure qu'il a fait chemin dans l'examen de mes idées, il y a trouvé tant d'erreurs, tant d'obscurités, tant de Paralogismes & de Sophismes, qu'il a été réduit à me regarder au moins en pitié, comme un pauvre Philosophe manqué, qui n'a pas perdu tout le goût & tout le sentiment des beautés de la Religion, mais qui s'est égaré dans la vanité de ses idées. Voilà généralement sur quel pié je suis traité dans cette Réfutation. L'Auteur y cite perpétuellement mes paroles, dont il insère la traduction dans son Texte, & place le François au bas des pages. Chaque citation est pour l'ordinaire suivie d'une douzaine d'exclamations. *Quelle hardiesse! Quelle témérité! Peut-on raisonner ainsi? Où a-t-il pris cette idée? Il faut que cet Auteur ait une autre Révélation, que nous, ou qu'il n'ait aucune idée de la nôtre.* Ce n'est pas assurément de cette manière que nous mettrons les Juges compétens en état de décider sur l'essence même de la Question que nous traitons contradictoirement. Il est vrai que mon Adversaire place, par-ci par-là, quelques raisonnemens contre mes idées; mais j'ose dire que pour la plupart ils ne me regardent point, parce que l'Auteur a manqué l'état de la Question, & qu'il me fait affirmer des choses à quoi je n'ai jamais pensé. Tout cela prouve qu'il ne m'a

m'a pas compris; mais comme ce pourroit être ma faute, & qu'il m'accuse en effet fréquemment d'obscurité & de défaut de Logique, je vais rappeller le peu que j'en sais, & réduire mes principes & mes preuves en forme le plus distinctement qu'il me sera possible. Si sous ce nouveau point de vuë, ils prêtent encore le flanc aux difficultés, nous pourrons au moins continuër la dispute avec plus de facilité & de succès.

1. J'ENTENS par la *Révélation*, une lumière surnaturelle destinée à conduire l'homme à un bonheur, auquel il ne pourroit arriver par ses propres forces.

2. JE dis qu'on ne sauroit décider la question de la *nécessité* de cette lumière révélée, qu'après avoir déterminé la nature du bonheur, auquel elle nous conduit.

3. SI ce bonheur consiste dans l'exemtion des peines éternelles, de manière que le sort de quiconque n'aura pas connu la Révélation soit la damnation, je conviens que la Révélation est d'une nécessité proprement dite & absoluë.

4. MAIS je maintiens que la chose est impossible, parce qu'autrement il auroit fallu que Dieu accordât à tous les hommes de tous les tems & de tous les lieux, un secours dont la privation les plongeoit dans l'abîme du malheur éternel.

5. J'ENTENS donc par le *Salut*, attaché à la connoissance de la Révélation, un dégré de félicité inaccessible aux hommes par leurs seules forces, & dont Dieu par un effet de son bon plaisir, dispose en faveur de ceux qui sont appellés & élus.

VOILA' comment, en détruisant d'une main, j'édifie de l'autre, il faut me légitimer, & donner aux preuves de mes assertions un nouveau dégré d'évidence & de force.

MON *prémier* chef, ou la définition que je donne de la Révélation, ne sera sans doute pas contestée. Il n'est pas besoin non plus de prouver l'existence de la Révélation; nous la reconnoissons de part & d'autre, nous la faisons consister également dans ces Livres sacrés qui sont l'objet de la Foi des Chrétiens. Mais j'ai à me justifier d'une méprise que l'Auteur auquel je répons m'impute fréquemment, & sans raison, ce me semble. C'est d'avoir confondu la Révélation avec la manifestation du Messie, comme s'il n'y avoit point eu de Révélation, avant l'Incarnation du Fils de Dieu. Un peu d'équité & d'attention à l'état de la question auroit prévenu cette pretenduë difficulté.

JE veux prouver par la nature de la Révélation, & par la manière dont elle s'est répanduë, qu'elle n'est pas d'une nécessité absoluë, puisqu'autrement Dieu l'auroit renduë d'un usage plus universel. Sans m'ar-

m'arrêter donc à des Révélations visiblement particulières, (car je ne crois pas que mon Critique me soutienne, que, ni celles dont les Patriarches ont été honorés, ni même l'Oeconomie Judaïque, soient des Révélations, dont le genre humain devoit nécessairement être instruit,) sans m'arrêter donc à disputer un terrain qu'on ne sauroit défendre, je vais droit à la Révélation par excellence, à la plénitude, à la consommation, à la vocation de tous les hommes au salut. Si je prouve que cette Révélation la plus étenduë de toutes, est encore très-éloignée de la véritable universalité, j'aurai suffisamment atteint mon but; il sera incontestable, *a majori ad minus*, que des Révélations infiniment plus limitées, n'étoient pas de cette nécessité absoluë contre laquelle portent tous mes raisonnemens.

Apre's avoir fixé l'idée de la Révélation, je dis en *second lieu* que la question de sa nécessité ne sauroit être solidement traitée, qu'autant qu'on a déterminé la nature du bien qu'elle est destinée à nous procurer. Mais quels sont les principes qui nous aideront dans cette détermination? Je n'en apperçois que deux, l'idée que Dieu lui-même nous donne du salut que la Révélation nous procure, & la conduite qu'il a tenuë en faisant part au genre humain de cette Révélation. Je prie, & mon Censeur, & tout Lecteur impartial d'examiner;

1. Si ces deux principes peuvent être séparés, & 2. au cas qu'il se trouvât quelque apparence de contradiction entre eux, lequel des deux peut servir à éclairer l'autre, & à en rendre raison. Je m'explique.

L'ECRITURE donne des idées magnifiques du Salut & de la Vie éternelle, dont J. Christ est l'Auteur & la Source; elle représente l'état des hommes qui en sont privés, comme extrêmement déplorable, & elle attribuë à la Révélation seule le pouvoir de les tirer de cet état. Je ne crois pas pouvoir m'exprimer en termes plus forts, ni représenter plus fidèlement la doctrine de nos saints Livres.

MAIS d'un autre côté je ne puis pas fermer les yeux sur la manière dont cette Révélation s'introduit dans le Monde, sur la lenteur des acheminemens qui amènent ces tems, où elle paroit devenir d'un usage universel, (quoique jamais elle n'ait eu ce caractère) sur-tout les obstacles qui ont combattu sa pureté & son efficace depuis qu'elle est dans le Monde. J'ai dévelopé tout cela dans mon *Essai*; & je remarque avant que d'aller plus loin, que mon Adversaire en a tiré deux voies d'attaque bien singulières contre moi.

L'UNE, c'est de m'accuser d'avoir avancé que la Révélation a souffert des changemens réels, de véritables altérations, dans les différens âges de l'Eglise, au-lieu que j'ai seulement décrit les variations des hom-

mes à son égard, les séductions de l'Hérésie, les Siècles d'erreur & de barbarie, pendant lesquels cette divine lumière a été sous le boisseau. Il est vrai que l'Auteur a une espèce de honte d'une imputation, dont il a bien senti l'injustice, & qu'il la propose par voie de question; demandant, s'il seroit possible que j'eusse raisonné de la sorte? Mais cela ne l'empêche pas de faire une longue suite de réflexions & d'exclamations, comme si j'avois effectivement tenu ce langage. De pareilles tirades ne servent qu'à grossir inutilement un Livre; je me trompe, elles servent à jetter de la poudre aux yeux du Lecteur; & de pareils morceaux semés par-ci par-là, forment en se réunissant le grand *argumentum ab invidia*, qui se fourre dans toutes les Controverses théologiques.

L'AUTRE genre d'attaque, qui n'est pas moins injuste, & sur lequel mon Adversaire ne me fait pourtant aucun quartier, comme si la chose alloit de plein pié, c'est de changer toutes mes Objections en Thèses, & de me faire affirmer positivement ce que je n'avance qu'hypothétiquement. Assurément quiconque se sert d'une pareille Logique n'est pas autorisé à mépriser celle de qui que ce soit. Je dis que, si la Révélation étoit un bien tellement nécessaire aux hommes, que chaque siècle, chaque année, chaque jour de retardement, causât la perte d'une foule d'individus de l'espèce humaine, & que ce-

pendant Dieu ait apporté à faire ce don aux hommes, tous les délais & toutes les restrictions dont il a été accompagné, j'en conclurrois que les perfections de Dieu ont été blessées par une semblable dispensation, je dirois telle & telle chose, &c. Que fait mon Adversaire? Il occupe un tiers de son Livre à étaler toutes ces Propositions en détail, comme autant d'imputations que je fais à la Divinité; & l'on juge bien que cela lui ouvre un vaste champ de se récrier à l'audace, peu s'en faut qu'il ne dise, au blasphème. Y eut-il jamais une plus étrange *pétition de principe*? Je maintiens que dans l'idée commune de la nécessité de la Révélation, on est forcé à porter ce jugement desavantageux des perfections divines, & c'est précisement ce qui m'engage à abandonner cette idée commune. Mon Adversaire, posant son propre principe, & me l'attribuant, en conclut que je forme ce jugement desavantageux des perfections divines, & m'accable sous le poids des conséquences qui en resultent. Je m'abstiens de caractériser un pareil procedé.

Il faut revenir à mon sujet. En comparant les déclarations de l'Ecriture sainte, sur le salut, & les moyens dont Dieu s'est servi pour l'accorder aux hommes, je prétens que c'est dans ceux-ci qu'on doit chercher l'explication de celles-là. Car enfin voudroit-on que Dieu prît plaisir à bien faire sentir d'un côté que sans le secours de la

Ré-

Révélation, tous les hommes périssent inévitablement, & à limiter de l'autre en une infinité de manières l'efficace de cette Révélation. Digère qui voudra de pareilles choses sur le sujet de la Divinité, je ne m'empresserai pas à crier au blasphème contre lui, mais je ne pourrai que le plaindre de son erreur.

Les actions sont incontestablement des signes plus certains que les paroles; non que Dieu puisse proférer des paroles contraires à ses idées, mais parce que nous pouvons nous méprendre sur le sens des expressions; témoin cette foule d'opinions & de Sectes, nées des différentes interprétations du Texte sacré; au-lieu que les actions portent, pour ainsi dire, avec elles leur explication invariable. Quand donc je vois, dès l'origine du Monde, Dieu faisant de la Révélation une affaire de famille, de peuple, un privilége exclusif; quand je vois que le plus grand & dernier effort de cette Révélation consiste à appeller des hommes de plusieurs lieux & de plusieurs nations à la connoissance de l'Evangile, mais non pas tous les hommes, ni toutes les nations, je ne me persuaderai jamais qu'il s'agisse d'un don d'une nécessité absoluë, parce que je n'admettrai jamais les conséquences susmentionnées, quoique mon Antagoniste me les prête si libéralement. Mais l'Ecriture, dites-vous, il faut donc l'abandonner. Non je ne l'abandonne point, je l'explique, &

je l'explique sans violence. Je vois dans l'Ecriture un grand évènement préparé longtems à l'avance, qui doit arriver au tems marqué, pour apporter une nouvelle lumière au Monde, y répandre une nouvelle mesure de grace, faire des appellés, des élus, des heureux. Je ne nie rien de tout cela, & je bénis encore Dieu, comme je le faisois dans mon *Essai*, & le ferai toute ma vie, de m'avoir appellé à la connoissance d'un Trésor aussi précieux que l'Evangile. Je vais plus loin, & je trouve dans l'Ecriture sainte, la nécessité indispensable de la Révélation pour acquérir le salut qui y est attaché; j'y vois qu'on n'a de solides espérances à cet égard, qu'autant qu'elles sont fondées sur les promesses de Jésus-Christ, appuyées du mérite de son sacrifice & de son intercession. Je ne serois pas Chrétien, si je cherchois à ébranler aucune de ces grandes & consolantes doctrines. Mais je demande, & qu'on y pense de sens froid, si tout cela emporte une nécessité de la Révélation, qui ne laisse aucune ressource, aucun azile, à ceux qui ont été placés dans des tems, dans des lieux, dans des circonstances, où il leur étoit impossible de la connoître, & par conséquent d'en faire la règle de leur foi & de leur conduite.

C'est là le défilé; je défie aucun Théologien, partisan du dogme que je combats, de le franchir. Mon Censeur l'a parfai-

faitement bien senti; & vous ne vous imagineriez pas, *Messieurs*, à quel expédient il a eu recours pour se tirer de ce mauvais pas. Il n'y a rien assurément dans tout son Livre qui me donne plus visiblement gain de cause que la réponse dont je vais vous faire Juges. Il dit donc, que je n'oserois me vanter d'avoir une connoissance assez étenduë de tous les peuples, de toutes les contrées, de tous les tems, pour prouver que Dieu en a laissé qui aient été entièrement dénués du secours de la Révélation. Pour lui, il est trop modeste, (ce sont ses propres expressions,) pour déduire de ces sources l'universalité de la Révélation, il reconnoit qu'il n'a pas non plus les secours nécessaires pour mettre en évidence les soins que Dieu a pris d'éclairer tous les climats des lumières de la Révélation. Mais il ne prétend pas moins me mettre dans mon tort, pour avoir été trop décisif, en disant que la Révélation n'a pas été universelle, & en concluant de là qu'elle n'est pas d'une nécessité absoluë.

De bonne foi n'est-ce pas là une ressource, qui annonce une dernière extrémité? Quoi! il faut être un prodige d'érudition, pour prouver la Proposition du monde la plus évidente, par une expérience encore journalière. Sans sortir de notre *Europe*, que l'Auteur prenne la peine de s'enfoncer dans la *Sibérie*, ou, si ce voyage lui déplait, qu'il en fasse venir des informations authen-

tiques, (& en cas de besoin, je m'engage à les lui fournir moi-même,) il verra, il apprendra que ces immenses contrées renferment encore une infinité d'habitans qui ne connoissent point la Révélation, & qui croupissent en général dans les ténèbres les plus épaisses. Mais encore une fois, peut-il y avoir dans le fait que nous examinons une ombre d'incertitude? L'Ecriture elle-même ne dit-elle pas positivement des Payens, avant la manifestation de la grace salutaire, qu'*ils étoient sans Dieu & sans espérance au Monde*? C'est ainsi qu'en voulant éviter *Charybde*, on tombe en *Scylla.*

Je me lasse de suivre un Critique qui ne représente point mes idées, & dont les coups portent presque toujours à faux. En voici encore un exemple bien frappant. Une des principales batteries qu'il dresse contre moi, est fondée sur la supposition que je ne regarde pas la Révélation comme nécessaire par rapport à ceux qui sont appellés à sa connoissance, & que je laisse les hommes éclairés des lumières de l'Evangile dans une espèce d'indifférence. Peut-on confondre deux choses, dont les différences soient plus marquées, & plus sensibles? Dire que Dieu n'aïant pas accordé la Révélation à tous les hommes, elle n'est pas d'une nécessité absoluë, (car enfin c'est là mon unique Thèse, & toutes les équivoques de mon Controversiste ne feront pas prendre le change,) est-ce dire, que ceux

ceux auxquels Dieu a fait cet inestimable présent, peuvent le recevoir, ou le mépriser à leur gré; & qu'il n'y a aucune nécessité par rapport à eux, d'ouvrir les yeux & les oreilles à une lumière & à une voix salutaire, qui leur sont addressées de la part de leur souverain Maître? C'est pourtant là-dessus que portent de longues déclamations de l'Auteur, qui me fait à son gré, tantôt un Indifférentiste, tantôt un Déiste, toujours un homme qui raisonne à bâtons rompus, & sans aucune liaison d'idées. Non, je reconnois tout le prix de la Révélation, & toute la nécessité morale où les hommes se trouvent d'en profiter, dès que Dieu les a mis à portée de le faire. Il n'y a que des monstres d'ingratitude qui puissent connoître le merveilleux plan de la Rédemtion, & refuser d'y entrer. Mais ce n'est point la Question que je traite; & cette substitution est véritablement le Sophisme qu'on nomme *ignoratio Elenchi.*

Il paroit par tout ce dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir jusqu'ici, *Messieurs*, que mon Adversaire n'a pas trop bien réédifié ce que j'avois détruit; & je pourrois prouver fort au long qu'il n'a pas travaillé avec plus de succès à renverser mon nouvel édifice, l'Hypothèse, dont j'avois posé les fondemens dans mon *Essai.* Ce n'est pas que je regarde cette Hypothèse comme inébranlable, ni que j'ignore tout ce qu'il faudroit encore pour la con-

duire au point de dévelopement & de solidité, dont elle est susceptible. Mais au moins ne seront-ce pas les objections de l'Auteur, qui me feront craindre pour elle. J'abuserois de la place que vous m'accordez dans votre Journal, si je m'étendois là-dessus; mais j'espère de le faire bientôt dans un Ouvrage en forme, dont ceci n'est que l'annonce. Je dirai donc simplement qu'un Ecrivain, qui me donne l'éternité des peines pour une vérité démontrée & sans réplique, veut m'étourdir d'un coup de massuë; mais que malheureusement pour lui, ce Dogme est encore si éloigné de la démonstration, qu'il aura bien à faire, avant que de m'entamer par cet endroit. Il n'est pas plus heureux, lorsqu'il veut me mettre en contradiction avec moi-même, sous prétexte que je fais envisager le salut, comme un privilége des Elus de la Religion chrétienne, & que cependant j'y conduis finalement tous les hommes. Un privilége, dit-il, peut-il consister dans une chose dont personne ne sera exclus? Quoi! n'est-ce donc pas un privilége des plus considérables d'arriver à la félicité des siècles, & peut-être des milliers de siècles avant les autres? N'est-ce pas un privilége d'obtenir tout d'un coup un grade supérieur de cette félicité, auquel d'autres n'arriveront qu'au bout d'un très-long espace de tems, & peut-être jamais? Car pourvu qu'aucune Créature intelligente ne reste

reste dans l'abîme de la perdition, les perfections de Dieu sont justifiées, & il n'est pas nécessaire que les Trones & les Couronnes de ceux qui ont été fidèles à Jésus-Christ jusqu'à la mort, soient le partage de tous les hommes, ni qu'ils y arrivent par aucune progression de félicité.

Je finis. L'Auteur m'a reproché dès l'entrée de son Traité, d'avoir médit des Théologiens: je crois pourtant que ceux qui jetteront les yeux sur mon *Essai*, trouveront que j'ai observé, en relevant les défauts de quelques-uns d'entre eux, tous les ménagemens dûs aux lumières & aux bonnes intentions des autres. Je ne sai si mon Adversaire est Théologien; mais il m'a traité un peu théologiquement, c'est-à-dire, qu'il a chargé notre Controverse de plusieurs incidens qui ne peuvent que l'embrouiller, & de plusieurs jugemens sur mon compte qui sont un peu hazardés. Quoi qu'il en soit il m'en a fait des excuses avant que d'entrer en matière, prévoyant bien que la patience pourroit quelquefois lui échapper; & moi je lui en fais de réciproques, en finissant ce petit Ecrit, s'il y a quelque chose dans ma Réponse qui lui paroisse avoir la moindre amertume. Je sais bien au-moins, & je puis le lui protester, qu'il n'y en a pas la moindre dans mon cœur, & que je ne demande pas mieux que d'être détrompé, si je suis dans l'erreur. Je m'étois plaint qu'aucun Théologien

gien jusqu'à présent n'eût traité solidement cette matière : mon Critique me reproche d'être assez peu versé dans l'érudition théologique, pour ne pas connoître tant d'Auteurs qui ont travaillé expressément & inébranlablement sur ce sujet. Pourquoi n'avoir pas eu la charité de m'en nommer au moins un ; j'aurois d'abord été à cette source de conviction, & il auroit pu s'épargner son propre travail. *Quod potest fieri per pauciora, non debet fieri per plura.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le 21. *Juin*
1748.

ESSAI
SUR L'AMÉNITÉ
DANS
LES ECRITS.

ESSAI SUR L'AMÉNITÉ DANS LES ECRITS.

Le sujet que je viens d'indiquer, ne sauroit être plus universel. Il s'agit des Ecrits de tout genre, de toutes les productions, qui, nées dans le cerveau de quelque Auteur que ce soit, sont ensuite enfantées par sa plume, & tiennent leur place parmi ce nombre innombrable d'ouvrages, qui parviennent journellement à l'existence. Je prétens les réunir tous ici sous un même point de vuë, les rapporter à un caractère unique, duquel dépend tout leur succès, & dans un sens, tout leur mérite. Ce caractère, c'est l'AMÉNITÉ; par-tout où elle se fait désirer, l'Auteur, quel-

quelque ſujet qu'il ait traité, a manqué infailliblement ſon but; car il vouloit inſtruire, ou plaire, & l'on ne peut faire ni l'un ni l'autre, ſans aménité. Cette réflexion devroit m'arrêter moi-même tout court, mon amour propre n'étant pas aſſez fort, pour me perſuader qu'en parlant de l'Aménité, j'en emprunterai le langage. Mais je me retranche dans le titre d'*Eſſai*, que j'ai choiſi pour empêcher qu'on ne me juge ſuivant toute la rigueur de mes propres principes. Je fraie une route; d'autres après moi y marcheront plus aiſément, & pouſſeront leurs pas plus loin, ſi le ſujet leur paroit auſſi digne d'attention qu'à moi.

LES Vérités ſont la nourriture de l'Eſprit, comme les Alimens ſont celle du Corps. Notre Ame, à moins que quelque cauſe extraordinaire n'ait dépravé ſon goût naturel, ſe porte à la connoiſſance des Vérités avec autant de déſir & d'empreſſement, que notre Corps en reſſent, lorsque ſollicité par la faim & par la ſoif, il cherche à ſe délivrer de ces beſoins importuns, en faiſant uſage des ſecours que la Nature met à ſa portée.

MAIS le parallèle s'étend plus loin encore. Les Alimens demandent un certain apprêt, pour nous déterminer à leur uſage; ſans cet apprêt la plupart d'entre eux révoltent nos ſens, ils nous dégoutent, au-lieu de nous attirer, & il n'y a que les dernières extrémités, qui puiſſent nous fai-

faire vaincre ces répugnances naturelles. Il en est de même des Vérités. On dit bien que la Vérité doit être toute nuë. Je ne crois pas que cela soit généralement vrai. Il y a des cas & des circonstances où les ornemens lui conviennent, & où elle n'attire même l'attention, & ne fixe les regards, qu'à la faveur de ces ornemens. Et lors même qu'il est expédient pour elle de paroitre nuë, c'est un véritable apprêt, c'est un très-grand art que de la présenter telle. Il n'appartient qu'aux plus rares Génies de s'en acquitter avec succès.

Je confirmerai ce que j'avance par le plus important de tous les exemples, c'est celui de la Religion. Il n'y a que deux faces, sous lesquelles on puisse la produire aux hommes, d'une manière propre à les captiver. La prémière, c'est cette face brillante, où revêtuë des graces de l'éloquence, accompagnée de la pompe, de la force, de la majesté, que savent lui donner ces grands Orateurs, qu'un principe surnaturel semble inspirer, elle laisse l'Auditeur ému, ravi, pénétré, plein d'un feu qui éclaire son esprit, & qui échauffe en même tems son cœur. L'autre face de la Religion, c'est celle de la simplicité, qui présente cette sainte doctrine, telle, pour ainsi dire, qu'elle est émanée du Ciel, sublime dans ses dogmes, miraculeuse dans ses faits, sainte dans ses préceptes, magnifique dans ses promesses, & cependant à la

por-

portée des Enfans, des personnes les moins favorisées des dons du génie, les moins versées dans les connoissances humaines. L'une & l'autre de ces manières de proposer la Religion, demande des talens supérieurs, & un art infini, mais il en faut encore plus pour la dernière que pour la prémière. Il est plus aisé d'embellir que de simplifier: on a plutôt fait la conquête du cœur, en l'ébranlant vivement, qu'en agissant sur lui d'une façon douce & tranquille, & par une suite de raisonnemens, qui ne produisent qu'une conviction successive, & par conséquent lente. Cette dernière opération est bien plus sure que la prémière; ses effets sont bien plus durables. On est en garde contre l'Orateur véhément; & lors même qu'on lui a rendu les armes, on s'arrache ensuite, s'il est possible, à son triomphe. Mais celui qui se rend maître du cœur par dégrés, pose, pour ainsi dire, des garnisons par-tout où il passe; & quand il a fini sa conquête, rien ne peut plus la lui enlever. Tout cela, pour revenir à mon sujet, dont cette digression apparente ne m'écarte point; tout cela suppose le plus haut dégré d'Aménité. Elle seule ouvroit l'accès des cœurs aux BOSSUETS, aux FLECHIERS, aux MASSILLONS, lorsqu'ils prêchoient devant les Têtes couronnées, aussi bien qu'à l'immortel Archevêque de Cambrai, lorsqu'il prêchoit dans les villages de son Diocèse.

LE

Le besoin d'apprêt, que j'ai supposé réquis dans la Vérité, dès-là qu'elle doit devenir la nourriture de l'Esprit, s'étend donc à tous les travaux des gens de Lettres, sans exception; ils ne peuvent se promettre aucune réussite de leurs ouvrages, sans cet apprêt, c'est-à-dire, sans aménité. L'opprobre de moisir dans les recoins poudreux des Librairies, ou même de faire un saut de-là chez l'Epicier, est tôt ou tard le sort inévitable qui attend de semblables Ecrits. On peut dire d'eux, qu'ils n'ont pas cette sève agréable, propre à rappeller le Lecteur, comme le Buveur est rappellé par celle du Jus qu'il nomme exquis. Il n'y a d'exception à faire qu'à l'égard de la seule Géométrie. Elle a la prérogative de se soutenir par elle-même: ses calculs, qui sont presque les Antipodes de l'Aménité, ne craignent point de se montrer dans l'état hérissé qui leur est propre. Mais qu'en resulte-t-il? C'est que la Géométrie, malgré toute son excellence, ne peut être du goût que de ceux qui la cultivent. Dénuée du passeport de l'Aménité, il faut qu'elle demeure entre les mains de ses Adeptes; au-lieu qu'avec ce passeport toutes les autres Sciences, même les plus abstraites, peuvent se faire goûter & rechercher par tout Lecteur doué de pénétration, de génie & de goût.

Il y a un procès fort ancien entre les gens

gens du monde & les Savans: on peut, ce me semble, le décider ici, en rendant justice aux uns & aux autres. Les prémiers se moquent du savoir crasseux de ceux qu'ils appellent Pédans; & ceux-ci à leur tour méprisent la superficialité, & le faux bel esprit de ceux qui osent s'ériger en Juges de leur respectable érudition. „ Faut-il s'étonner, disent-ils, „ que nos sueurs & nos veilles n'aient „ aucun mérite aux yeux de gens dont le „ savoir ne va pas au de-là des Vaude- „ villes, ou s'il est d'un ordre supérieur, „ embrasse encore les Romans à la mo- „ de, les œuvres profondes des M * * *. „ & des C * * *. Voilà des personnes „ bien titrées dans la République des Let- „ tres, pour nous citer à leur Tribunal." Ces Réponses sont quelquefois justes; mais avoüons que généralement parlant les Savans sont dans le tort; qu'il n'est guères possible de savoir gré à la plupart d'entre eux du tems qu'ils ont consumé dans des discussions ténébreuses, sur lesquelles leur manière d'écrire répand encore un plus grand dégré d'obscurité. Quand on auroit passé trente ans à faire un Livre, c'est être injuste que de se plaindre d'un Lecteur, qui ne veut pas donner un jour ou deux à le lire, dès-là qu'il n'est pas écrit de manière à se faire lire avec plaisir. Un habile homme fait quelquefois choix d'un terroir aride, pour en faire

par

par un coup de son art, une campagne émaillée de fleurs. Mais l'entreprise est hazardeuse, & il faut être bien sûr de son fait pour la tenter. Il y a peu de BEAUSOBRES, qui en creusant les visions des Mânes, & des anciens Hérésiarques, en les débrouillant avec une profusion de savoir, qui, s'il étoit mal digéré, rempliroit le Lecteur de dégoût, sache y joindre l'assaisonnement le plus savoureux, & ne finir jamais l'examen d'un sujet qu'au grand regret du Lecteur, dont le goût toujours piqué n'est jamais exposé à la satiété. Quiconque sans de pareils talens, veut s'illustrer en traitant des sujets de cet ordre, mérite d'être frappé du trait que Boileau a lancé contre l'Auteur de la Pucelle;

Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie.

IL est bien fâcheux que tant d'Auteurs perdent quelquefois tout le tems de leur vie à composer des Ecrits, qui après avoir eu une peine infinie à franchir le formidable obstacle de la presse, contre lequel plusieurs vont échouër, & meurent avant que de naître, ne semblent voir la lumière, que pour être aussitôt après replongés dans les ténèbres. Un nouveau Livre paroit, l'Auteur a fait les fraix du travail, le Libraire ceux de l'impression, mais les Acheteurs impitoyables s'obstinent à ne pas les en indemniser. Pourquoi? C'est qu'un coup d'œil jetté à l'ou-

verture du Livre, leur a fait voir une obſcurité d'expreſſion, une dureté de ſtyle, une confuſion d'idées qui le leur font refermer pour toujours, & leur ôtent toute envie de lui donner l'entrée de leur Bibliothèque. Encore une fois de quel côté eſt le tort? Ce ne ſauroit être du côté de l'Acheteur, qui ne doit aſſurément rien à l'Auteur, & qui n'a pris aucun engagement de donner ſes eſpèces de bon aloi pour quelques feuilles de papier inutilement noircies.

JE conviens pourtant que les mauvais Auteurs ont leurs dédommagemens, comme les bons. Ils ſont pour l'ordinaire les mieux pourvus de cette ſatisfaction perſonnelle, qui leur perſuade qu'ils vont de pair avec les Coryphées de la Litterature; ou que, ſi leur réputation n'eſt pas encore auſſi bien établie, il faut s'en prendre à des cauſes accidentelles, à l'ignorance, à l'injuſtice, à l'envie de leurs contemporains, dont ils bravent la cenſure, pour en appeller au ſuffrage de la poſterité. Dans cette heureuſe diſpoſition d'eſprit, ils coulent leurs jours à l'abri de l'ennui que leurs ouvrages inſpirent aux autres; & la privation de l'aménité n'eſt pas plus ſenſible pour eux, que l'eſt pour nous celle d'un ſixième, ou d'un ſeptième ſens, au cas que ces ſens exiſtent.

JE vais plus loin. A enviſager les mauvais Auteurs, (je n'entens pas les Auteurs

dan-

dangereux, mais ceux qui écrivent *invita Minerva*,) à les envisager même du côté de la Société, ils y tiennent leur place, sinon avec distinction, au moins comme tant d'Ouvriers peu habiles dans leurs métiers, qui ne laissent pas d'en vivre & de contribuër même à en faire vivre d'autres. Les presses roulent, le papier se débite, & la consommation de certaines choses se fait, tout comme s'il s'agissoit d'imprimer les ouvrages les plus excellens. Quelque Libraire à la vérité perd de tems en tems sur tel ou tel Livre de dur débit qu'il a exécuté, mais il se dédommage sur tant d'autres, & fait régagner par tant de voies ce qui lui échappe par une, qu'il n'est rien moins qu'à plaindre. Ainsi laissons les froids & plats Ecrivains en paix entant que Manœuvres, gens à la journée sur le Parnasse; mais dès qu'ils veulent trencher des Architectes & des Maîtres, dès qu'ils font voir des prétentions, il est permis, il est même salutaire de les fronder impitoyablement. Ces grands hommes dans les Sciences & dans les Lettres, qui ne vivent que de gloire, & qui ne visent qu'à l'immortalité, ont droit de précipiter du haut du double Mont ceux qui ont l'effronterie de s'y placer sans vocation & sans titres.

REVENONS à l'Aménité. Il y a des Auteurs qui, sans la posséder, en ont senti le besoin, & ont cru y suppléer, en met-

tant ſon nom au titre d'Ouvrages les moins ſuſceptibles de la renfermer. Il y a les *Aménités du Droit* de Ménage, & quelques autres Auteurs nous ont régalé d'Aménités auſſi inſipides. Le contraſte n'en eſt alors que plus marqué, & le Lecteur leurré par de ſemblables titres, n'en a que de plus juſtes ſujets de ſe dépiter, lorſqu'affadi d'un mortel dégoût, il laiſſe tomber le Livre qui le lui cauſe.

SI je ne craignois de donner un air de Satyre à ces Réflexions, j'examinerois volontiers, ſi l'Aménité des Mœurs n'influë point ſur celle des Ecrits? Je ſuis perſuadé que ces deux choſes ſont étroitement liées. Comment un homme, qui n'a reçu aucune éducation, qui n'a fréquenté toute ſa vie que des gens auſſi groſſiers que lui, qui vit dans un petit cercle d'occupations viles, & de liaiſons baſſes, comment un tel homme penſeroit-il avec fineſſe, & s'exprimeroit-il avec grace? La force naturelle du bon ſens peut bien le diriger dans des diſcuſſions ſolides, l'application peut même le mener à des découvertes d'un certain genre; mais de là aux vraies délicateſſes, qui rendent un Ouvrage fini aux yeux des Connoiſſeurs, il reſte un abîme immenſe à franchir. Les *Scaligers*, les *Saumaiſes*, les *Scioppius*, les *Giſanius*, ſe ſont traités en vrais porte-faix; les ſeules fleurs de Rhétorique, dont ils aient orné leurs très-doctes, mais ordinai-

nairement très-ennuyeux Ecrits, ce ſont des injures vraiment éloquentes. Ce goût étoit celui de leur ſiècle, groſſier encore au prix du nôtre. Les gens de Lettres l'ont abjuré; tout homme aujourd'hui, qui attaque, ou qui ſe défend par des injures, eſt condamné ſur l'étiquette; & il eſt rare qu'un tel homme ait des mœurs, ou une réputation à ménager. Tout au plus cette eſpèce d'eſcrime oſe-t-elle ſe montrer dans quelque coin de diſpute grammaticale. Un P * * *, ou un B * * * peuvent encore, en reſtituant par un rare effort de génie, quelque paſſage mutilé que perſonne n'avoit compris avant eux, taxer de ſtupidité, ou régaler de quelque autre épithète plus énergique encore, & ceux qui n'ont pas découvert ce ſens, & ceux qui le leur conteſtent. Ces derniers ſur-tout, pour peu qu'ils ſoient opiniâtres, méritent une double meſure de ce ſel *anti-attique*. Il eſt agréable de pouvoir en particulier le prodiguer dès le titre, comme dans celui-ci, *Infamia Famiani Stradæ*; & autres gentileſſes, que tout le monde ne feroit pas capable de trouver. Voilà les Aménités de quelques Auteurs; ce ſont celles de leur eſprit, de leur cœur & de leur plume.

Au contraire un Auteur aimable, qui a des ſentimens élevés, des mœurs douces & polies, qui a vécu dans un Monde, où l'on ſait vivre, ſe peint dans ſes

Ecrits ; il attache ſes Lecteurs pluſieurs ſiècles après ſon trépas, comme il attachoit ſes Contemporains par les charmes de ſon eſprit & de ſa converſation. Qu'étoient CICERON, HORACE, OVIDE, CATULLE, TIBULLE, PROPERCE? Ceux qui les connoiſſent ſous un autre point de vuë que celui ſous lequel la pédanterie des Colléges les préſente, ſavent que ces illuſtres Romains étoient au centre du goût, en liaiſon avec tout ce qu'il y avoit de grand & de ſpirituel de leur tems, & qu'ils ſavoient alors captiver les oreilles, comme ils charment aujourd'hui les yeux. Ces noms revivent dans pluſieurs Ecrivains illuſtres de notre ſiècle, qui ſont des Maîtres décidés dans l'art de plaire, parce qu'ils l'ont, pour ainſi dire, puiſé à la ſource. Et pour tout dire en un mot, & prendre les exemples les plus illuſtres qui aient jamais été, pourquoi les MARC-AURELES, anciens & modernes, ont-ils un empire auſſi inébranlable dans les Lettres que dans les Etats ſoumis à leur domination? C'eſt que l'un & l'autre de ces empires eſt principalement fondé ſur les cœurs, c'eſt qu'ils ont puiſé dans le leur propre tout ce qui caractériſe ces Ouvrages, qui font la gloire du Thrône, & qui renferment les maximes les plus eſſentielles au bonheur du genre humain. Je dis donc, en ſuivant mes principes, que l'Aménité perſonnelle de ces illuſtres Auteurs a paſſé dans leurs Ecrits;

ts; tout comme par là raiſon contrai-
, la dureté de ce Tyran de l'Antiqui-
étoit ſi fortement empreinte dans ſes
éſies, qu'un Poëte peu flatteur de ſa
ɔur aimoit mieux être ramené aux car-
res que d'y applaudir.

Mais, après avoir déjà tant parlé de
ménité, n'eſt-il point tems enfin de
définir? On pourroit aſſez aiſément ti-
cette définition de tout ce que j'ai
juſqu'ici; je vais pourtant la réduire
forme. J'entens par *Aménité*, „ ces
graces inſinuantes, ce tout aiſé & po-
li, ces réflexions fines & délicates, qui
attirent, engagent, ſoutiennent l'atten-
tion des Lecteurs, & marquent auſſitôt
les Livres, où ces caractères ſe trou-
vent, au coin de l'immortalité."

Cette idée eſt générique, & il y a
erſes eſpèces d'Aménités particulières,
lui ſont ſubordonnées. C'eſt même
grand art que de ſavoir bien les démê-
, un plus grand encore de les appli-
r à propos. Chaque eſpèce de ſujet a
Aménités propres; & les faire paſſer
l'une à l'autre, c'eſt donner dans des
veſtiſſemens ridicules; écueil que peu
uteurs ſavent éviter. Sur-tout lors-
il leur eſt arrivé d'avoir du ſuccès par
Ouvrages d'un certain goût, ils ne
aquent guères de vouloir mettre ce goût
s d'autres, où il eſt déplacé. La
uyere fait un excellent Livre de *Ca-*

 racté-

ractères. On lui ouvre les portes de l'Académie Françoise, & il y fait son entrée par une Harangue de Caractères, qui ne fut point goûtée, & qui ne devoit pas l'être.

Il peut donc arriver, & même c'est ce qui arrive le plus souvent, qu'un Auteur ne soit propre à mettre de l'Aménité que dans une sorte d'Ouvrages; ce qui ne veut dire autre chose, sinon qu'il a un tour d'esprit particulier, qui le fait réussir, quand il a la prudence de ne travailler que sur les sujets qui lui conviennent. Il en est comme des dispositions du Corps; tel est habile à l'escrime, qui danse de mauvaise grace. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'à l'égard de l'Esprit, comme à celui du Corps, les hommes ont souvent le travers de vouloir faire ce à quoi ils sont le moins propres. J'en vais dire, si je ne me trompe, la principale cause.

Il y a de tems en tems, quoique très-rarement, des génies universels, qui se fraient toutes les routes, & qui arrachent les épines qui s'y trouvoient, les sement de fleurs. Il y a des Ecrivains, qui, doués d'un esprit judicieux & net, qu'ils manient à leur gré, savent modifier cet esprit dans toutes les espèces d'Aménité dont ils ont besoin, suivant la nature des sujets qu'ils traitent. Or ces excellens Originaux ne manquent jamais de faire une foule de mauvaises Copies, qui ne vou-

lant point rester en arrière, entassent productions sur productions, en dépit du bon sens & des graces. L'exemple des avantages du Corps revient ici. Un homme est bien fait, dispos, habile en tout genre d'exercice, il se met bien, il est ce qu'on nomme un Cavalier accompli; vous verrez les figures les plus hétéroclites se mouler sur lui, & lui servir grotesquement de mouches. Ce penchant naturel, que les hommes ont à l'imitation, est également le principe de leurs succès & de leurs écarts.

On sent aisément que les idées que j'ai données jusqu'à présent de la véritable Aménité, reviennent à celles de ce qu'on nomme LE GOÛT, sur lequel on a tant disserté, & souvent avec si peu de goût. J'en conviens. Ecrire avec aménité, c'est écrire avec goût, & de manière à se faire lire par des gens de goût. Qu'on ne croie point que c'est là une idée vague, & jettée au hazard, qui laisse à chacun la liberté de suivre ses fantaisies les plus bizarres. Il y a un Ouvrage de l'Antiquité, qui suffiroit seul pour établir le contraire, & pour démontrer qu'on ne mettra jamais de véritables beautés dans un Ecrit, en le faisant de pièces de rapport, sans principes, sans une exacte observation de règles prises dans la Nature, & aussi immuables qu'elle. Cet Ouvrage, Chef-d'œuvre unique en son genre, c'est l'ART POETIQUE d'Horace. Tout y est épuré aux rayons du bon

prétenduë raiſonnable eſt le plus avide, quelques lueurs de faux-brillant, ſuffiſent pour faire la fortune d'un Ouvrage; fortune, je l'avouë, pareille à celle qui de desſus ſa rouë diſpenſe les biens & les honneurs pour les enlever un moment après; mais fortune qui ne laiſſe pas de donner une eſpèce de règne aux Ecrits les plus déteſtables. Voilà l'épreuve la plus forte à laquelle un excellent Auteur ſoit appellé; c'eſt de ſe trouver en compromis avec le plus vil habitant de l'Hélicon, & quelquefois de ne pas vivre asſez longtems pour voir le Public revenir de ſon injuſtice. Peut-on penſer ſans indignation que la *Phèdre* de *Pradon* ait tenu longtems tête à celle de *Racine*, & que ce grand Poëte ſoit mort dans la penſée qu'*Athalie* avoit échoué ſans retour? C'eſt un Tyran bien dur & bien capricieux que le Public; mais comme un homme d'honneur ne ſacrifiera jamais ſa vertu à un Maître vicieux, de même un Ecrivain inſpiré par le Dieu du Goût, n'aura jamais la lâcheté de céder au goût ridicule de ſon ſiècle, pour ſe faire une réputation momentanée.

Pour revenir à mon ſujet principal, il demeure donc toujours vrai, qu'on n'écrit avec aménité, que ſur les choſes qu'on ſait bien, parce qu'on les manie en maître, qu'on les tourne à ſon gré, & qu'aucun *concetto* ne peut nous ſéduire.

Le

Le vrai ſeul étant aimable, on ne peut donner des beautés réelles à un Ouvrage, qu'autant qu'il eſt dans le Vrai. Or être dans le Vrai eſt un caractère qui convient à d'ingénieuſes fictions, autant & quelquefois plus qu'à des Ouvrages de doctrine & de ſcience d'une grande profondeur. Les Fables de *la Fontaine* bien appréciées l'emportent à cet égard ſur quantité de Chapitres de quelques Traités philoſophiques dont les Auteurs ont un grand nom. Ornez la chimère, tant que vous voudrez; l'ornement ſe flêtrit, la chimère reſte.

Deux fauſſes Aménités tiennent presque toujours la place de la véritable. La première, c'eſt le précieux, ou l'affectation. Le Siècle d'Auguſte & celui de Louïs XIV. ont eu le même ſort. Ils ont été ſuivis l'un & l'autre d'une décadence marquée, qui n'a d'autre ſource que le paſſage inſenſible, & cependant rapide, de l'Aménité naturelle à l'Aménité forcée. On a cru qu'avoir trop d'eſprit ne pouvoit jamais être un défaut, quoiqu'il ſoit pour le moins auſſi conſidérable dans les Ouvrages de goût, que l'excès du ſel, ou des épiceries, dans les mets dont nos tables ſont couvertes. Jamais on ne quitte un Livre, où l'Auteur a fait un étalage perpétuel de ſon eſprit, ſans être fatigué, & par conſéquent mécontent. Il en eſt com-

me de toute personne qui a trop envie de plaire dans la conversation; eut-elle tout ce qu'il faut pour cela, elle est frustrée de la meilleure partie de son attente. On ne peut s'empêcher de dire; Elle a bien de l'esprit; mais on le dit comme à regret, & quelque *si*, ou quelque *mais*, suivent de près. Quiconque a lu judicieusement le Senèque de Rome, ou ceux de nos jours, doit s'être trouvé dans la nécessité de former de semblables jugemens.

L'AUTRE fausse Aménité, bien plus fâcheuse que la prémière, puisqu'elle intéresse le cœur encore plus que l'esprit; c'est le mépris des bienséances. Des Auteurs licencieux ont le dangereux Art de préparer les poisons les plus subtils; on se récrie, en les lisant: Quelle finesse! Quelle délicatesse! Mais sur quels objets exercent-ils ces beaux talens? Sur ceux dont la Nature elle-même a honte, & qu'elle envelope prudemment des voiles d'une sombre nuit. Ici la poesse les expose au grand jour; & il y a tel Livre de réputation, qui n'est que la répétition perpétuelle, mais différemment exprimée, de la chose la moins faite pour être dite. Mais il y a des bienséances plus sacrées encore que quelques Auteurs font ouvertement profession de méprisér. Ils mettent leur Aménité à s'égayer aux dépens des Vérités, d'où dépend tout le bonheur des hom-

hommes, à les présenter sous des faces ridicules, à publier hautement, qu'il n'y a aucun frein qui doive arrêter la fougue des passions criminelles. Quel opprobre pour le siècle où nous vivons!

On a beau faire; les plaisirs, ou plutôt, les égaremens des sens & de l'imagination n'ont qu'un tems, il faut nécessairement revenir au solide; mais c'est un grand malheur de n'y revenir que quand on a entièrement émoussé le goût naturel, qui nous y porte. Bien des gens succombent avant que d'avoir régagné le point, où la Nature & la Raison les auroient mis d'abord, s'ils avoient voulu les prendre pour guides. Après avoir passé toute leur vie à lire des Livres, où règne la fausse Aménité, après s'être arrogés longtems le droit de juger de tout, un rayon tardif de bon sens vient dissiper ces prestiges, ils s'apperçoivent qu'ils ont été jusqu'alors privés des seules connoissances réelles, & de l'unique plaisir permanent dont l'esprit soit susceptible; c'est celui qui se trouve dans l'enchaînement des Vérités, que la Raison n'apperçoit qu'après une étude suivie & approfondie. On voudroit alors reprendre des Ouvrages qu'on a méprisés, & quelquefois cruellement raillés par cela même qu'ils étoient solides, sérieux, & sur-tout parce qu'ils demandoient qu'on fît une longue marche dans la même route; chose également incompa-

tible avec les deux dispositions les plus communes aux hommes, le désir du changement, & la paresse. On voudroit, dis-je, racheter le tems perdu; mais la prémière Maxime du Père de la Médecine se justifie malheureusement: Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρή.

ESSAIS
DE
PHYSIQUE
APPLIQUÉS
A LA
MORALE.

LETTRE (†)

DE

M. SULZER

A

M. FORMEY.

MONSIEUR,

N'AIANT pas assez de crédit sur vous, pour empêcher la publication de ce petit ouvrage dans une langue où j'aurai des censeurs beaucoup plus rigoureux que je n'ai eu en Allemagne, je vous prie au moins de me faire la grace d'avertir vos Lecteurs, que ces pièces n'ont pas été composées pour voir le grand jour. A mon avis elles ne sauront jamais tenir contre les

(†) La modestie de l'Auteur de ces Essais a exigé qu'on mît cette Lettre à la tête de la Traduction.

les critiques. Je les ai écrites dans l'intention d'amuser un Ami, auquel je pouvois communiquer toutes mes pensées, même les moins mûres.

Si vous souhaitez donc, Monsieur, que je vous aie quelque obligation du service que vous me rendez, en faisant parvenir mon nom hors de ce païs, vous aurez la bonté d'avertir vos Lecteurs, que j'ai composé ces méditations il y a près de douze ans, & que c'est un des prémiers fruits de mes études. Ce seul mot d'avertissement tiendra lieu de toutes les excuses que vous & moi serions obligés de faire à nos Lecteurs.

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obeissant Serviteur.
SULZER.

A Berlin le 12. d'Août 1751.

ESSAIS DE PHYSIQUE APPLIQUÉS A LA MORALE.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Sur l'échelle des Etres créés.

CEUX qui savent déterminer le juste prix des sciences, ont reconnu depuis longtems que la connoissance de la Nature, & sur-tout la partie de cette connoissance qu'on nomme l'*Histoire naturelle*, est une des sciences les plus belles & les plus utiles. Son utilité ne se borne pas seulement à nous procurer des connoissances fort utiles à la société & aux arts; mais en nous découvrant en partie les loix de la Nature & la ma-

manière dont ce vaſte Univers eſt gouverné, elle nous permet de percer en quelque manière le voile qui cache l'Auteur de tant de merveilles. Les découvertes faites depuis cent ans dans cette ſcience, lorsqu'elles ſont méditées par un eſprit philoſophique, donnent de grandes lumières, qui nous mènent à découvrir, ou du moins à conjecturer, ce qui paroit uniquement réſervé à l'Auteur de la Nature.

SOIT que nous contemplions la Nature en grand, ſoit que nous deſcendions dans les plus petits détails, nous trouverons toujours, non ſeulement de quoi remplir notre eſprit d'admiration, mais de quoi nous inſtruire des vérités les plus importantes. Une Obſervation, que j'ai faite depuis peu d'après *Leuwenhoeck*, m'a fait faire bien des réflexions, qui me paroiſſent aſſez importantes pour vous les communiquer. Voici l'Obſervation dont il s'agit.

LEUWENHOEK, ce ſcrutateur aſſidu de la Nature, a découvert le prémier, que cette matière blanchâtre, qui ſe met autour de nos dents, eſt toute pleine d'animalcules. J'ai voulu m'aſſurer par moi-même de la vérité de cette aſſertion. Dans ce deſſein j'ai fait un Microſcope dont le diamètre eſt d'un quart de ligne, ou de la 48^{e}. partie d'un pouce de France. Je m'en ſuis ſervi pour examiner cette matière que les alimens laiſſent autour de nos dents, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre pour les net-

nettoyer, & j'ai ſuivi exactement le procedé de *Leuwenboek.* J'ai trouvé non ſeulement que ſon rapport & la deſcription qu'il donne de ces animalcules étoient juſtes, mais encore, après bien des expériences, je ſuis venu à bout de connoitre exactement la figure & la grandeur des plus petits d'entre eux, qu'il n'avoit pas pu déterminer. La plus grande partie de leur corps eſt ronde, & ils ont avec cela une petite queüe fort courte, de ſorte que toute leur figure reſſemble aſſez à celles des petites grenouilles que nous voyons dans les prairies, lorsqu'elles viennent d'éclorre.

LEUR grandeur me paroit comme celle d'un grain de poudre à canon de la plus petite eſpèce. Et comme mon Microſcope groſſit des millions de fois les objets, il eſt clair que dans un eſpace de la grandeur d'un ſemblable grain de poudre, il peut y avoir pluſieurs millions de ces animalcules. Choſe auſſi véritable qu'elle paroitra incroyable à la plupart des hommes.

JE viens préſentement à mon but; & je vais vous propoſer les idées qui ſont nées dans mon eſprit à cette occaſion. Je dirai d'abord ce que je penſe au ſujet des œuvres de la Nature, après quoi j'indiquerai les réflexions morales que j'ai faites là-deſſus.

AUSSI-TÔT que je me rappelle l'idée de ces animalcules, l'étonnante multiplicité des œuvres de la Nature ſe préſente à mon eſprit. Je vois que *la Nature diverſifie ſon art*

en

en autant de manières, & qu'elle le déploie en autant d'endroits que la chose est possible. Qu'on passe en revuë les trois règnes de la Nature, le règne minéral, le règne végétal, & le règne animal, quelle inconcevable quantité de créatures! Combien de centaines, & même de milliers de *Sels* ne découvrons-nous pas dans le règne minéral, qui ont tous leur figure particulière & leur espèce? Quelle diversité de pierres, de métaux & d'autres minéraux! Si nous passons au règne végétal, notre admiration s'accroîtra beaucoup. Il n'y a guères plus d'un siècle qu'on a commencé à étudier sérieusement la Botanique. Cependant on a déjà la description de plus de 30000. espèces différentes de plantes, dont le nombre se multiplie considérablement de jour en jour. Et ceux qui ont quelques legères connoissances sur ce sujet, m'avouëront sans difficulté, que toutes les plantes connuës jusqu'à présent, ne sont probablement que la plus petite partie de celles qui existent. Et que dirai-je des créatures animées? Le soin qu'on a apporté à leur examen, n'égale pas à beaucoup près les peines qu'on a prises à l'égard des plantes. Néanmoins on y voit aussi, & l'on y admire l'étenduë de la Nature. On connoit actuellement quelques milliers d'espèces d'insectes, sans les animalcules innombrables qu'on ne peut appercevoir que par les Microscopes. Qui verroit sans surprise le nombre prodigieux des habitans de

la mer? D'ailleurs il eſt aiſé de juger que ce que nous connoiſſons n'eſt rien au prix du Tout. Quel ſpectacle ne feroit-ce pas pour nous que de voir expoſés ſur un plan tous les inſectes qui ſont cachés ſous les plantes, dans les animaux & dans les autres choſes? Et à quel point notre étonnement ne s'augmenteroit-il pas, ſi nous pouvions voir le fond de la mer tout à découvert en une fois? Que feroit-ce, ſi nous arrivions à d'autres Planettes? Que dirions-nous des différens lieux où la Nature manifeſte ſon Art? Nous ne ſaurions tourner les yeux d'aucun côté, ſans appercevoir un magazin de créatures vivantes ou de plantes; & il ne faut pas douter que l'air lui-même n'en ſoit rempli. Au moins quelques obſervations ſemblent rendre la choſe certaine. Ainſi la propoſition que nous avons avancée, eſt ſuffiſamment fondée.

Je découvre enſuite ici, que *la Nature réunit pluſieurs utilités dans un même ſujet, qui vont aboutir enfin toutes à l'utilité générale.* Cette même bouche, qui ſert de paſſage aux alimens néceſſaires pour la nourriture de notre corps, cette même langue, qui nous ſert à les avaler, ſont auſſi employées à mettre au jour les penſées de notre cœur. On peut les conſidérer encore comme un ornement de notre corps. Enfin elles fourniſſent une habitation à un monde innombrable de créatures animées. C'eſt là le caractère de toutes les œuvres de la Nature.

Comme une machine naturelle resulte de l'assemblage d'une multitude d'autres machines, dont aucun homme n'est capable de déterminer le nombre ; de même l'utilité totale de chaque créature est composée d'une infinité d'usages particuliers.

En troisième lieu j'apperçois que *la Nature distingue ses œuvres par des différences renfermées dans des limites fort étroites.* La nature de ses ouvrages est telle que leurs perfections vont en s'élevant d'une manière presque imperceptible. Commençons par le plus bas étage. Les moindres créatures sont sans contredit les choses inanimées, la terre & les pierres. Cette classe se divise en une infinité d'espèces, dont l'ordre dans lequel elles se suivent à l'égard de la perfection, est tel, que les deux espèces qui se touchent n'ont que des différences très-legères & presque inobservables. Mais la perfection de ces Etres va en croissant par des dégrés innombrables, jusqu'à ce qu'à la fin les créatures inanimées atteignent presque à la perfection des corps les plus grossièrement organisés. Que l'on considère les sels & les autres pierres arrangées regulièrement, qui forment les principales espèces des choses inanimées, & qu'on les mette vis-à-vis des moindres plantes (*a*), on n'y appercevra que fort peu de différence. Dans les prémières on voit une structure extraordinai-

(*a*) Les Lilophytes.

nairement regulière, mais il n'y a ni mouvement intérieur, ni vie; au-lieu que dans les autres on remarque quelque trace legère de mouvement, & il semble que la Nature n'ait pu resserrer davantage les bornes qui séparent le règne minéral d'avec le règne végétal.

En examinant ce dernier, nous y observons un ordre tout semblable: les moindres plantes semblent s'élever seulement tant soit peu au dessus des pierres les plus parfaites; & cette perfection s'accroit par plusieurs milliers de dégrés, de manière qu'une espèce diffère toujours fort peu de celle qui la suit ou la précède immédiatement, tant qu'enfin la perfection des plantes est poussée jusqu'au point de paroitre égales aux moindres d'entre les animaux. La différence des plantes & des animaux consiste en ceci, c'est que les unes sont destituées de sentiment & de mouvement local, au-lieu que les animaux sont doués de ces prérogatives. Telles sont donc les bornes posées entre les plantes & les animaux. Mais qu'elles sont étroites! car on voit des plantes qui ont une apparence de sentiment (*a*), & des animaux qui semblent inanimés (*b*). Il y a des animaux, que tous les siècles précédens ont pris pour des plantes, ou même pour des pierres.

Dans les animaux la perfection s'élève pa-

(*a*) *Mimosa*. (*b*) *Zoophyta*.

pareillement par une infinité de dégrés jusqu'aux hommes que la Raison distingue des brutes. Mais combien sont encore résserrées ces limites, puisqu'on voit d'un côté des hommes presque dénués de raison, & de l'autre des animaux qui en ont toutes les apparences (*a*). C'est ainsi que les créatures croissent insensiblement en perfection, & que l'on a peine à saisir ce qui distingue le plus parfait du moins parfait. Il est même à présumer que ces bornes, toutes etroites qu'elles nous paroissent, diminuent encore à l'infini, par l'interposition des créatures innombrables de plusieurs milliers d'autres Mondes. C'est ainsi que la Nature laisse appercevoir l'infini, comme le caractère distinctif de son adorable Auteur.

PASSONS des choses visibles aux choses invisibles. Nous avons vu la constitution des objets visibles de cette Terre, & la diversité incroyable de choses qui se trouvent dans l'Echelle des créatures, depuis les moindres jusqu'à l'homme. Prenons à présent l'essor, & perdons-nous dans l'abîme de

(*a*) IL y a des singes qui ont la peau moins veluë que l'homme, qui marchent toujours sur deux piés, & se servent des mains tout comme les hommes. Il est difficile de dire, si les animaux pris sur les côtes d'Afrique par *Hannon*, Général Carthaginois, étoient des femmes, ou des femelles de singes. Voyez le *Periplum Hannonis*.

de cette diſtance infinie qu'il y a entre nous & l'Etre ſuprème. O que de gloire & de perfection ne ſe découvre pas ici à nos yeux! Un nouveau Monde inviſible, tout reſplendiſſant de l'éclat le plus vif des légions ſans nombre d'Eſprits différens, dont la perfection éclipſe entièrement celle de tout le genre des choſes terreſtres. Toute la ſplendeur, toute la magnificence, toute la perfection de notre Monde, n'eſt au prix de ce Monde inviſible que comme une goutte d'eau comparée à l'Ocean.

Le genre humain n'eſt pas le début de la Nature; elle avoit déjà eſſayé ſon art ſur une infinité d'autres créatures. Mais ce n'eſt pas auſſi ſa concluſion, ſon dernier effort; car la Nature pouſſe toujours ſes opérations auſſi loin qu'elles peuvent aller, & ne laiſſe aucun dégré vuide. Quelle multitude innombrable de créatures glorieuſes ne doit-il pas y avoir, qui nous ſurpaſſent en perfection. De nous à l'infini l'eſpace eſt infiniment grand. [La penſée plus rapide que le tems, que le ſon, que le vent, que la lumière, ne ſauroit parcourir cet eſpace, elle s'y perd avant que d'en découvrir les bornes (a).] Cette immenſe étenduë ſeroit-elle vuide, n'y auroit-il rien pour la remplir? Non, comme parmi les hommes toutes les conditions ne ſe réduiſent pas à celles de Roi & de Mendiant, ou parmi les

(a) Ceci eſt en vers dans l'allemand.

les animaux toutes les claſſes aux Lions & aux Vermiſſeaux ; de même les créatures intelligentes ne ſe bornent pas aux Anges d'un ordre excellent & aux foibles humains. Tout eſt rempli. Tout eſt plein d'Eſprits. Ceux du plus bas ordre diffèrent peu de nous. Ceux du rang le plus élevé approchent auſſi près de l'infini que la créature peut atteindre au créateur. Entre deux ſe trouvent des claſſes ſans nombre de ces Natures ſupérieures, dont l'une eſt toujours un peu plus parfaite que l'autre.

Quel ſpectacle étonnant ! Quelle chaîne infinie !
Eſprits purs dans les cieux, hommes, poiſſons, oiſeaux,
Habitans de la terre, & des airs, & des eaux,
Inſectes différens, que l'œil découvre à peine.
Briſez un des anneaux qui forment cette chaîne.
De l'aſſemblage entier l'équilibre eſt perdu,
Et tout dans le cahos ſe trouve confondu (a).

Je me repréſente ces millions d'Eſprits ſupérieurs, comme pluſieurs centaines de milliers de Sociétés, qui ont toutes le même but, ſavoir la gloire du Créateur, & leur bonheur réciproque. Nous autres hommes, nous avons auſſi la même deſtination. Mais quels ne ſont pas leurs avantages par deſſus nous ? Combien ces Eſprits excellens ne poſſèdent-ils pas de prérogatives, que le rang que nous tenons dans l'échelle des Etres

(a) *Pope* de Du Resnel *Eſſai ſur l'H.* Ep. I. vſ. 354-360.

tres, n'a pas permis à la Nature de nous accorder? Elle nous a donné des choses qu'elle a refusé aux bêtes. Mais elle a fait divers présens à ces Esprits, dont nous sommes privés. Ils ont plus de connoissance, plus d'intelligence, plus de pénétration que nous. Notre corps a cinq sens, par le moyen desquels il peut appercevoir les objets extérieurs; ils en ont peut-être deux ou trois fois davantage, ou du moins ceux qu'ils possèdent sont plus forts & plus exquis. Ces propriétes inconcevables d'une infinité de lignes courbes, que nos génies les plus sublimes ne découvrent que par des calculs accablans & à force de peines, les Intelligences supérieures les apperçoivent sans le secours d'aucune suite de raisonnemens. Quelles ne doivent donc pas être les trésors de leur connoissance & de leur sagesse?

La sagesse est le fondement de la vertu. Que penserons-nous donc de la vertu des Etres, qui nous surpassent si fort en sagesse? Prenez ce que les hommes ont jamais exécuté de plus grand, ce n'est qu'un jeu d'enfant pour ces Intelligences. O que d'actions glorieuses n'aurions-nous pas à admirer, si nous pouvions lire leurs annales! Mais je ne saurois aller plus loin; les principaux avantages, par lesquels les Esprits du prémier ordre l'emportent sur nous, sont sans doute tels que l'esprit humain ne sauroit les deviner par aucune conjecture, parce que nous n'avons rien ici bas, qui

puisse nous y conduire par voie d'analogie.

REVENONS présentement à nous-mêmes, & voyons l'utilité que nous pouvons retirer de cette méditation.

QUAND je me représente l'Echelle presque infinie des Intelligences supérieures, il naît en moi une notion si sublime de la majesté & de la grandeur de Dieu, que mon entendement s'y absorbe. Quelle idée que celle d'une armée de tant de millions d'Esprits, dont le moindre s'élève beaucoup au dessus de tout ce que les hommes peuvent concevoir de plus excellent! Quelle ne doit pas être la grandeur de l'Esprit qui les a tous faits, & qui les a doués de perfections si glorieuses! Quel Monarque que celui devant lequel un nombre innombrable d'Esprits très-excellens se prosternent avec le plus profond respect, pour célébrer ses loüanges, & pour lui addresser leurs prières! Je me sens animé d'un ardent désir d'imiter l'exemple de ces Esprits parfaits, & de m'abbattre avec eux devant un si grand Maître: je regarde comme mon souverain bien d'entrer en société avec eux. C'est sans contredit un grand honneur pour les hommes, que l'Etre suprème ne se soit pas borné à créer, pour l'honorer, ces armées célestes, qui sont si excellentes au prix de nous, mais qu'il nous ait compris dans la même destination, nous Esprits si foibles & d'un ordre si bas. Néanmoins ce ne sont pas ces Etres du prémier ordre, dans les ver-

vertus supérieures desquels il prend tout son bon plaisir, & qu'il veut seuls honorer de sa communion. Moi-même, chetive créature, je jouïrai de cette prérogative: moi-même, foible mortel, je puis être l'objet du bon plaisir du Roi des siècles; il daigne m'inviter aussi à sa communion; il me permet de l'appeller son Père; il soutient ce caractère, en me délivrant de tous les dangers auxquels je me trouve exposé; il a même eu soin de moi dès les tems éternels. Grand Dieu! *qu'est-ce que de l'homme que tu te souviennes ainsi de lui, & du fils de l'homme* que tu en prennes tant de soin? N'avois-tu pas assez fait éclater ton infinie bonté par la création de tant de millions d'Esprits glorieux? As-tu pû juger une espèce aussi inférieure que la nôtre, digne d'être l'objet de ton amour? Tant de graces m'assurent que mes hommages, quelques foibles qu'ils soient, te seront agréables.

Encore si je pouvois imiter mon Créateur à cet égard, & aimer toutes les autres créatures, quoique placées au-dessous de moi. Combien ai-je peu de sujet de m'élever au-dessus des autres; & d'où pourrois-je tirer desormais des motifs à l'orgueil? Ci-devant je m'imaginois être une des créatures les plus excellentes de Dieu. Mais je découvre à présent quelle étoit mon illusion. Je me trouve au plus bas étage, & je puis tout au plus me vanter de préceder un peu les créatures destituées de raison. Encore

cela n'a pas toujours lieu; car il y a bien des choses en quoi elles possèdent des avantages que je n'ai pas. Au contraire je vois au dessus de moi une multitude d'Intelligences supérieures, dont je ne saurois concevoir le nombre. Fussé-je le plus grand de tous les hommes, je ne puis entrer en aucune comparaison avec elles. Je déteste présentement l'orgueil comme un fruit de l'ignorance, & je déplore la misère de ceux que cette folie domine. Autrefois, quand j'étois dans quelque besoin, il me sembloit que toute la Nature devoit s'émouvoir pour me soulager; mais aujourd'hui j'admire avec une humble reconnoissance que Dieu en ait tant fait pour moi. [Ce bel ordre devroit-il être rompu? Et pour qui? Pour toi, chetif vermisseau? O folie! O arrogance! O crime (*a*).] Autrefois, en contemplant la voute magnifique du Firmament, je me disois à moi-même avec une ridicule vanité: Il faut que tu sois quelque chose de bien distingué, puisque de pareils objets ont été faits pour te recréer, & que toute la Nature n'est destinée qu'à ton service. Je suis, continuois-je dans ma folle & vaine ignorance, je suis le seul Etre pour la satisfaction duquel le Tout-Puissant a construit l'édifice de l'Univers & y a établi l'ordre qu'on y observe. A présent je suis certain que je tiens le moindre rang parmi une multitude in-

(*a*) Ceci est en vers dans l'allemand.

innombrable de créatures, pour l'usage & pour le plaisir desquelles ce Monde a été créé. Et peut-être n'y auroit-il qu'une legère différence dans l'état présent des choses, quand le genre humain tout entier auroit été exclus de la création. Cette méditation m'abbaisse & humilie mon orgueil. Mais je passe à une autre qui me console, & qui me ramène au désir de la véritable & solide gloire. Là voici. Ces milliers de sociétés d'Intelligences parfaites seront *peut-être* (*a*) avec le tems, comme fonduës & réunies en une seule société, dont Dieu sera le chef, & dont j'aurai le bonheur d'être membre. Je veux donc consacrer tous mes soins à me préparer d'avance d'une manière convenable à cette glorieuse société. Elle est trop sublime & trop pure pour moi; je suis trop souillé & trop misérable pour elle: c'est pourquoi Dieu m'a placé d'abord ici bas, afin que le tems de cette vie me servît d'épreuve & de préparation. S'il m'eut d'abord élevé dès mon origine, à ce haut état qui m'attend, quelle figure aurois-je fait dans cette glorieuse société? Mais de quelle nature sont les moyens que je puis employer pour m'y préparer. Ce ne sauroit être qu'en travaillant à acquerir de plus en plus

(*a*) C'est la Raison, quand elle est seule, qui emploie ce *peut-être*. Car la Révélation a donné une pleine certitude à nos glorieuses espérances. *Eph.* I. 10.

plus les qualités, & à augmenter les perfections, par rapport auxquelles les Intelligences supérieures l'emportent sur moi. Ce sera donc mon unique occupation, tant qu'il plaira à mon Créateur de me laisser dans l'Ecole d'apprentissage de cette vie. J'étendrai continuellement les bornes de mon entendement & de mes connoissances, mais de manière que mes vertus fassent des progrès qui soient proportionnés à mes lumières.

SECONDE CONSIDÉRATION.

Sur l'ordre de la Nature.

LA saison dans laquelle nous nous rencontrons (a), est la plus propre de toutes à remplir d'une véritable satisfaction ceux qui aiment la vuë des œuvres de la Nature. Vous êtes renfermé, mon cher ami, dans les murailles d'une ville, au milieu du tumulte d'un peuple toujours en mouvement; & mille affaires inconnuës aux habitans de la campagne, ne vous laissent pas le loisir de savourer les agrémens d'un Printems qu'on remarque à peine dans l'enceinte de vos murs. Je jouïs au contraire du bonheur si peu estimé, de voir toutes les beautés que la Na-

(a) En Mai 1742.

Nature étale dans nos campagnes: bonheur cependant, auquel les biens qui sont l'objet de la cupidité des hommes, ne sauroient être comparés. N'est-il pas juste que je vous en rende en quelque sorte participant? Vous n'êtes pas du nombre de ceux qui n'ont aucun goût pour ces plaisirs, & qui les regardent comme tout-à-fait insipides. Je sais que vous vous y livreriez avec moi, si les fonctions de votre Emploi vous le permettoient.

Je veux donc vous proposer quelques considérations, qui me comblent de joie toutes les fois que la Nature met sous mes yeux l'ordre admirable qu'elle observe. Je choisirai pour objet des mes méditations, le règne végétal, qui a tant d'étenduë & de magnificence.

Si pour notre bonheur commun vous étiez actuellement ici, vous verriez comment toutes les plantes, chacune dans l'ordre qui lui a été assigné, dévelopent leurs feuilles & leurs fleurs, & font tous les préparatifs nécessaires à l'heureuse production du fruit qu'elles doivent porter. Tout ce que l'on y observe est merveilleux; tout annonce une parfaite sagesse, un art infini, qui a réglé leur disposition & leur figure. Mais rien n'est plus propre à exciter en moi ces réflexions morales que vous aimez tant, que le bel ordre que la Nature suit à l'égard du tems dans lequel elle fournit aux plantes les moyens de se déveloper, & de

devenir fécondes. Comme autrefois, lorsque les eaux du Déluge eurent englouti l'ancien Monde, les animaux sortoient de l'Arche de Noé, paire par paire, pour repeupler la Terre, de même la Nature fait reparoitre successivement les plantes sur la face de la Terre, après l'espèce de destruction que les rigueurs de l'Hyver en avoient faite. D'un bout de l'année à l'autre, une espèce de plante vient succéder à celle qui l'a precedé, & paroit à son tour sur cet immense Théatre. Avant qu'une prémière espèce ait, pour ainsi dire, quitté la couche nuptiale (a), il s'en montre déjà une autre, qu'une troisième relève à son tour; & ainsi de suite, chacune dans l'ordre auquel elle est assujettie. Tandis que quelques-unes sont déjà en état de nourrir leur fruit & de l'amener à maturité, la Nature en excite d'autres à se mettre en train, & à préparer leur fruit pour le tems auquel les autres auront déjà atteint leur but.

C'EST ainsi que la Nature nous fournit pendant tout le cours de l'année, des fleurs & des fruits. Aucun jour n'est dénué de ses œuvres. Les plantes éprouvent continuellement ses soins. Avant que d'avoir mené les unes à leur dernière perfection, elle prend déjà les autres par la main, & fait

(a) L'ALLEGORIE se rapporte aux nouvelles découvertes sur les sexes & sur la génération des plantes.

fait les arrangemens nécessaires pour les conduire à la même fin. Au cœur même de l'Hyver, elle n'est pas oisive; elle prépare dans l'ombre presque ténébreuse des vastes & tranquilles forêts, un jardin, dont les habitans souterrains (*a*) de la Terre font leurs délices.

Voulez-vous découvrir, mon cher ami, pourquoi la Nature procède ainsi pendant toute l'année? Faites seulement attention à l'utilité qui resulte de cette activité perpetuelle. Quand vous l'aurez reconnuë, vous serez sûr d'être instruit des vuës du Créateur. Le règne végétal sert à l'usage des hommes & des animaux. Les prémiers en tirent outre la nourriture, le plaisir; les autres s'en nourrissent simplement. Voilà tout le mystère. Posez ce Principe, & vous serez en état de rendre raison de ce que j'ai dit des opérations continuelles de la Nature. Je ne parle pas au-reste des raisons physiques; je ne prétens pas vous découvrir la cause efficiente, qui amène les arbres à la maturité de leurs fruits, les uns plutôt, les autres plus tard. Ce seroit là sans contredit une belle découverte, mais elle ne fait présentement rien à mon but, je borne mon examen aux causes finales. La bonté du Créateur vouloit procurer aux hommes une

(*a*) Plusieurs insectes vivent de mousse, & d'autres plantes qui croissent pour la plupart en Hyver.

une espèce de nourriture, & une source de plaisir. C'est pourquoi il a ordonné à la Nature de ne pas déveloper toutes les plantes à la fois, mais successivement; car autrement ses vuës n'auroient pas été remplies. Comment les hommes auroient-ils le tems de rassembler toutes leurs provisions, si les fruits parvenoient tous ensemble à maturité? Comment pourroient-ils les conserver pour leur usage, puisqu'il y en a plusieurs dont la saveur est de courte durée; & que deviendroit le plaisir que nous trouvons dans leur attente & dans leur goût délicieux? Les cerises & les autres fruits d'Eté seroient-ils agréables au milieu de l'Hyver? Le vin ne se tourneroit-il pas en vinaigre, si les raisins d'où l'on exprime cette précieuse liqueur, mûrissoient pendant les ardeurs de l'Eté? Quel seroit le sort de tant de millions de pauvres animaux, pour lesquels la bonté du Créateur ne s'intéresse pas moins que pour l'homme? Comment se tireroient-ils d'affaire, si tous les fruits venoient en même tems? Il y a quantité d'espèces qui ne se nourrissent que de fleurs; d'où tireroient-elles leur subsistance, s'il n'y avoit des fleurs à trouver que pendant un ou deux mois? Pourroient-elles en faire des amas qui suffissent pour le reste de l'année? Il est vrai que la plupart des insectes n'ont pas besoin d'alimens pendant l'Hyver; & leur corps est fait de telle manière, que pendant les tems où il leur seroit impossible de trouver

ver de la nourriture, ils ſont plongés dans un profond ſommeil, qui ne leur permet de ſentir aucun beſoin. Mais en Eté cela ne ſauroit avoir lieu, & la chaleur éveille tous ces animaux endormis. Il eſt donc certain qu'une autre diſpoſition de la Nature feroit beaucoup ſouffrir les hommes & les bêtes, & les réduiroit même à mourir de faim. Ainſi nous ſommes en droit de dire; *Que la nourriture des hommes & des animaux eſt la raiſon capitale, pour laquelle le Créateur a donné à la Nature cette activité continuelle dans la production des plantes.*

Si nous paſſons au plaiſir de la vuë & de l'odorat que le Créateur s'eſt propoſé de faire goûter aux hommes dans la Nature, nous trouverons de nouvelles raiſons qui demandoient des arrangemens ſemblables à ceux que nous obſervons. Il falloit non ſeulement faire paroitre toutes les fleurs dans leur plus grande beauté, mais encore donner ce ſpectacle pendant le cours entier de l'année, afin que l'homme ne fût pas limité dans la jouïſſance de ce plaiſir par un court eſpace de tems. Au Printems, ou l'homme promène ſes pas, pour faire la revuë de tout ce que la bonté du Créateur prépare pour ſa nourriture, il apperçoit les fleurs dans toute leur pompe, & plus brillantes que le plus ſuperbe Monarque de l'Univers ne peut l'être dans toute ſa gloire. Vers l'Eté, où les regards de l'homme ſe tournent principalement ſur les ſemences, mille bel-

les

les fleurs s'offrent encore pour le rejouïr. Une espèce succède à l'autre, chacune suivant son ordre, aussi loin que la vuë de l'homme peut s'étendre. Quand les frimats de l'Hyver viennent nous renfermer dans nos maisons, afin qu'après les avoir essuyés, nous soyions plus sensibles à l'impression que feront sur nous au Printems suivant les beautés de la Nature; il croît pourtant pendant ce tems-là d'autres productions, qui ne frappent pas la vuë de l'homme, mais qui ont leur utilité. Nous appercevons donc ici de nouveau, mon cher ami, que *le plaisir de l'homme est une des fins que Dieu s'est proposées en réglant l'ordre de la Nature.*

TELLE est la loi, suivant laquelle le Créateur a rangé l'ordre de la Nature. Tout y concourt, autant qu'il est possible, à procurer la nourriture aux hommes & aux animaux, & à ouvrir de plus aux prémiers une source féconde d'agrémens. C'est cette loi qui a placé certaines plantes avec leurs fleurs & leurs fruits au Printems, d'autres en Eté, d'autres enfin en Automne & même en Hiver. Par-là chaque chose a son tems assigné pour paroitre, lorsqu'elle est le plus utile: c'est ce qui fait que quelques-unes sont comme ensevelies, tandis que d'autres brillent de tout leur éclat. Voyez comme une loi unique a réglé tout à la fois tant de choses différentes. La même raison qui place une partie des plantes au Printems, renvoie l'au-

tre

tre à l'Automne. Tant de milliers de plantes font assujetties à une même loi. Nous trouvons la notion de l'ordre par-tout où une chose est disposée suivant des règles uniformes; & nous appellons confus ce dont nous voyons une partie ici, l'autre là, sans aucune règle générale qui en détermine la place. Or le vaste Jardin du Créateur nous présentant toutes choses réglées suivant une même loi, nous sommes en droit de dire; *Que tout y est dans le plus bel ordre, entant que chaque chose paroit dans son tems.*

RE'FLE'CHISSONS un peu, mon cher ami, sur cette proposition, & faisons la servir de Principe à quelques réflexions morales.

Order is Heav'n's great Law,

dit notre Pope (†),

L'ordre, cet inflexible & grand Législateur
Qui des décrets du Ciel est le prémier Auteur.

POURROIT-IL bien y avoir une autre loi qui convint à l'Etre suprème, que l'ordre qui découvre en Dieu une immutabilité nécessaire? L'ordre qui plait tant à toutes les créatures intelligentes: l'ordre, d'où toute beauté tire son origine: l'ordre par lequel seul une chose peut parvenir à

(†) POPE de DU RESNEL *Ess. sur l'H.* Ep. IV. vs. 76, 77.

à ſon but? Auſſi cet ordre eſt la loi que le Créateur s'eſt preſcrite à lui-même dans tous ſes ouvrages, qui par cette raiſon ſont ſi beaux & ſi parfaits. L'Etre immuable ne s'écarte jamais de cette règle. Ce n'eſt pas dans les plantes ſeules que nous ſommes appellés à l'admirer; toutes les œuvres du Tout-Puiſſant nous la découvrent. En effet quel ordre admirable n'appercevons-nous pas dans l'édifice de l'Univers, & dans chacune de ſes parties? Toutes les planettes ne ſe meuvent-elles pas ſuivant la même loi? N'eſt-ce pas ce qui les retient chacune dans leur orbite? Tous les petits vaiſſeaux du corps humain ne dépendent-ils pas d'une règle commune? Examinez tout ce qui tombe ſous vos yeux; prenez ſans choix la prémière des œuvres du Créateur que vous rencontrerez. Conſidérez ſa diſpoſition, épluchez ſuivant les règles de l'art les plus ſévères, ſa figure & ſa conſtitution, vous trouverez de l'ordre par-tout, & vous ne trouverez qu'ordre. Ainſi l'ordre eſt la ſeule choſe qui plaiſe à l'Etre ſuprème. Nous aïant fait à ſon image, il nous a auſſi imprimé l'amour de l'ordre. Quand nous découvrons de l'ordre quelque part, nous ſommes forcés d'y prendre plaiſir, ſans ſavoir pourquoi & comment cela arrive; c'eſt une ſuite de la nature de notre ame.

ET pourquoi Dieu nous a-t-il imprimé cet amour de l'ordre? Pourquoi met-il ſi diſtinctement ſous nos yeux l'ordre qui rè-

règne dans ses ouvrages? Il veut sans doute que nous lui ressemblions à cet égard, que nous réglions notre vie suivant un ordre invariable, & que nos actions suivent en cela le modèle de ses œuvres. Et en effet l'ordre, l'uniformité constante, l'immutabilité de nos actions, est le sûr & l'unique moyen de plaire à Dieu, & de lui ressembler.

- - - Tenacem propositi virum
Illum adscribi quietis
Ordinibus patiar Deorum. (†)

Tirons donc de-là, mon digne ami, une règle constante pour nous-mêmes: marchons dans l'ordre; par-là nous obtiendrons l'approbation de tous les Etres intelligens, & ce qui est le principal, nous nous rendrons agréables à Dieu-même; car partout où est l'intelligence, là est aussi l'amour de l'ordre. Détestons la vie inconstante & déréglée des pécheurs. Infiniment éloignés de la glorieuse imitation du Créateur, trop petits en quelque sorte pour appercevoir l'ordre & pour l'aimer, ou bien ils n'ont point de loi, & se laissent aller au gré du tems & du vent, sans savoir ce qu'ils font & pourquoi ils le font; ou bien ils suivent la loi de leurs penchans brutaux, qui varient à toute heure; semblables à un Vaisseau sans mât & sans gouvernail, que la tempête promène çà & là jusqu'à ce qu'elle l'ait

(†) HORAT. L. III. Od. 3.

l'ait brisé. Ces gens-là, qui dans leurs propres actions ne se prescrivent aucune loi, sont les prémiers à blâmer de leur langue impure, les œuvres du Créateur, dès qu'il y a la moindre apparence de desordre. Ce qu'ils desapprouvent dans l'Etre suprème, ils l'estiment un sujet de gloire en eux, chez qui le plus leger accident est capable de tout mettre en desordre. Quelle affreuse confusion ne règne pas dans les personnes de ce caractère? Quel dégoût & quelle aversion la vuë des excès de leur conduite ne doit-elle pas causer aux Intelligences qui en sont témoins; mais sur-tout à quel point ne déplait-elle pas à l'Auteur de l'ordre, qui ne sauroit aimer que ce qui est dans l'ordre?

CE desordre & cette inconstance répugnent souverainement à la nature d'une Intelligence. Quand pourrons-nous régler notre imitation sur le plus parfait des modèles, sur l'Etre infini, qui nous a fait à sa ressemblance? Cherchons avant toutes choses la règle fondamentale suivant laquelle l'ordre de nos actions doit être réglé. Nous avons vu que la règle fondamentale, qui détermine l'ordre des plantes, c'est leur utilité par rapport à l'homme & aux animaux. Tout se rapporte là. C'est la même règle fondamentale que nous devons appliquer à l'ordre de nos actions & de notre conduite. C'est elle qui doit nous faire ouvrir la bouche, quand nous voulons parler, & nous im-

imposer le silence, quand il est convenable de se taire. Tout ce que nous faisons, & tout ce que nous ne faisons pas, doit être commis ou omis en conséquence de cette règle. Par elle en un mot nous parviendrons à faire régner dans nos paroles & dans nos actions, le bel ordre que nous admirons dans les œuvres de la Nature. Comme il n'y a rien dans le règne végétal dont cette règle ne puisse rendre raison, il n'y aura pas une seule démarche dans notre vie qui ne soit justifiable par le même principe. O combien une semblable vie, pleine d'ordre & de beauté, est-elle préférable à la vie de ces hommes desordonnés, dont les actions n'ont aucune liaison, aucun principe constant! Elle l'emporte autant sur ce chaos d'actions, qu'une bonne montre, dont un seul ressort fait mouvoir toutes les rouës, l'emporte sur une foule de rouës entassées pêle-mêle, dont chacune auroit un mouvement particulier, sans qu'il resultât rien de leurs mouvemens réunis.

Ne prenons donc aucun repos, mon cher ami, jusqu'à ce que nous ayions ramené nos actions à l'ordre. Cela demande à la vérité dans les commencemens, beaucoup de réflexion & une peine considérable; mais quand nous avons mis les choses en train, il n'est rien de plus aisé que de continuër. Que d'autres s'amusent à de vains projets; pour nous ce sera le seul but auquel nous rapporterons nos actions. Comme

me dans un édifice ce ne sont pas seulement les piliers, les colomnes, les grosses pierres angulaires qui sont arrangés suivant les règles générales de la beauté & de la durée; nous devons de même déterminer nos moindres actions, comme le manger, le boire, le dormir, &c. suivant la règle générale de l'ordre. Quel admirable édifice ne resulteroit pas enfin de cette disposition? Quel acquiescement en nous-mêmes ne naîtroit pas à la vuë de cet ordre?

Encore un mot, mon ami; vous savez combien de fois nous nous sommes entretenus de l'analogie, ou ressemblance de la Nature dans toutes ses œuvres. Nous pouvons appliquer ici cette règle de l'Analogie. S'il y a un si bel ordre dans le règne végétal, il faut qu'il y en ait un semblable dans le règne animal, dans toute la Nature, & même dans le règne des Esprits. C'est un seul Etre qui a tout fait. Cet Etre ne reconnoit qu'une seule règle. Comme donc en vertu de l'ordre, toutes les plantes ne paroissent pas à la fois, n'ont pas la même durée, ne sont pas de la même grandeur; il faut concevoir qu'il en est ainsi, non seulement chez les animaux, mais aussi dans le monde spirituel. Tous les Etres qui composent ces classes, ne sauroient être égaux. Les uns ont plus de force, d'intelligence, d'habileté que les autres. Cela nous sert merveilleusement à juger de l'ordre de l'Univers par rapport aux divers

états

états des hommes. Ils ne peuvent, ni ne doivent avoir tous une portion égale d'esprit, d'art, de puissance. L'ordre en place un plus haut, l'autre plus bas, le troisième au milieu, tout comme cela arrive dans le monde corporel. Bien loin qu'on puisse accuser à cause de cela le gouvernement du Monde de quelque desordre, c'est au contraire la preuve incontestable du plus bel ordre. Chaque créature a obtenu précisement le poste qui lui convient. La même règle, qui a fait l'un Roi, a fait l'autre Païsan. Quiconque souhaite une autre disposition se met en conflict avec l'ordre universel.

C'EST ainsi que nous devons juger des œuvres du souverain Auteur de toutes choses. Nous devons apporter tous nos soins à découvrir les règles, suivant lesquelles il a tout rangé ; & alors nous ne verrons qu'ordre, beauté, splendeur dans tout l'Univers; & nous sentirons l'obligation, où nous, foibles créatures, nous nous trouvons de conformer notre conduite au même plan. C'est en conformité même de cette disposition que je suis, mon cher ami, tout à vous.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Sur l'analogie entre la nourriture de l'Ame & celle du Corps.

IL eſt aſſez difficile de décider ce qui mène aux découvertes les plus importantes, ou la conſidération générale de la Nature, ou l'examen particulier de quelques pièces détachées ſans aucun égard au Tout. Cette dernière méthode nous montre dans une ſeule pièce tant d'art, de puiſſance & de ſageſſe, qu'aucune créature n'eſt capable de la concevoir parfaitement & dans toute ſon étenduë. La prémière nous découvre les règles fondamentales que le Tout-Puiſſant a ſuivies dans l'arrangement de l'Univers, & les loix générales par leſquelles il y conſerve l'ordre & la beauté. Elle donne auſſi occaſion à pluſieurs retours ſur nous-mêmes, & à nous tracer diverſes règles de conduite. La Méditation ſuivante en fournira un petit échantillon.

ON a un grand nombre de méthodes différentes de ranger les animaux ſuivant leurs diverſes propriétés en claſſes, genres & eſpèces, afin que par-là chaque eſpèce puiſſe être diſtinguée de toute autre. On s'ar-

s'arrête à la vérité dans cette division aux différences essentielles des animaux, afin de les diviser, autant qu'il est possible, conformement à leur nature, de manière, par exemple, qu'une souris & un eléphant ne se trouvent pas dans la même classe, & que les animaux-mêmes, dont les classes sont voisines, aient aussi un certain rapport dans leur nature. Quand on a d'autres vuës, il faut faire choix d'autres propriétés des animaux, sur lesquelles leur division soit fondée. Il seroit même fort utile pour l'avancement de l'histoire naturelle, qu'on fît autant de sortes de divisions qu'il est possible d'en faire. Je n'ai pas dessein d'entrer dans aucun détail là-dessus; je veux simplement m'arrêter à une division des animaux, qui a pour principe les diverses espèces de leur nourriture, parce que cette idée m'a conduit à quelques réflexions morales.

Sous ce point de vuë nous pouvons faire trois classes principales d'animaux. La prémière comprend ceux qui se nourrissent de la chair des autres; la seconde tire les alimens des plantes; la troisième se repaît des choses inanimées qui appartiennent au règne des fossiles. Mais il faut encore remarquer que plusieurs animaux outre leur mets principal, ont encore, pour ainsi dire, plusieurs entre-mets qui appartiennent aux autres classes. Par exemple, les bêtes qui ruminent se nourrissent ordinaire-

ment de végétaux; mais elles aiment aussi le sel qui est de l'ordre des fossiles. La première classe générale souffre encore des subdivisions. Quelques-uns des animaux qui la composent n'aiment à se nourrir que de quadrupèdes, comme le lion, le loup, &c. d'autres s'en tiennent aux oiseaux, comme la fouïne; quelques-uns attaquent les poissons, comme le héron; enfin d'autres vivent aux dépens des insectes, comme plusieurs espèces d'oiseaux. De plus il y en a qui aiment également diverses sortes de ces mets, comme le renard qui mange les poules & les lièvres; le chat qui fait curée de souris, de poissons & d'oiseaux; l'aigle qui déchire les quadrupèdes & les oiseaux, & ainsi des autres; de manière pourtant que chaque espèce a sa nourriture principale. On pourroit diviser de nouveau chacune de ces espèces en classes inférieures; car quand on dit d'un animal qu'il aime à se nourrir de quadrupèdes, ce n'est pas à dire qu'il s'accommode de tous également, il n'y a pour l'ordinaire que certaines sortes qui lui conviennent. Mais ce détail n'est pas nécessaire pour mon but. Je me bornerai à la seconde classe générale des animaux, qui comprend ceux que le règne végétal nourrit. Nous pouvons y remarquer diverses classes inférieures: car chaque sorte de plantes a presque ses amateurs particuliers. Quelques animaux aiment sur-tout l'herbe, d'autres les arbres fruitiers, & ainsi du

reste.

reſte. Parmi ceux-ci même on trouve une différence remarquable entre les animaux, auxquels une ſeule & même ſorte de plante ſert de nourriture; car les uns ne mangent que la racine, d'autres les feuilles, d'autres le tronc, le bois, en un mot le corps de la plante. On en voit encore qui veulent ſeulement la moëlle, ou bien la ſemence, ou en général tout le fruit de la plante. Il y en a auſſi qui gobent la plante toute entière. Qui pourroit faire la revuë d'un vieux chêne tout entier s'étonneroit de la multitude & de la diverſité des animaux qui en tirent leur nourriture. On en verroit qui ſe promènent ſur les feuilles ſans les regarder pour aller droit au fruit, tandis que d'autres négligent le fruit pour attaquer les feuilles, & que quelques-unes ne voulant ni des feuilles, ni du fruit, s'en tiennent à la tige, &c. Il en eſt de même en général dans toutes les plantes, dont les différentes parties nourriſſent diverſes eſpèces d'animaux. Il y auroit encore bien des ſubdiviſions à faire, pour amener la choſe au dernier point de préciſion: mais, comme je l'ai déjà dit, cela eſt inutile à mon but.

Les animaux, qui ſe nourriſſent de ce que leur fournit le règne des foſſiles, ſont pour la plupart des inſectes, dont il eſt difficile de déterminer l'eſpèce particulière de nourriture, puiſqu'on a plus de peine à découvrir ces animaux que les autres. On

ſait pourtant bien que quelques-uns ſe nourriſſent de terre, d'autres de pierres; & ſi nous faiſons réflexion qu'il n'y a preſque point d'animal ou de plante, qui ne ſerve à nourrir d'autres animaux, nous croirons aiſément qu'il en eſt de même des foſſiles. Je ne puis m'empêcher de propoſer à cette occaſion quelques idées qui d'ailleurs ne ſont pas déplacées ici. Tout le globe terreſtre que nous habitons a, en conſéquence de ſa liaiſon avec le ſoleil, la lune & les planettes, une certaine grandeur & une certaine péſanteur, c'eſt-à-dire, qu'il a une quantité de matière proportionnée à la longueur des années, des mois & des jours, ou en général aux mouvemens de la Terre. En ſuppoſant donc que le Créateur a rangé cette portion de matière le mieux qu'elle pouvoit l'être, on eſt en droit d'en conclurre qu'il en a tiré autant de Corps organiſés vivans que la matière reſtante pouvoit en contenir. Cela confirme ce que j'ai déja avancé, ſavoir, que dans cette groſſe maſſe de la Terre, il n'y a preſque rien qui ne ſerve à nourrir & à loger commodement des créatures vivantes.

APRES cette courte réflexion, je reviens à mon but principal, & je fais quelques conſidérations morales ſur ces obſervations naturelles. Ce que nous avons dit juſqu'à préſent, peut ſervir à former les propoſitions univerſelles ſuivantes.

1. *Autant qu'il y a d'eſpèces différentes d'ani-*

d'animaux, autant y a-t-il de sortes de nourritures pour eux.

2. *Ainsi chaque animal peut trouver sur cette Terre les alimens qui lui sont convenables.*

3. *De cette manière tout vit en paix, & il est rare (je parle des espèces) que l'une se trouve au chemin de l'autre. Ce que ceux-ci méprisent, d'autres s'en font fête, & réciproquement.*

Passons à d'autres objets, en suivant la règle de l'Analogie. On observe quelque ressemblance entre les diverses espèces d'animaux par rapport à leur nourriture, & entre les diverses espèces d'Ames humaines par rapport aux objets de leur attachement. On peut diviser de même celles-ci en espèces, classes, ordres, quand on les considère à cet égard. Il y a des Ames profondes, pénétrantes, spirituelles, simples, imbecilles, &c. Il y a entre les alimens qui conviennent à ces diverses Ames, autant de différence que nous en avons remarqué dans les nourritures des animaux. Je m'explique. Les alimens des Ames, ce sont les choses auxquelles l'homme prend plaisir. Ainsi il doit y avoir dans le Monde autant de choses différentes auxquelles l'Ame puisse s'attacher avec plaisir, qu'il y a de diverses espèces d'Ames. C'est aussi ce que l'expérience justifie. Suivons le fil de cette idée, & examinons attentivement cette différence, pour découvrir les preuves étonnantes

de la bonté & de la ſageſſe de Dieu qui s'y manifeſtent. Conſidérons d'abord les divers caractères des hommes. On peut rapporter toutes les Ames humaines à trois claſſes principales. La prémière comprend celles qui ſont en état de ſaiſir aiſément les vérités abſtraites, qui demandent un entendement pur & dégagé de l'imagination. La ſeconde eſt de celles où l'imagination agit davantage, & qui s'occupent principalement à découvrir l'ordre & les beautés qui ſe préſentent dans les choſes de fait, dans les objets qui exiſtent. Nous rangeons dans la troiſième claſſe ces Ames qui n'ont que peu ou point d'idées diſtinctes. Les Philoſophes ont remarqué que la connoiſſance de la vérité eſt une ſource de plaiſir. De là vient que les Ames de la prémière & de la ſeconde claſſe tirent leur nourriture de la conſidération de la vérité. Celles ſur-tout de la prémière claſſe goûtent une ſatisfaction infinie dans les vérités pures & abſtraites de la Métaphyſique. Quand un homme de cet ordre lit les Ouvrages métaphyſiques de *Wolf*, il y trouve plus d'agrément que dans toute autre occupation; car ce ſont là les opérations auxquelles ſon Ame eſt naturellement diſpoſée. Les choſes ſenſibles affectent davantage les Ames de la ſeconde claſſe. Leur imagination veut être occupée; elles aiment la vérité, moyennant qu'elle ſe préſente ſous des images. L'une ſe plait à conſidérer le ciel; l'autre embraſſe tou-

toute la Nature en général. Celle-ci se délecte dans l'examen des plantes; celle-là choisit pour objet les pierres, les minéraux, les animaux, &c. Il y en a plusieurs pour qui l'étude générale de l'homme a des charmes attirans; quelques-unes s'appliquent aux affaires politiques, ou tournent leurs vuës du côté des belles lettres. En un mot chacun cherche une nourriture qui convienne à la nature de son Ame, comme les animaux cherchent celle qui convient à leur Corps. Les personnes de la troisième classe mettent leur bonheur dans les représentations confuses des objets qui tombent sous les sens. L'un ne connoit de plaisir que celui dont les alimens affectent sa langue & son palais; l'autre a soin de recréer ses yeux, un troisième ses oreilles. Les moindres objets, souvent de simples imaginations, sont ce qui les satisfait le plus. On pourroit les comparer à ces animaux qui vivent de l'écaille du fruit sans toucher à la substance.

TELLES sont les idées des hommes; & chacun, suivant les siennes, a sa sorte particulière de contentement. La trouve-t-il? il est content; il se réjouït de son bonheur, & regarde d'un œil de compassion ceux qui n'aiment pas les mêmes choses que lui. Chacun s'imagine d'avoir seul trouvé les vrais principes du contentement humain. Un Païsan attentif écoute son Curé, qui débite avec emphase des idées sans ordre & sans liaison, & dont tout l'art est de bien

crier; il l'écoute, dis-je, avec le même plaisir qu'un Philosophe goûteroit en voyant *Wolf* en chaire; & un pauvre Campagnard, qui pour exploit signalé vient de faire tomber un lièvre à ses piés, s'en félicite tout autant qu'*Huygens* de la découverte d'une nouvelle planette. *Grammatropbile* rit sous cape de la vanité des occupations des hommes, qui s'embarrassent de tant de choses inutiles, lorsqu'il entend parler des découvertes de *Leibnitz*. Savez-vous pourquoi il méprise de semblables idées? C'est que tout nouvellement il a expliqué un Logogryphe du Journal helvétique. Il n'est plus présentement en goût que d'Anagrammes & de Logogryphes. Un Esclave de Mammon, qui consume sa vie à accumuler gain sur gain, & qui fait un sourire de Juif quand il entend dire que la raison, le goût & la vertu sont les Principes du véritable bonheur, un tel homme est si ravi de la possession de son argent, qu'il ne comprend pas, comment l'on peut donner ses soins à d'autres objets. Il déplore la folie de ceux qui consacrent leurs veilles à l'acquisition de la vérité. C'est lui-seul qui thésaurise heureusement. Et l'homme du Monde comment envisage-t-il les choses? Il se moque des spéculations du Philosophe & méprise celui dont il est méprisé à plus juste titre. Il est le seul, dans son opinion, qui fasse un bon usage de la vie. Ne voyons-nous pas ici des preuves bien sensibles de la bon-

té

té divine à l'égard des hommes, en ce qu'elle n'a pas eu ſoin ſeulement des grands Eſprits, mais auſſi des Ames les plus foibles? Que feroient ces pauvres gens qui ne ſont capables d'aucunes connoiſſances diſtinctes, & qui forment pourtant le plus grand nombre? Que feroient-ils dans ce Monde, ſi l'on n'y trouvoit pas ces objets ſeuls capables de leur procurer quelque ſatisfaction? Ouï, Dieu n'a pas eu moins de ſoin des Ames du plus bas ordre, que de celles du rang le plus élevé. Elles ſont toutes ſes créatures. S'il a ouvert à *Leibnitz* le Royaume des vérités, s'il a donné à *Newton* l'Empire du firmament, pour y trouver leur plaiſir, il a auſſi préparé pour les autres Eſprits, des choſes qui peuvent les réjouïr convenablement à leur nature; tout comme il nourrit les plus chetifs vermiſſeaux auſſi bien que les lions. Le Monde reſſemble à une chambre de curioſités, où l'on en a raſſemblé de toute eſpèce, & qui ſont propres à amuſer toutes ſortes de perſonnes. C'eſt par ce moyen que tout ſe maintient dans l'ordre le plus merveilleux. Au contraire il y auroit une confuſion épouvantable, ſi les choſes étoient réglées autrement. Il eſt à préſumer, que le Monde, tant qu'il régnera une ſi grande diverſité dans les caractères des hommes, quelques révolutions qui arrivent d'ailleurs dans la ſuite des ſiècles, demeurera pourtant toujours tel, que tous ſes habitans trouveront comme aujourd'hui dans ſa dis-

position les sources intarissables des plaisirs dont ils sont susceptibles.

Il se présente encore ici une occasion d'admirer la sagesse de Dieu. Est-ce que sans une sagesse infinie, ce Monde auroit pu être rangé de manière, que tant de milliers d'Ames d'un goût différent trouvent dequoi s'y plaire? Le plus merveilleux encore, c'est que les hommes portent des jugemens si différens d'un même objet. Ce que l'un trouve beau, l'autre le juge fade ou desagréable. Ce qui amorce l'un, rebute l'autre. La sagesse divine a su ranger les choses de telle sorte que chacun ne voit presque dans le Monde que ce qui lui plait; & qu'il y a une espèce de voile sur les autres choses qui pourroient lui déplaire. De-là vient l'espèce d'illusion où nous sommes, que la Nature a pour but de nous plaire, à nous en particulier & principalement. Le Botaniste, par exemple, croit que les plantes ont été faites pour réjouir l'homme par leur beauté & par leur ordre; le Païsan n'y trouve d'autre destination que de nourrir son bétail; le Médecin leur donne pour dernière fin, l'utilité de son art; le Marchand regarde le Monde comme une foire; & le Soldat l'envisage comme un champ de bataille. Il en est ainsi de toute autre chose, chacun louë l'arrangement de la Nature, suivant ses idées & sa profession. On chercheroit en vain un artiste, dont le travail fût du goût de dix sortes d'Esprits dif-

différens. C'eſt l'ouvrage de la ſouveraine Sageſſe.

Mais j'entens des contradictions qui s'élèvent. On me demande, ſi les choſes ſont effectivement telles que je les repréſente, ſi l'Univers plait à tous les hommes, ſi chacun y trouve ce qu'il cherche? L'expérience ne nous montre-t-elle pas une foule de gens qui ſe plaignent de l'ordre que Dieu a établi dans l'Univers? N'eſt-ce pas ce Monde, ſur lequel les Sages eux-mêmes font tant de plaintes, & où plus d'un *Mandevill* méconnoit le bien, & n'apperçoit que les traces du mal? Patience; il faut examiner la choſe de plus près. Qu'ai-je dit de cet Univers? Que chacun y trouve ce qui convient à ſa nature. Cette propoſition eſt ſi inconteſtable qu'aucun doute ne ſauroit l'ébranler. S'il y a des gens qui corrompent leur nature, & qui par une ſemblable corruption cherchent des choſes qui leur ſont contraires, comment oſe-t-on s'en prendre à la Nature ou à ſon Auteur. Tout comme chez les hommes & les animaux le goût pour les alimens ſolides & liquides peut s'altérer, au point qu'ils ſe nourriſſent & s'abreuvent de choſes contraires à leur nature & nuiſibles; les Ames ſe trouvent dans le même cas. Eſt-ce que l'ordre par lequel la Nature a réglé les alimens des animaux, ceſſe pour cela d'être un ordre? C'eſt ce que perſonne ne voudra avancer. Il en eſt donc de même des choſes que la bonté

du Createur a accordées aux hommes pour leur plaisir. Si nous voulons rendre, pour ainsi dire, à Dieu la même justice que nous rendons aux hommes en pareil cas, il nous sera aisé de le justifier. Que dirions-nous d'un Païsan qui se plaindroit du Marchand qui lui auroit vendu un verre ardent, parce que ce verre n'allume pas sa chandelle pendant la nuit. Il n'en est pas autrement de l'homme qui cherche dans l'Univers des choses qui sont contraires à sa nature. Dieu a réglé le Monde, suivant la nature de chaque homme. S'il y en a qui corrompent leur nature, le Monde ne changera pas pour eux; & il n'est pas surprenant qu'ils ne puissent s'y plaire. Cela ne manque point d'arriver, dès que l'homme recherche des choses qui répugnent à son essence.

TIRONS d'ici une double doctrine. La prémière regarde la circonspection avec laquelle nous devons juger des œuvres de Dieu. Quelle folie ne seroit-ce pas d'en porter un jugement absolu, sans savoir quelles sont les vuës que l'infinie sagesse du Créateur s'est proposé. Et ces vuës pouvons-nous les découvrir sans une connoissance exacte des choses, auxquelles cette Sagesse a eu égard. Dieu a embrassé dans son plan tous les habitans du Monde. Mortels insensés, vous voulez juger de la disposition de ce Monde suivant vos vuës, & la rapporter toute entière à vous. Quand il se présente des choses, dont la raison est ca-

cachée, ou qui nous paroiſſent même dénuées de tout ordre, gardons-nous de juger à l'aveugle. Le Monde n'eſt pas fait pour nous ſeuls, il y a des millions d'autres hommes, qui y ont leur part tout comme nous. Tel ſe plait dans ce qui nous paroit en desordre; c'eſt juſtement ce qui le ſatisfait. En lui ſe trouve donc la raiſon, pour laquelle le Créateur a fait de ſemblables arrangemens. Combien de cenſures n'a pas eſſuyé le Syſtème de *Copernic*, qui nous paroit ſi beau? Nous blâmons ceux qui en ont jugé d'une manière ſi déraiſonnable, de n'avoir pas mieux conſidéré le Ciel & la marche des Corps céleſtes. Prenons garde de ne pas faire nous-mêmes ce que nous blâmons dans les autres. Nous devons juger par les choſes qui nous conviennent dans le Monde, & par celles que nous y comprenons, que tout le reſte de ce qui exiſte eſt également beau, réglé avec le même ordre & la même ſageſſe. Alors nous ſerons ſatisfaits de tout; & nous ne tomberons pas dans une injuſtice blaſphématoire à l'égard de l'Etre ſuprème. Nous trouverons toutes ſes œuvres bonnes; & une plus mure réflexion nous convaincra, *qu'il a tout bien fait.*

Une ſeconde doctrine, qui nous regarde, eſt celle-ci: *Suivez la Nature.* C'étoit un conſeil vraiment divin, que le plus grand des Orateurs de Rome reçut d'un Oracle qu'il conſultoit ſur le genre de vie qu'il

du Créateur a accordées au...
leur plaisir. Si nous vo... Si nous voulons ainsi dire, à Dieu la r... dans nos actions, rendons aux homme... ...vre cette règle. Le sera aisé de le just... ...ous l'avons vu, est dis- d'un Païsan qui ...ere convenable à notre na- qui lui auroit ...ns la donc cette Nature, & que ce verr... pour unique guide. Celui qui dant la n... ...utres dispositions naturelles que l'homm... ...uerre, peut-il se promettre d'a- chos... ...heureusement dans le Monde, en a r... ...iquant aux sciences? O que les hom- ... ...seroient heureux, s'ils suivoient leur ...ure! Qu'ils sont malheureux au-contrai- ...e de tenir une conduite qui y répugne! Malheureux encore les Enfans, que leurs Pères forcent d'embrasser un genre de vie, que leur naturel rejette. De-là toutes ces plaintes que les hommes font sur la misère de leur sort; & l'on peut dire que c'est proprement ici la source de leur perte. Qu'est-ce qui a fait tomber notre prémier Père dans la revolte contre son Créateur? C'est d'avoir voulu devenir son propre maître, & s'élever contre sa propre nature au rang de Dieu. Magistrats sans capacité! Médecins sans expérience, qui ouvrez tous les jours des fosses sous vos pas! Pitoyables Auteurs! Poëtes sans verve! Prédicateurs mondains ou grossiers, auxquels il sieroit beaucoup mieux de manier l'épée, ou de conduire la charruë que de monter en chaire! Vous faites tous votre mêtier en dépit de la Nature. En la suivant vous auriez

été

s objets d'admiration, ou du moins
seriez pas tombés dans le mépris.
os prémiers soins aient donc pour
étude de notre nature. Ne perdons
s de vuë la néceſſité d'examiner,

Quid valeant humeri, quid ferre recuſent.

En un mot ſuivons la Nature. C'eſt la route de la vraie félicité. Et l'unique ſcience qui nous importe, c'eſt de nous bien connoitre nous-mêmes.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Sur la grandeur de l'Univers.

Les petites Corpuscules que *Leuwenboek* a découvert par les Microscopes, & ceux d'une petiteſſe bien plus grande encore, auxquels *Leibnitz* (†) eſt arrivé par la voie du raiſonnement, ſont une ſource bien abondante de merveilles, en particulier pour ceux qui avoient pris leurs foibles yeux pour Juges de la grandeur & de la petiteſſe des choſes corporelles. Il en eſt de

(†) C'eſt-à-dire, les ſemences créées dès l'origine de toutes choſes, & non les Monades, qu'on ne ſauroit appeller *Corps*.

de même des grands Corps céleſtes, & de ce magnifique Univers qui reſulte de cet aſſemblage, tel que l'Aſtronomie nous le repréſente. La grandeur de cet édifice & de ſes principales parties eſt auſſi éloignée des idées communes que les yeux nous en donnent, que la petiteſſe de certains Corpuscules organiſés. Quand je conçus pour la prémière fois la véritable notion de la grandeur de l'Univers & des Corps céleſtes, je ſentis naître des mouvemens d'admiration dans mon ame, que j'ai eu beſoin de réprimer de tems en tems, pour n'être pas accablé en quelque ſorte ſous le poids de cette admiration. Si *Horace* avoit eu quelque idée de la Nature, & en particulier du Ciel, il auroit mis des bornes à ſon *Nil admirari.* Aſſurément tout homme, s'il s'en peut trouver de tel, en qui un examen approfondi du Ciel n'excite aucun étonnement, eſt abſolument privé de toute ſenſibilité.

Aprés avoir un peu ſurmonté la force de cette ſurpriſe, dans laquelle la prémière connoiſſance du Ciel m'avoit totalement abſorbé, je ſentis naître diverſes réflexions, cauſées par l'idée de la grandeur de l'Univers. J'eſpère, mon digne ami, qu'elles ne vous déplairont pas, & que vous participerez avec plaiſir à l'admiration, au contentement & à l'édification que j'en ai moi-même remporté.

Allons donc! Elevons nos eſprits au-deſſus de ces objets terreſtres, dont le vul-

vulgaire fait tant de cas, & auxquels les Rois eux-mêmes ne sauroient refuser leur admiration. Nous appercevrons bientôt que toutes les œeuvres des hommes ne sont qu'un pur néant en comparaison des œuvres du Créateur. Celles-ci nous feront oublier les autres, & l'admiration que nous avions accordée aux choses humaines, ira s'absorber dans l'admiration des ouvrages de Dieu. Mais il nous faut d'abord choisir une mesure d'une grandeur connuë, à laquelle nous puissions comparer autant qu'il sera possible, la grandeur des Corps célestes. En prenant environ 860. fois l'espace qu'on nomme un mille, nous avons la longueur du demi-diamètre de la Terre, qui est la mesure dont on se sert communement pour les espaces célestes.

CONSIDERONS prémièrement notre Système, dont le Soleil est la pièce principale, qui fournit à seize autres Corps de la même constitution que notre Terre, la lumière, la chaleur & le mouvement. Ces Corps sont: *Mercure*, *Venus*, *la Terre* avec *la Lune*, *Mars*, *Jupiter* avec ses quatre *Satellites*, & *Saturne* que cinq *Satellites* accompagnent. Du centre du Soleil au centre de Mercure, lorsqu'ils sont à la plus grande distance, il y a plus de 10000. demi-diamètres terrestres; jusqu'au centre de Venus plus de 16000, & jusqu'au centre de la Terre plus de 22000. Etonnante distance, de laquelle on ne se feroit jamais dou-

té,

té, si des observations réelles ne l'avoient fait connoitre. Mais ces nombres sont trop grands pour qu'on puisse se faire une idée des distances qu'ils expriment. Prenons une autre mesure, qui les représentera par de moindres nombres. Faisons comme *Hésiode*, qui en voulant décrire la hauteur du Ciel & la profondeur du Tartare, dit qu'une masse de fer jettée du Ciel mettroit dix jours à arriver sur la Terre, & qu'il lui faudroit le même espace de tems pour arriver de la Terre au fonds de l'abîme. A la place de cette masse prenons un boulet de canon, dont la vitesse est si grande qu'il parcourt 600. pas pendant un seul battement de pouls. Ce boulet iroit pendant 25. ans avec la même vitesse, avant que d'arriver du centre du Soleil à celui de la Terre. Cette distance prodigieuse est encore fort petite, si nous la comparons à d'autres. Car le même boulet allant du Soleil à Mars, emploieroit 40. ans, à Jupiter plus de 140, & à Saturne plus de 150. Quelque immenses que paroissent ces espaces, ils n'atteignent pas encore les limites du Système solaire. On a découvert dans ces derniers tems, que quelques Comètes qui sont encore soumises à la domination du Soleil, en sont bien plus éloignées que Saturne.

TELLE est la distance inconcevable à laquelle le Soleil étend son empire de toutes parts. Mais quel nouveau sujet de surprise, quand on pense que le Créateur a donné à la

lu-

lumière une viteſſe qui la met en état de faire ce voyage en 50. ſecondes. Ce n'eſt pas non plus aſſez de conſidérer l'étenduë de notre Syſtème ſolaire, il faut encore examiner la place que la bonté du Créateur y a préparée pour le domicile de ſes créatures. Il en naîtra de nouveaux ſujets d'admiration.

NOTRE Terre contient un eſpace d'où pluſieurs centaines de millions d'hommes peuvent tirer leur nourriture. Quand nous calculons la grandeur de toutes les Planettes avec leurs Lunes, ſans y joindre les Comètes dont le nombre eſt fort grand, & qui peuvent être fort aiſément renduës habitables (†), nous trouvons qu'il y a pour le moins 1200. fois autant d'eſpace dans les autres Planettes que ſur toute notre Terre. Ainſi nous autres habitans de la Terre nous ne faiſons pas la millième partie des citoyens du Syſtème ſolaire. C'en ſeroit déjà aſſez pour nous ôter la fantaiſie d'être les créatures qui méritent la préférence ſur toutes les autres. Mais ce n'eſt rien encore au prix de ce qui nous reſte à voir. Jettons un coup d'œil ſur l'Univers entier. Les riſques que

(†) Les Philoſophes modernes conjecturent avec aſſez de vraiſemblance, que les Comètes ſont encore des mélanges informes, tel qu'étoit le prémier chaos de notre Terre, & qu'elles s'arrangent inſenſiblement, de manière à pouvoir loger diverſes créatures pour le tems où la ſageſſe du Créateur jugera à propos d'y en placer.

que la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, court d'être bannie par cette méditation, ne nous empêcheront pas de nous en occuper.

QUE chaque Etoile fixe ſoit à-peu-près de la grandeur de notre Soleil, c'eſt une choſe qui ne ſauroit être révoquée en doute par aucun de ceux qui ont quelque idée de l'édifice du Ciel. Si cela eſt ainſi, il en reſulte par une de ces probabilités qui ne diffèrent guères de l'entière certitude, que les Etoiles fixes ont la même deſtination que le Soleil. Chacune d'elles eſt la Capitale d'un Syſtème particulier, chacune d'elles a ſes Planettes, & imprime le mouvement à une quantité à-peu-près égale de matière. Mais une quantité égale de matière peut remplir un eſpace fort inégal, ſuivant la liaiſon où elle eſt avec d'autres Corps. Les circonſtances à cet égard peuvent varier à l'infini. Ainſi chaque Syſtème des Etoiles peut être fort différent de tout autre. Suppoſons que dans chacun il y ait autant d'eſpace pour les habitans qu'il y en a dans le nôtre. Quelle inconcevable multitude d'habitans ne contiendra pas l'Univers entier? Je ſuis tout étourdi de ce ſimple coup d'œil que je viens de jetter ſur ſa grandeur. Ce ne ſont pas les termes, ce ne ſont pas les nombres, ce ſont les idées mêmes qui me manquent ici.

PERSONNE n'eſt en état de déterminer le nombre des Etoiles. Tous nos Chiffres

ſont

ſont peut-être ſimplement l'Alphabet de cette longue étenduë de nombres, qui expriment cette ſomme. Cependant nous pouvons en dire avec certitude aſſez ſur la multitude des Etoiles, pour ravir les Lecteurs dans une telle admiration qu'il ne leur reſtera rien à déſirer au de-là. Les meilleures Obſervations s'accordent en ceci, c'eſt qu'il y a une diſtance inaſſignable de notre Globe jusqu'aux plus prochaines Etoiles fixes. Quand nous nous reſtreindrions à la plus petite diſtance que les Aſtronomes conçoivent, il faudroit toujours que le boulet de canon dont nous avons parlé, lancé du Soleil, & conſervant une égale viteſſe, mît ſix cent mille ans pour arriver aux Etoiles fixes les plus voiſines. Vous vous étonnez, & vous avez raiſon. Mais vous le ſerez à bien plus juſte titre, quand j'ajouterai que cette étenduë incompréhenſible pour tout eſprit humain, n'eſt que très-peu de choſe au prix de tout l'eſpace du Ciel. Le célèbre Aſtronome *Halley* a prouvé qu'il n'y a pas plus de 13. Etoiles qui ſoient à cette proximité du Soleil. C'eſt à cauſe de cela qu'elles brillent davantage à nos yeux, & qu'on les nomme Etoiles de la prémière grandeur. Celles qui viennent immédiatement après, s'appellent les Etoiles de la ſeconde grandeur, parce que leur plus grand éloignement nous les fait paroître moindres que les prémières. Il faut qu'elles ſoient auſſi éloignées des prémières, que

cel-

celles-ci le sont de nous. Celles de la troisième grandeur doivent l'être trois fois, celles de la quatrième grandeur quatre fois davantage, & ainsi des autres. Ce n'est pas en trop dire que d'avancer qu'il est possible de distinguer des Etoiles de cent grandeurs différentes. Que l'on considère seulement la Voie Lactée, où les Etoiles sont si petites & si près les unes des autres que notre simple vuë n'y démêle rien. Mais ne prenons que vingt grandeurs, il s'ensuivra déjà de-là que le Diamètre de tout l'Univers, en y posant seulement vingt rangs d'Etoiles fixes, est tel que le boulet de canon tant mentionné, ne le parcourroit pas en 24. millions d'années. Si nous concevons qu'au moment de la création, placée à l'Epoque ordinaire qu'on lui assigne, ce boulet soit parti d'un des Poles de l'Univers pour arriver à l'autre, il n'auroit pas encore parcouru, en conservant toujours une vîtesse égale, la 6000. partie de son immense carrière. Quel nombre ineffable de créatures ne doit pas contenir une pareille demeure! Quand il n'y auroit, comme nous l'avons dit, que treize Etoiles de la prémière grandeur, on peut conclurre, en suivant les mêmes principes, qu'il y en a quatre fois treize de la seconde, neuf fois treize de la troisième, & ainsi de suite, ce qui donneroit un nombre d'environ 40000. pour la vingtième grandeur. Or comme il est certain que dans la seule Voie Lactée il y a plus de 40000 Etoiles,

tes, il en resulte que l'édifice de l'Univers est incomparablement plus grand encore que nous ne l'avons supposé. En mettant cent ordres d'Etoiles, le dernier ordre seul nous donneroit 1300000. Etoiles.

TELLE est la grandeur inconcevable de l'Univers. Un pareil nombre de Soleils, dont chacun surpasse plusieurs fois notre Terre en grandeur, ont été placés dans leur lieu par la toute-puissance du Créateur. Que quelqu'un se vante à présent d'être en état de concevoir la grandeur de l'Univers. Assurément elle surpasse toutes nos idées. Mais pensez en même tems quelle doit être la grandeur de celui qui a fait l'Univers, & qui se jouë de tous ces Corps immenses, comme d'autant de balons legers. O! si la grandeur de l'Univers vous absorbe, ne hazardez pas de décrire celle de son Auteur. (Les Etoiles elles-mêmes avec toute leur majesté, marchent & peuvent disparoitre en sa présence comme l'herbe des champs qui se flétrit, & comme la rose épanouïe le matin, & fanée le soir) (†).

TOURNONS notre attention sur la grande diversité d'objets que notre Terre renferme, & tirons en une conséquence qui s'étende à toute la Nature. Il y a plusieurs centaines de Mineraux, de Pierres, de Sels, de Métaux, de Fossiles, tous doués de propriétés merveilleuses. Il y a plusieurs mil-

(†) Ceci est en Vers dans l'Allemand.

milliers de Plantes, dont la figure & les effets varient à l'infini: il y a une multitude inconcevable d'Animaux, tant quadrupèdes, qu'Oiseaux, Poiſſons, Vers, Inſectes, qui ſe trouvent tant ſur la Terre que dans la Mer. Le peu que nous en connoiſſons & que nous en ſavons, excite déjà en nous une vive admiration; & nous ſerions tentés de croire que le Créateur a épuiſé dans la fabrique de notre ſeul Globe, tous les tréſors de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe & de ſa bonté. Combien en effet de millions d'hommes tous d'un caractère différent? Combien d'arts & de ſciences n'ont-ils pas mis au jour? Que d'inventions ſurprenantes, tant anciennes que modernes? Dites moi, en faiſant ces réflexions, quelle idée ne vous faites-vous pas de la magnificence de la Terre? Ce n'eſt pourtant qu'un néant au prix de l'Univers entier. Penſez ſeulement au nombre innombrable d'autres Terres qui exiſtent. Que celle qui nous ſert de domicile vous ſoit un échantillon de la diverſité & de la magnificence de toute la Nature, qui dans l'Univers entier eſt infiniment plus riche & plus reſplendiſſante; quoique d'ailleurs nous ne ſoyions pas en état de nous former une idée de la puiſſance & de la ſageſſe du Créateur, ſupérieure à celle que nous fournit la conſidération de notre Terre. Quelle ne doit pas être la grandeur de l'Intelligence qui connoit toutes ces choſes chacune avec leurs diverſes propriétés, qui les

les appelle toutes par leur nom, & les divise ſuivant leurs genres & leurs eſpèces; qui découvre les penſées les plus ſécrettes de tant de millions de millions d'Eſprits, qui habitent des Mondes innombrables, aux yeux duquel le moindre mouvement, le plus leger changement qui arrive dans l'Univers n'eſt point caché, enfin qui ramène à un même but cette multitude infinie d'opérations? Ici nous pouvons nous écrier avec une pleine conviction; (O Dieu ſouverainement grand, les Ames créées ſont de beaucoup trop petites pour comprendre tes œuvres. Elles ſont infiniment grandes, ces œuvres, & toi ſeul, Etre infini, tu peux te les repréſenter.) (†)

MAIS qui ſait ſi l'homme n'a point été créé pour arriver par dégrés à la connoiſſance de toute la Nature? Quelle ſource intariſſable de ſatisfaction m'ouvre cette idée! Il n'eſt plus ſurprenant que nos Ames aient été faites pour une vie éternelle, car comment pourrions-nous ſans l'éternité arriver à une pareille connoiſſance? Miſérables Ames qui voudriez périr avec le corps! Vous mériteriez en vérité, que votre ſouhait s'accomplît! Et vous gens de courte vuë, dont la ſageſſe eſt dépourvuë de lumières, qui ne tenez aucun compte de tout ceci, & qui vous recriez que cette prétenduë connoiſſance du Créateur dans les œuvres de la Nature eſt un

(†) Ceci eſt en Vers dans l'Allemand.

un pur babil philoſophique, repaiſſez-vous donc de vos idées abjectes de la Divinité, que l'éclat des nôtres éclipſe entièrement.

QUAND je compare la grandeur de l'Univers avec la petiteſſe de notre Terre, la ſplendeur du Tout avec cette foible lueur dont nous jouïſſons; quand je penſe que notre Terre n'a pas la même proportion avec l'Univers qu'un grain de ſable avec une montagne entière; je me ſens vraiment honteux des idées que je m'étois faites juſqu'à préſent de la petiteſſe & de la grandeur. Pourroit-il bien y avoir de grands objets ſur la Terre? Se paſſeroit-il quelque choſe d'important ſur un grain de ſable? Une montagne ſouffriroit-elle quelque déchet, ſi le vent lui enlevoit un grain de ſable, ou même pluſieurs milliers? C'eſt ce qui arrive effectivement dans le Monde. Que pourroit-il y avoir de conſidérable parmi nous eu égard au Tout? Qu'un Alexandre faſſe la conquête de tous les Royaumes de l'Univers! Que les Turcs ſubjuguent la Chrétienté, ou que les Indiens ſecouänt le joug de leurs Maîtres, en deviennent maîtres à leur tour! Que toute la Terre même périſſe, que le Soleil s'obſcurciſſe, que les Planettes perdent leur force, & rentrent toutes enſemble dans l'état du chaos! Tout cela ſera-t-il de conſéquence par rapport à l'Univers entier? Il y paroitra tout autant qu'à la montagne dont nous venons de parler, lorsqu'il s'en détache un peu de pouſſière.

AP-

APPRENEZ à juger ſuivant cette idée, mortels remplis d'un orgueil inſenſé, qui n'avez pas honte de prétendre que le Maître ſuprème de l'Univers diſpoſe & gouverne le Monde entier conformement à votre ſeul bon plaiſir. Reconnoiſſez par la grandeur du Tout, combien peu la majeſté du Tout-Puiſſant perdroit de ſon éclat, ou pour mieux dire qu'elle n'en ſouffriroit en rien, quand vous & toute l'eſpèce qui vous reſſemble rentreroit dans les abîmes du néant. Ouï, la perte du genre humain entier intéreſſeroit-elle en quelque choſe le Dieu ſuprème? Et s'il nous conſerve & nous aime, n'eſt-ce pas uniquement parce qu'il eſt infini, que ſa bonté embraſſe toutes les créatures, & qu'il a ſoin des vermiſſeaux auſſi bien que des Séraphins? Apprenez auſſi à juger ſuivant cette idée, gens bornés & timides, qui croyez que le Monde eſt bien près de ſa fin, lorsqu'il reſte 50000 morts ſur un champ de bataille. O miſère! O cataſtrophe! Il eſt ſurvenu à un grain de ſable une ouverture, par laquelle pluſieurs milliers d'animalcules qui y étoient logés, ſont détruits dans leur nid. Cette révolution dans un grain de ſable intéreſſe aſſurément beaucoup le Monde. Telle eſt votre meſure, pouſſière humaine. Car ce qu'eſt un grain de ſable en comparaiſon de notre Globe, tel eſt notre Globe en comparaiſon de l'Univers entier; & ce que des vermiſſeaux ſont au prix de nous;

tels ſommes-nous au prix des Natures ſupérieures. Apprenez encore, Rois ſuperbes de la Terre, à juger ſuivant cette idée de vos exploits héroïques, de votre gloire, de votre grandeur, de votre pompe. Vous êtes puiſſans, vous êtes grands, vous dominez ſur des millions de vermiſſeaux, tandis qu'une foule innombrable d'autres Etres ſe moquent de votre grandeur imaginaire. Qu'eſt-ce que toute votre magnificence comparée à celle que la Nature déploie ſur la face de notre Terre? Faites retentir vos acclamations jusqu'aux Cieux, quand vous avez pris une ville. Ce ſera une grande nouvelle là-haut (†). Continuez, mortels ignorans, à diviniſer ceux d'entre vous qui le ſont un peu moins que les autres. Dites le divin *Platon*, le divin *Leibnitz*, le divin *Newton*, parce qu'ils ont apperçu une partie infiniment petite de ce que nous pouvons ſavoir un peu moins obſcurément que le reſte des hommes; mais n'oubliez pas en même tems de comparer l'étenduë du Firmament étoilé avec celle de leur doctrine, de juger par cette étenduë de la peti-

(†) Le Lecteur intelligent comprendra bien que toutes ces Réflexions ne portent que ſur la comparaiſon entre l'homme avec toutes ſes entrepriſes & l'Univers entier; car d'ailleurs & ſous d'autres points de vuë, les choſes dont je parle peuvent être appellées importantes, & le ſont effectivement.

titesse du savoir de ces grands génies, & de trouver dans cette petitesse des leçons d'humilité pour vous-mêmes.

Ainsi disparoit donc toute notre grandeur, toute notre science! Ainsi il ne reste rien dont l'homme puisse se vanter! Mais je me trompe, il lui reste encore des endroits dont il peut tirer gloire. N'est-ce pas assez pour lui d'avoir une Ame, qui puisse arriver insensiblement, non seulement à la connoissance du prodigieux édifice de l'Univers, mais encore à celle du Créateur-même; une Ame capable de devenir citoyenne de la glorieuse Cité de Dieu? C'est là que nous devons chercher notre sublimité, ne jugeant important que ce qui est requis pour la connoissance de ces objets. Faisons réflexion, que quand nous viendrons à bout de connoitre tout ce qui peut être connu sur cette Terre, à peine saurions-nous la prémière lettre de l'Alphabet infini, que requiert la connoissance de l'Univers entier. Que si les foibles connoissances dont nous jouïssons actuellement, nous procurent déjà tant de satisfaction, quelles ne seront pas les délices que nous goûterons dans l'acquisition d'une science infiniment grande; sur-tout quand nous aurons déjà passé des siècles, des milliers d'années, à étudier la Nature incréée! Adorons cependant avec la plus profonde humilité cette Essence souveraine, qui a fait servir sa puissance, sa sagesse, & sa bonté à

nous procurer tant de bonheur; & n'oublions jamais que nous sommes ses créatures.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Examen de quelques desordres apparens sur la Terre.

CE qui distingue principalement les ouvrages de la Nature des chef-d'œuvres de l'Art, c'est qu'à mesure que le dégré de connoissance, par lequel nous en jugeons, va en augmentant, les productions de la Nature paroissent toujours plus excellentes, au-lieu que nous découvrons continuellement de nouvelles imperfections dans celles de l'Art. Prenez l'ouvrage le mieux imité d'après Nature qu'on puisse exécuter, & mettez le à côté de l'original qu'il représente. Supposez qu'on n'y pût remarquer au simple coup d'œil, aucune différence sensible, prenez le moindre Microscope, soumettez les deux objets à son examen, & vous y découvrirez bientôt une grande différence. L'ouvrage de l'Art paroitra plus imparfait, celui de la Nature plus parfait. Il s'ensuit clairement de-là, que plus on a une connoissance étenduë des œuvres de la Na-

Nature, mieux on eſt en état de juger de leur beauté; & que celui-là ſeul voit toutes les beautés de la Nature, qui a une parfaite connoiſſance de toutes les parties du Monde corporel. Quiconque eſt privé de cette connoiſſance s'imaginera au contraire appercevoir toujours quelques imperfections dans les ouvrages de la Nature; & ne les examinant que ſuperficiellement, il n'en portera jamais un jugement juſte. De-là naiſſent les fauſſes & ſouvent ridicules déciſions des ignorans ſur l'arrangement de diverſes choſes dans l'Univers. De-là le mot inſenſé d'un *Alphonſe*, Roi de Caſtille, qui ſe vantoit qu'il auroit donné de bons conſeils au Créateur, s'il avoit aſſiſté à la formation du Monde. De-là en un mot les plaintes injuſtes de pluſieurs habitans de notre Terre, qui ont été pouſſées juſqu'au point, qu'un Auteur (†) d'ailleurs très-habile & pénétrant, a été capable d'avancer, que la diſpoſition du Globe terreſtre renferme pluſieurs choſes ſuperflues ou mal réglées, & qu'en particulier cela étoit ſenſible dans les Montagnes, les Vallées & les Mers. C'eſt une conſéquence toute naturelle du défaut d'examen; & il n'eſt pas ſurprenant que des gens qui ne conſidèrent la Terre que d'une manière vague, & qui négligent de comparer entre elles les diverſes choſes qui s'y trouvent, croient qu'il y auroit beaucoup à y redreſſer.

(†) BURNET.

Avec un ſemblable tour d'eſprit on ne ſauroit découvrir beaucoup d'ordre & de ſageſſe dans le Monde. On conſidère, par exemple, les païs qui ſont ſitués dans le voiſinage des deux Poles. Là règne pendant la plus grande partie de l'année un froid exceſſif, qui en éloigne les hommes & les animaux; là ſe trouvent des montagnes couvertes de neiges & de glaces éternelles; là exiſte une mer, qui n'eſt jamais navigable. Le partage du jour & de la nuit y paroit tout contraire à l'uſage que les hommes ſont appellés à en tirer. En un mot la Nature ſemble y avoir oublié tout-à-fait ſon ordre & ſon art. Qu'il ſeroit agréable de rencontrer dans ces contrées le même partage de la chaleur & du froid, la même diviſion de la lumière & des ténèbres, la même fertilité que nous offrent les zones tempérées! De cette manière les redoutables régions polaires deviendroient habitables & utiles aux hommes; au-lieu qu'en vertu de leur état préſent, une partie conſidérable de la Terre ſe trouve réduite en un déſert éternel. Ainſi juge l'homme de courte vuë.

Il prononce tout de même ſur les inégalités de la ſurface du Globe terreſtre, & à la vuë des montagnes prodigieuſes & des profondes vallées, qui rempliſſent plusieurs païs tout entiers. On voit ſouvent des monts entaſſés ſur d'autres monts, & couverts d'une neige qui ne ſe fond jamais. S'il

S'il y en a où quelques animaux trouvent leur nourriture, il y en a aussi où ni animaux, ni plantes ne peuvent subsister. Ces affreuses montagnes sont ceintes d'épaisses forêts ou d'abîmes sans fond, dont la seule vuë inspire la terreur; comme l'ont éprouvé tous ceux qui ont voyagé sur les Alpes, ou sur d'autres montagnes élevées. Où voit-on ici cet ordre & cette beauté, que la Nature devroit étaler par-tout? Une plaine émaillée ou de riantes collines ne vaudroient-elles pas bien mieux que ces rochers escarpés & ces précipices? Ne seroit-ce pas un changement bien avantageux que celui qui transformeroit en champ, en prés & en vignes, tant de milliers de lieux qui sont occupés par une neige éternelle, par de stériles rochers, ou par des forêts inhabitables?

Tout homme qui ne connoit la Nature qu'à demi, ne manquera pas de raisonner ainsi au prémier coup d'œil; & je pourrois produire encore un grand nombre d'autres articles sur lesquels il exerceroit la même critique, si cela ne m'écartoit trop du but que je me suis proposé. Sans entrer donc dans de plus grands détails, découvrons les pitoyables fondemens des jugemens précedens, & prouvons que les desordres apparens & les imperfections apparentes de l'édifice de la Terre, ne sont au fonds qu'ordre & perfection.

Pour cet effet supposons seulement que

la Terre fût réformée fur le plan de fes Cenfeurs, & voyons les conféquences qui ne pourroient manquer d'en refulter. D'abord qu'il y ait un dégré égal de chaleur & de froid par toute la Terre, avantage que l'on eftime fi confidérable. Mais qu'on me dife en même tems ce que deviendra cette étonnante diverfité des œuvres de la Nature, qui contribuë tant à la perfection de la Terre? Où feroient tant de milliers d'efpèces de plantes, d'animaux terreftres & marins, qui ne fe propagent que dans les contrées, où fe trouve le dégré de chaleur qui leur convient. Parmi le nombre innombrable des productions de la Nature, il y en a peu qui réuffiffent également en tout climat. Les plantes qu'on tranfporte des païs chauds dans les nôtres, n'y fubfiftent qu'en leur donnant artificiellement, non feulement la chaleur, mais même toute la temperature de leur féjour natal (†)? Il eft donc certain qu'une chaleur égale par-tout feroit périr la plus grande partie des productions de la Nature, & lui ôteroit par conféquent fa principale beauté. Et que de biens n'aurions-nous pas perdu en même tems par-là? Si un païs n'avoit rien qui ne fût commun à l'autre, que deviendroit le né-

(†) Voy. *Musa Cliffortiana* du célébre Mr. LINNÆUS, & fon Discours dans le prémier Tome des Transactions de la Société des Sciences de Suède.

négoce, qui nous procure tant d'avantages, non vains & imaginaires, mais très-réels. Car quoique l'avarice, la volupté, & quelquefois une folle ambition, aient fait chercher le chemin des contrées étrangères, & transporter chez nous les biens de la Nature qui s'y trouvent; nous tirons pourtant effectivement, en vertu de l'enchaînure universelle des choses, d'insignes usages de cette communauté entre les Peuples. Où en seroient nos Sciences, si chaque païs n'avoit aucun besoin d'entrer en liaison avec les autres? Car qu'est-ce qui pourroit nous déterminer à visiter d'autres contrées, si elles ne possédoient que ce que les nôtres nous offrent à toute heure?

Ce n'est pas là encore toute l'imperfection, qui resulteroit d'un pareil arrangement. Si tous les lieux de la Terre doivent être également chauds, qu'on détermine le dégré de cette chaleur. Sera-t-elle partout comme sous la Zone torride? Qui pourroit la soutenir? Comme un Corps froid, quand il approche d'un Corps chaud, lui dérobe une partie de sa chaleur, de même les Zones froides ôtent toujours aux climats brulans quelque chose de leur ardeur. Si elles étoient toutes égales, la chaleur répanduë sur toute la Terre devroit être beaucoup plus grande qu'elle ne l'est actuellement sous la Zone torride. Rien ne pourroit subsister, hommes, animaux, plantes, tout seroit consumé. Mettez les cho-

ſes, ſi vous voulez, ſur un autre pié; que toute la Terre ait un dégré égal d'une chaleur tempérée, dont toutes les créatures puiſſent s'accommoder. Alors l'élévation & la raréfaction de l'air ſeroient les mêmes par-tout. Notre Terre perdroit par-là une des principales cauſes qui y produiſent les vents. Seroit-il poſſible de décrire tout le dommage qui en reſulteroit? On ſait à préſent par des expériences inconteſtables, que l'air qui eſt le grand Principe d'où dépend la conſervation de la vie des hommes & des animaux, eſt en même tems pour eux le plus terrible poiſon, lorsqu'il n'eſt pas continuellement agité & renouvellé par le vent. Ainſi cette égalité conſtante de chaleur par toute la Terre cauſeroit notre perte entière. De plus on ſait combien les vents ſont utiles pour une infinité d'autres uſages, dont nous ſerions privés en conſéquence d'une ſemblable diſpoſition.

La Terre ne ſeroit donc pas un Paradis, comme elle le ſembloit d'abord à la faveur de ces changemens; ce ſeroit plutôt une ſolitude & un déplorable Chaos. Nous devons être déjà convaincus par ces réflexions, qu'il y a dans la Nature bien des choſes qui paroiſſent irrégulières & nuiſibles à l'homme, & qui néanmoins ſont d'un uſage infini, & marquent une ſouveraine ſageſſe dans leur Auteur.

Il en eſt tout de même de l'inégalité de la ſurface de la Terre. Repréſentez-vous

une

une Terre toute unie. Vous y trouverez, je l'avouë, une figure regulière, une vuë libre & étenduë, des voyages commodes & d'autres avantages semblables. Mais en revanche vous perdrez tous les fruits que nous retirons des montagnes. Tant d'espèces de pierres & de métaux, tant de fleuves, de fontaines & de lacs qui embellissent notre séjour, disparoitront. La Mer ellemême deviendroit un marais infect. Une bonne partie des plantes les plus belles & les plus utiles, plusieurs espèces d'animaux, qui ne vivent que sur le sommet des plus hautes montagnes, seroient perdus pour nous. Car nous voyons de manière à n'en pouvoir douter, que toutes ces choses ne peuvent se nourrir & se conserver que dans les montagnes; ce qu'il seroit aisé de prouver de chacune d'elles en détail, si mon plan s'étendoit aussi loin. Pensez à présent quelle vie miserable & sauvage l'homme meneroit, s'il étoit seulement privé des métaux, qui s'engendrent dans le sein des montagnes. Ces neiges mêmes, & ces glaces immortelles, qui en couvrent en plusieurs endroits la cîme, procurent un avantage bien sensible, en entretenant le cours non interrompu des fleuves. Plusieurs des principaux fleuves de l'Europe tirent en effet leur origine de semblables montagnes. Si à la place de la neige qui y tombe, vous supposiez qu'elles reçoivent en pluies autant d'eau à la fois, il faudroit nécessairement

... le ...
... en Eté, ...
... les fources ...
... sont aussi ...
... il n'en peut ...
... se fond ...
... Ces neiges ...
... la trop grande ...
... d'eau.
... régularités apparentes ...
... le même cas que cel...
... Je ...
... toutes à l'id...
... comme on ...
... connoissance ...
... adorable pos...
... de preuve...
... des parti...
... n'ait l'aud...
... la Nature, & ...
... ignorance, ou fo...
... les endroits où il cro...
... facilité, des preuv...
... même qu'une Intell...
... une parfai...
... les voies ...
L, ...

la sagesse & la bonté infi-
›ut-puissant Auteur, & plus
en état de justifier ces divins
›ntre les folles accusations de
›! se peut-il qu'il y ait tant de
qui consacrent tout ce qu'ils ont
. de pénétration à mettre au jour
: & leur malice, à s'aveugler vo-
nent eux & les autres! Et ne se
›t-ils jamais de ces talens pour pé-
dans les mystères de la Nature! Si
arrivoit, l'Incrédulité seroit puissam-
. détruite par ceux-mêmes qui la sou-
nent présentement avec le plus de cha-

ALLONS plus loin, & découvrons tou-
l'utilité que nous pouvons retirer de cet-
considération. Elevons nos regards jus-
qu'au règne des Esprits, & appliquons lui ce que nous avons observé dans le Monde corporel. Ils ont tous deux le même Auteur, qui suit des Principes constans dans tous ses ouvrages. Ainsi l'harmonie & l'analogie du Monde matériel & du Monde invisible sont si certaines & si invariables, que nous ne trouvons rien dans la disposition générale de l'un, qui ne se rencontre d'une manière analogue dans celle de l'autre. Eh bien; cherchons donc dans le règne des Esprits ces cas semblables où des imperfections apparentes procurent effectivement des avantages considérables. Pour arriver à cette fin nous n'avons pas besoin d'a..

bien loin; nous trouverons en nous-mêmes ce qui fait l'objet de notre recherche. Quels desordres étonnans ne semblent pas régner parmi le genre humain! Considérons un homme seul; quel mélange de passions, qui le dominent, qui le tyrannisent, qui le déchirent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, qui s'en jouënt en un mot comme les flots de la Mer d'une foible Nacelle! Quelles foiblesses dans les meilleurs Esprits! Quels désirs insensés dans les plus grandes Ames! Où est l'homme heureux, que les égaremens de son cœur n'ont jamais jetté dans aucune folie? Où est l'homme parfait, dont les meilleures œuvres sont parfaitement pures, & peuvent soutenir la pierre de touche d'un examen rigoureux? Tantôt c'est une passion qui règne, tantôt c'en est une autre; rarement la Raison, cette Reine légitime, jouït de ses droits. En un mot l'Esprit humain ressemble assez bien à l'ancienne ville d'Athènes, gouvernée rarement par un *Solon*, souvent par des Tyrans, quelquefois bien & mal tout ensemble. Il n'y a rien de constant chez les hommes que l'inconstance & la foiblesse. C'est ce qui a fait dire à un grand Connoisseur (†) sur ce sujet; (Vains enfans des hommes! Race pleine de fantaisies chimériques! Qui pourroit bien décrire tes folies multipliées? L'amour propre, l'orgueil,

(†) SWIFT.

gueil, l'envie, la haine se font une guerre perpétuelle au dedans de toi, & se disputent l'empire de ton cœur.)

Si nous considérons l'homme en Société, combien n'y verrons-nous pas de haine, de méchanceté, d'envie, de désirs de vengeance? Quelles divisions, quelles guerres, quelles désolations! Meurtres, vols, trahisons, persécution des innocens, oppression de la vérité, triomphe des méchans, ce sont là les choses les plus communes. Bref: la Société humaine ressemble à un hôpital de Fous. Il y a tout lieu de croire que le Créateur-même a manqué son but, s'il s'est proposé de faire autre chose des hommes qu'une espèce ridicule. Et l'on donneroit volontiers gain de cause à *Boileau* (†), quand il fait de l'homme le moindre des animaux.

Mais où tend cette description? A Dieu ne plaise que je veuille avilir le genre humain, ou rabaisser son grand Auteur. J'ai dessein tout-au-contraire de montrer que tous ces desordres apparens, tous ces maux que j'ai étalés, sont dans le même cas que les desordres physiques dont j'ai déjà rendu raison, c'est-à-dire, qu'ils sont une source merveilleuse de perfection. Ouï, ces choses-mêmes, qui semblent n'offrir que la confusion & le malheur, servent à l'avancement de la félicité du gen-

(†) Sat. x.

genre humain; & ce qui paroit d'abord le plus contraire aux perfections divines, se trouve merveilleusement propre à les mettre en évidence.

COMMENÇONS par examiner l'usage de ces passions, qui mettent l'homme dans des situations si étranges (†). Imaginez-vous toute l'espèce humaine exemte de passion. . Qu'on n'y voie plus ni amour propre, ni ambition, ni goût pour les plaisirs, ni colère. L'excellente Société, direz-vous, que celle d'où tant de passions dangereuses sont bannies; de pareilles gens doivent vivre entre eux comme des Anges! Mais que sera-ce, si en perdant les foiblesses qui accompagnent les désirs illicites, ils ont perdu tous leurs biens en même tems? C'est une excellente chose que le sel, pour me servir d'une comparaison du Sauveur; mais, quand il a perdu sa saveur, c'est le plus inutile des Corps. Otez à

(†) Tout ce qui est dit ici de l'utilité du mal moral, ne tend pas à exténuër ou à justifier les folies & les crimes des hommes. On se propose uniquement de faire l'apologie de la Providence de Dieu dans la permission du péché, en montrant comment la souveraine sagesse peut tirer la lumière des ténèbres, & ramener les égaremens des hommes à un but avantageux rélativement au Tout. L'homme n'en demeure pas moins coupable & digne de châtiment.

à l'homme l'amour propre; vous lui ôtez en même tems le plus puiſſant reſſort de toutes ſes actions; ce ne ſera plus qu'un Corps endormi, & preſque mort. L'amour propre n'eſt-il pas ſouvent le Principe des actions les plus grandes & les plus utiles des hommes?

Banniſſez l'amour propre, écartez ce mobile,
L'homme eſt enſéveli dans un repos ſtérile. (†)

MAIS laiſſons ſubſiſter cette foibleſſe, & ôtons à ſa place cette folle ambition, qui a tant fait de maux dans le Monde. Alors au moins on ne verra plus parmi les hommes tant de troubles, de deſordres & de guerres. Mais alors auſſi les plus grands génies demeureroient enſévelis avec leurs talens. Le Héros, que la gloire anime, expoſe ſa vie & celle de ſes ſoldats pour ton repos; il attire ſur ſoi le danger qui te menace; ſa paſſion pour la gloire veille pour toi, tandis que tu dors. Le Héros ſur qui la gloire n'a aucun empire, achetera, comme Nicias, ſon propre repos à prix d'argent, & laiſſera l'Ennemi maître. Le Sage-même, le Philoſophe, dont la ſageſſe eſt ſouvent guidée par une noble ambition, ira-t-il accourcir ſa vie pour te faire part de ſes découvertes, dès que tu lui

(†) POPE de DU RESNEL. *Eſſ. ſur l'H.* Ep. II. vſ. 67. 68.

lui refuſeras le prix auquel il aſpire, la gloire? *Leibnitz*, le plus grand génie que l'Allemagne ait produit, & auquel elle a le plus d'obligation de ſes lumières, *Leibnitz*, ſans ce Principe, n'auroit pas rendu de grands ſervices au Monde; & s'il en faut croire quelques relations, ſans ce Principe encore, *Pope*, le grand *Pope*, ne nous auroit pas laiſſé ſes incomparables Ouvrages. Quand l'ambition n'auroit fait pour le bien du Monde qu'embraſſer ces deux génies, cela ſeul ſuffiroit pour mériter qu'on lui érigeât des Autels.

SEROIT-CE l'amour des plaiſirs que vous voudriez bannir? Prenez y bien garde: Vous détruiſez par-là le Principe de la propagation du genre humain. Vous enlevez à votre prétendu Monde amélioré cette troupe de beaux arts, qui ont été inventés pour ſervir à nos plaiſirs, & dont l'utilité s'étend fort loin. N'eſt-ce pas le goût des plaiſirs qui a fourni aux hommes la prémière occaſion d'appercevoir les tréſors de la Nature dans les plantes & dans les animaux? N'eſt-ce pas le même goût, qui entre tous les jours dans les ſoins qu'on prend, pour découvrir de nouvelles contrées, & pour s'inſtruire des mœurs des Peuples ſauvages?

DE'POUILLEZ l'eſprit humain de la colère, banniſſez le faux zèle du Clergé, ſource de tant de maux; vous ne ſauriez pourtant toucher au vrai zèle, ſans nous pri-

priver de tant d'Ecrits excellens, qui démontrent les vérités fondamentales du ſalut. Le zèle eſt l'appui de la Juſtice, qui ſans lui négligeroit ſouvent d'infliger les punitions néceſſaires; & la colère elle-même produit divers biens que le ſens froid auroit laiſſés à l'écart.

MAIS toutes ces paſſions, direz-vous, ſont encore ſupportables, pourvu que la haine, l'envie, le déſir de vengeance, ces deſtructeurs du repos humain diſparoiſſent; on ne peut nier que les hommes n'y gagnasſent beaucoup. Eh! ne ſont-ce pas ces crimes eux-mêmes d'où naiſſent tous les jours quantité de biens? Combien de fois les envieux n'ont-ils pas procuré eux-mêmes l'élévation des objets de leur envie? N'eſt-ce pas cette odieuſe paſſion qui fit vendre *Joſeph*, & qui le mit en état de préſerver des Nations entières des horreurs de la famine, & de leur perte totale? Les mêmes Principes criminels ne contribuèrent-ils pas à faire paroitre à la Cour du Roi d'Egypte, le grand Législateur des Juifs, Moïſe, dont la ſageſſe de l'Eternel ſe ſervit enſuite pour tirer ſon Peuple d'un dur eſclavage? Et quelle autre cauſe a procuré la mort ſalutaire du Rédemteur du genre humain? Les plus cruelles perſécutions n'ont-elles pas ſervi à orner la tête des Martyrs d'une couronne d'immortalité, & à étendre les limites du Chriſtianisme? Il en eſt ainſi de tous les penchans criminels;

nels; ils ſervent à la perfection du Tout. L'Arbitre ſuprème dè l'Univers a tout ſi ſagement réglé, que les défauts & les vices de certaines perſonnes tournent à l'avantage de tout le genre humain. Ce qui eſt dans les individus une imperfection, devient une perfection dans l'enchaînure univerſelle. Admirable arrangement de l'Univers! Les choſes-mêmes qui paroiſſent les plus mauvaiſes, ont leur bonté. Tout a été fait pour le mieux. Et quoique nous ne puiſſions pas tout découvrir, ce qui nous fait trouver pluſieurs choſes étranges & déplacées; nous ſommes pourtant en droit de conclurre, que toutes choſes aïant un Auteur commun, tout ce qui vient de lui eſt bon. Ainſi rélativement au Tout, il n'y a rien que de bon, même les actions criminelles, & les peines qui y ſont attachées. Celui qui s'égare, auſſi bien que celui qui le remet dans le bon chemin, ſervent tous à l'utilité de l'Univers; ils ſont tous des inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour arriver à ſes fins. Loin d'ici toute idée de cas heureux & malheureux! Pour l'Univers il n'y en a que de bons. Loin d'ici tous les murmures & toutes les plaintes! il n'y a aucune ſituation dont nous ne puiſſions tirer avantage. Ce qui eſt un malheur pour les individus, fait le bien du Tout.

Acquiesçons par conſéquent à l'arrangement & à l'ordre de l'Univers. Gardons-nous bien de blâmer le gouvernement du plus

plus grand & du meilleur de tous les Etres, tandis que nous avons tout ſujet d'adorer la ſageſſe infinie qu'il fait éclater. Ne conſidérons jamais le bien ou le mal par rapport à telle ou telle perſonne; mais enviſageons-le dans ſa relation avec le Tout. Le Monde n'eſt pas fait pour nous ſeuls; & nous ne ſaurions prétendre que tout y aille uniquement à notre gré. Le Monde n'eſt parfait que dans ſa totalité. Le grand Créateur n'a pas eu en vuë la perfection particuliére de quelques-uns de ſes ouvrages, mais il s'eſt propoſé celle de l'Univers entier; c'eſt pourquoi il a ſeulement rendu chaque individu auſſi parfait qu'il doit l'être conformement à ce but. Cherchons donc notre bonheur dans la perfection du Tout, & adorons avec de juſtes ſentimens d'admiration & de reſpect, ce Dieu ſouverain, qui a tout réglé d'une manière également merveilleuſe & ſage.

SIXIE'ME CONSIDE'RATION.

Sur les myſtères de la Nature.

PLUSIEURS grands hommes de notre ſiècle ont donné un détail ſi exact des œuvres de la Nature, que leur examen conduit néceſſairement à conclurre qu'elles ſont faites avec un art & une ſageſſe dignes de toute notre admiration; puisque tout y eſt diſpoſé de manière qu'on n'y obſerve rien qui ne tende par la voie, la meilleure & la plus courte, au but pour lequel il eſt deſtiné. Heureuſe peine, que celle que nous coûte l'étude de la Nature, puisqu'elle nous conduit à connoitre la ſageſſe de l'Etre ſuprème. Mais de ce que nous connoiſſons, nous ne ſaurions pourtant conclurre autre choſe, ſinon que la ſageſſe qui a fait toutes ces choſes, eſt pour le moins auſſi grande que la ſageſſe humaine. Tout ce qui eſt le fruit d'un dégré de ſageſſe ſupérieur à la ſageſſe humaine, nous ne ſaurions le découvrir ni le comprendre. Car auſſitôt que nous appercevons comment

ment une chofe eft faite, il n'eft plus impoffible que nous en faffions nous-mêmes une femblable. Celui qui comprend, par exemple, comment l'air pouffé & modifié dans la bouche & dans la trachée artère des animaux, peut rendre un fon déterminé, l'imitera par le moyen de quelques machines. Mais lorsque nous rencontrons des chofes qui font effectivement incompréhenfibles pour nous, nous fommes forcés d'avouër que la fageffe qui les a difpofées, furpaffe la fageffe humaine. Or il y a dans la Nature des chofes, qui non feulement furpaffent l'Entendement humain, mais même qui font directement contradictoires au dégré de raifon que les hommes poffèdent actuellement; enforte qu'aucun homme n'eft difpofé à les croire, bien plus que tout le monde s'accorderoit à les rejetter comme impoffibles, fi une expérience inconteftable n'en étoit le garant. Ces chofes peuvent être appellées à bon droit *les Myftères de la Nature*; & leur méditation peut nous être fort utile. Donnons y donc quelques momens.

Il y a deux efpèces différentes de myftères de la Nature. La prémière comprend les chofes, dont nous voyons à la vérité diftinctement les opérations, mais à l'égard defquelles nous ignorons fi parfaitement la manière dont ces opérations s'exécutent, que nous les regarderions

comme tout-à-fait impossibles & contradictoires à nos idées, si leur existence n'étoit appuyée sur le témoignage de l'expérience. L'autre espèce de mystères de la Nature renferme les Etres dont nous découvrons bien la structure, mais dont le but paroit en tout, ou du moins en partie, contraire à la raison. Nous apporterons des exemples de l'une & de l'autre sorte.

QUELQUES savans Naturalistes ont découvert, il n'y a pas longtems, dans certains animaux, des propriétés, qui appartiennent à juste titre à la prémière espèce des mystères de la Nature, en ce qu'elles sont fortement contradictoires à nos idées, qu'elles paroissent repugner entièrement à la raison, & qu'aucun homme ne les croiroit, si elles n'étoient confirmées par une foule d'expériences incontestables. Il est aisé de comprendre que j'ai en vuë les Polypes, espèce de vermisseaux aquatiques. Ce merveilleux animal nous offre une singularité, qui semble déclarer la guerre à toutes les idées de la raison humaine. Nous y appercevons un Fait, qui auroit été capable de faire passer pour visionaire & pour fou, & de couvrir d'un ridicule éternel, tout homme qui l'auroit avancé, sans pouvoir le justifier par des preuves authentiques. Cet insecte, qui doit servir de leçon à tous les Philoso-

phes,

phes, peut être partagé en parties innombrables, tant ſuivant ſa longueur, que ſuivant ſa largeur, de manière que non ſeulement chacune de ces parties conſerve la vie, mais qu'au bout d'un court eſpace de tems il en renaît un animal auſſi parfait que l'étoit celui qu'on a mis en pièces. Si on le coupe en deux par le milieu du ventre, la partie qui appartetenoit au ventre, devient auſſitôt une tête. Si on le tranche en long, en ſéparant par la moitié tête, ventre & queuë, chacune de ces moitiés ſe change d'abord en un Tout. Myſtère effectif, qui combat toutes nos notions, & qu'aucun homme ne ſauroit déveloper. Il faut le ranger dans la prémière des eſpèces que nous avons indiquées.

Pour en trouver un de la ſeconde, ſuppoſons qu'un Etre doué d'un Entendement pareil à celui de l'homme, vint ſur notre Terre, & qu'il examinât attentivement l'état actuel des choſes. Suppoſons encore que cette Intelligence fondât à fonds ce merveilleux édifice, cette diſpoſition, cet ordre, cette ſtructure ſi pleine d'art dans les plantes & dans les animaux, afin d'arriver à une connoiſſance parfaite des machines innombrables, dont les Corps organiſés ſont compoſés. Cette Intelligence ſeroit ſans doute ſaiſie d'admiration à la vuë de l'art inconcevable & de la parfaite ſageſſe du

grand Ouvrier. Mais que croyez-vous qu'elle pensât, si quelqu'un lui disoit que ces machines si pleines d'art, ne sont faites que pour un court espèce de tems, après quoi elles retombent en poussière? Que seroit-ce si l'on ajoutoit que l'Auteur de ces chefs-d'œuvre les détruit souvent avant qu'ils soient sortis de sa main & qu'aucun homme les ait vus? Cette Intelligence pourroit-elle croire, que les hommes & les animaux meurent, & que la plupart des plantes sèchent en peu de tems? Que des machines aussi admirables que l'œil, l'oreille, dont l'art surpasse toute notre conception, ne sont faites que pour une courte durée? Non, sans contredit, elle assureroit avec une grande apparence de raison, que cela est incompréhensible, que la raison repugne à déployer tant d'art dans des choses aussi passagères; qu'on ne sauroit accorder cette conduite avec l'idée que les œuvres du Créateur donnent de sa sagesse; enfin que ces beaux ouvrages doivent nécessairement être d'une immortelle durée. On ne sauroit douter qu'un Etre intelligent placé dans de semblables circonstances, ne portât un jugement de cette nature; & je suis certain que quiconque connoit la structure du corps humain, regarderoit comme un insensé celui qui en enseigneroit la mortalité, si l'expérience n'en fournissoit une pleine conviction.

N'est-

N'est-il pas connu que plusieurs Philosophes veulent établir l'immortalité de l'Ame sur des fondemens, qui pourroient être employés à aussi bon droit en faveur de celle du Corps. Ecoutez ce qu'en dit un grand Poëte. [Seroit-il possible, ô mon Ame, que Dieu t'anéantit? Non, il t'a donné trop de grandeur & de beauté ; vois de quel éclat les grandes ames brillent, considère les fruits précieux qu'elles portent . . . . . . Ainsi ce qui est divin ne sauroit périr.]

Nous pouvons tirer de-là pour conséquence assurée, que la mort des hommes paroitroit une chose incroyable, si ce n'étoit un fait d'expérience. D'où je conclus que nous y trouvons un mystère de la seconde espèce.

Quand nous nous enfonçons davantage dans l'étude de la Nature, nous y trouvons encore d'autres choses qui paroissent également incroyables. Rappellons de nouveau l'Intelligence que nous avons introduite dans ce Monde; & après lui avoir assez fait admirer la pompe de la Nature dans nos Campagnes, conduisons-la sur le rivage de la Mer. Disons lui que cet immense réservoir d'eaux contient autant de preuves de la magnificence de la Nature qu'elle vient d'en voir sur la Terre; qu'on y trouve un règne aussi brillant de plantes, d'animaux & d'autres Corps ; qu'il s'y ren-

contre une foule innombrable de machines, dont l'art proposé à notre examen absorbe tout Entendement humain; que la plupart de ces beaux ouvrages sont comme ensévelis au fonds de la Mer, où ils pourrissent, sans parvenir à la connoissance de personne. Cette Intelligence étrangère ne prendroit-elle pas tout ce recit pour de pures fictions? Et comment faudroit-il s'y prendre, pour lui rendre la chose probable, sans appeller l'expérience au secours? Cela lui paroitroit aussi peu apparent qu'il l'est que le fond de la Terre cache un trésor, & des merveilles pleines d'art & de sagesse. L'un en effet ne repugne pas davantage à la raison que l'autre. Il y a donc dans la Nature bien des choses qui semblent ne pas s'accorder avec les lumières de la raison.

Le gouvernement du Monde présente aussi des mystères semblables à ceux des œuvres de la Nature. Posez le cas qu'il y eût sur la Terre un Roi, dont la sagesse, la bonté, l'affection pour ses Peuples, fussent suffisamment confirmées par mille exemples; & qu'il vint nouvelle, que ce Roi a bâti une grande & magnifique ville, où ses Sujets doivent chercher leur bonheur pendant un certain espace de tems; mais qu'en même tems il a tellement caché la plus belle partie de la ville, que les habitans ont

ont une peine extrême à y arriver; & que cependant il fait conſerver cet endroit avec des ſoins & des fraix étonnans, ſans qu'on ſache ſi jamais perſonne en trouvera le chemin. Qui de nous pourroit regarder une pareille Rélation comme croyable? Les plus ſenſés ſeroient les prémiers à la rejetter. Appliquons cette comparaiſon au gouvernement de la Nature. Ce grand, ce bon, ce ſage Roi, c'eſt Dieu, l'Auteur & le Conſervateur de la Nature. Il a fait la Terre, afin que des Etres doués y cherchent pendant un tems leur bonheur. Néanmoins il en a caché, & il en cache encore la plus belle partie. Je m'explique. Combien n'y a-t-il pas de païs dans l'Univers, dont quelques-uns ne ſont connus que depuis peu de tems, d'autres point-du-tout, ou bien n'ont preſque point d'habitans, quoiqu'on puiſſe les regarder comme les plus belles & les meilleures contrées de la Terre? Combien de milliers de plantes & d'animaux, machines conſtruites ſi merveilleuſement, ont crû dans ces lieux-là, & y ont été détruites, ſans avoir été ni vuës, ni employées par aucun homme? Combien ne périront pas encore de la même manière à l'avenir quantité de créatures admirables, dont l'art & la ſtructure ſurpaſſent l'eſprit humain? On peut en dire autant de l'invention des arts & des ſciences, qui contribuent ſi conſidéra-

rablement au bonheur du genre humain. Combien de milliers d'années ne se sont pas écoulés, avant que les hommes aient acquis leur connoissance, & combien n'y a-t-il pas de Nations qui en sont encore privées? N'ignorons-nous pas encore une infinité de choses, qui feroient fort utiles à l'avancement de notre bonheur? Voilà donc la comparaison justifiée, & nous voyons qu'il y a dans le gouvernement de la Nature bien des mystères incompréhensibles à l'esprit humain.

Nous pouvons tirer quelques doctrines utiles de cette Considération. D'abord cela doit nous rendre extrêmement circonspects en fait de conjectures dans les sciences, & sur-tout dans la Physique. La Vérité nous paroit souvent moins probable que l'Erreur; & dans les choses qui tiennent à l'Univers entier, duquel nous ne voyons qu'une partie infiniment petite, un faux jugement a souvent la plus grande probabilité. La recherche de la vérité dans les choses de fait demande beaucoup de patience. On tombe dans l'erreur, si l'on n'est bien attentif à suspendre son jugement. Que dirons-nous de ces Physiciens téméraires, qui, voulant tout expliquer, prescrivent à la Nature des loix que leur imagination a forgées? Moins ils connoissent la Nature, plus ils hazardent leurs hypothè-

thèses. Un Physicien sage craint toujours de se tromper, lors même qu'il a les plus fortes apparences pour lui. Quand je considère, que les loix de la Nature ont été prescrites par une Intelligence infinie, je suis tenté de rejetter les conjectures les plus plausibles. Un esprit aussi foible que le nôtre, pourroit-il conjecturer ce que l'Esprit infini a jugé le meilleur entre une infinité de *possibles*? Un esprit médiocre ne sait pas seulement démêler les moyens dont un habile politique se sert pour parvenir à son but, & nous appercevrions les voies de cet Esprit, auquel rien n'échappe!

Nous voyons ensuite d'une manière bien distincte, combien souvent nos jugemens doivent être pitoyables, lorsque nous les formons sur de simples probabilités que notre foible esprit nous présente, au sujet des œuvres & des vuës de l'Être suprème. Les maximes de sa conduite sont si différentes de celles qui règlent nos actions, qu'il est rare que nous saisissions la vérité, quand nous jugeons des vuës de Dieu suivant les nôtres. S'il y a donc parmi ses ouvrages des choses que nous ne pouvons comprendre, quoique nous les voyons; combien ne sera-t-il pas plus aisé que nous nous trompions, quand nous voudrons décider sur des vraisemblances de choses que nous ne connoissons point-du-tout, & dire po-

positivement ce que l'Etre suprême a résolu, & ce qu'il a dû faire dans tel ou tel cas! C'est là une grande leçon de circonspection pour les jugemens que nous portons sur les œuvres & sur les voies du Créateur. Ce qui nous paroit le moins convenable à l'Etre souverainement parfait, c'est souvent ce qu'il fait. Quand nous appercevons dans les œuvres de Dieu & dans le gouvernement de l'Univers des choses que nous ne comprenons pas, & qui semblent contraires à la Raison, nous ne sommes pas en droit d'en conclurre qu'elles ne conviennent pas au Maître de l'Univers. Ne voudrions-nous regarder pour divines que les choses qui seroient conformes à nos idées? Non assurément. Le contraire est même souvent un caractère de divinité. Laissons quelques avortons de sagesse former des objections contre les vérités révélées, & contre les voies de Dieu, qui nous y sont décrites; laissons les affirmer que ces idées sont destituées de toute vraisemblance; convenons même avec eux qu'on peut former là-dessus des difficultés qu'aucun homme n'est capable de résoudre. Que s'ensuit-il de-là? Rien autre chose, sinon qu'il y a dans la Révélation des mystères tout comme dans la Nature, & qu'ainsi elles ont toutes deux le même Auteur, dont les voies sont impossibles à sonder. Tout ce que nous dé-

cou-

couvrons dans la Nature eſt digne de la ſouveraine perfection de ſon Auteur; pourquoi en ſeroit-il autrement du reſte, uniquement parce que nous ne le comprenons pas? Quel orgueil inſupportable ne témoignerions-nous pas en jugeant ainſi? Tout ce que nous découvrons dans la Révélation eſt bon, ſaint & juſte; en ſeroit-il autrement de ce qu'il ne nous eſt pas encore entièrement permis de connoître? Nous devons donc toujours être perſuadés de la bonté des œuvres de Dieu, quelques contraires que puiſſent être les apparences.

PRÉSERVONS-NOUS ſoigneuſement d'une fauſſe Théologie, fondée ſur des vraiſemblances, qui eſt la mère de la ſuperſtition. Pour marcher ſûrement, nous devons chercher la certitude, la démonſtration, ou bien une expérience inconteſtable, & ne recevoir que ce qui découlera de ces ſources. Plus nous ferons de progrès dans la connoiſſance de la Nature, & plus nous deviendrons ſages ſur ce point. C'eſt Dieu, qui gouverne la Nature; les cas ordinaires qu'on y apperçoit, ſont les maximes de conduite de l'Être infini, qui a réglé la Nature. A meſure que notre connoiſſance de la Nature ira en augmentant, nous découvrirons mieux les maximes de l'Eſprit éternel; & nous nous convaincrons de plus en plus combien elles ſont éloignées des nôtres.